

29⁽²⁾

Octobre 2017

October 2017

Parallèles

FACULTÉ DE TRADUCTION
ET D'INTERPRÉTATION



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Sommaire – Contents

Articles

- Tous les visages du traducteur** 3
Une exploration traductologique de la métaphore du masque
Inger Hesjevoll Schmidt-Melbye
- Study on the use of machine translation and post-editing in Swiss-based language service providers** 19
Victoria Porro Rodríguez, Lucía Morado Vázquez, Pierrette Bouillon
- Les fonctions de la traduction en sciences humaines et sociales** 36
Rafael Y. Schögler
- La (auto)censura en audiodescripción. El sexo silenciado** 46
Raquel Sanz-Moreno
- Avatars contemporains de Darwin : traductions françaises de *The Origin of Species* (XXe-XXIe siècles)** 64
Fabio Regattin

Comptes rendus – Book Reviews

- Stolze, Radegundis (2016). *Übersetzungstheorien*. Tübingen: Narr Francke Attempo (= narr starter). ISBN 978-3-8233-8029-0. CHF 11.** 82
Klaus Kaindl
- Roturier, Johann (2015). *Localizing apps: A practical guide for translators and translation students*. New York: Routledge. ISBN: 978-1-138-80358-9. USD 45.** 86
Lucía Morado Vázquez
- Boisseau, Maryvonne, Chauvin, Catherine, Delesse, Catherine, & Keromnes, Yvon (dir.). (2016). *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*. Arras : Artois Presses Université. ISBN 978-2-84832-244-5. EUR 16.** 89
Maria Rosenberg
- Witte, Heidrun (2017). *Blickwechsel. Interkulturelle Wahrnehmung im translatorischen Handeln*. Berlin: Frank & Timme. ISBN 978-3-7329-0333-7. EUR 30.** 93
Kjetil Berg Henjum

Tous les visages du traducteur

Une exploration traductologique de la métaphore du masque

Inger Hesjevoll Schmidt-Melbye

Université des sciences et techniques de Norvège



The many faces of the translator – A study of the mask metaphor – *Abstract*

Discourse on literary translation is characterised by an extensive use of figurative language. The “mask” represents a recurrent metaphor used by translators as well as translation theorists. This article will probe some of its possible interpretations and their impact on the translational discourse. I will also discuss images associated with the idea of the text or the translator in disguise. Moreover, this article seeks to demonstrate that the idea of the “mask” could hold a practical potential, if one uses the metaphor as a kind of analytical tool. I apply the mask metaphor when analysing short textual excerpts from three contemporary novels and their translations. My aim is to combine this philosophical framework with the pragmatic dimensions of the translational process. I prove that the idea of the “mask”, often interpreted in negative terms, nevertheless emphasises the problematics of visibility versus invisibility while also raising important questions concerning the dialectics of the translator’s creativity and responsibility. The mask metaphor can therefore catalyse needed research on fundamental problems in translation.

Keywords

Mask, direct and indirect discourse, treason, transmission, disguise

1. Introduction : le masque, un faux visage ?

[L]a traduction est un *discours indirect masqué par un discours direct* (Petrilli, 2000, p. 12, cité dans Eco, 2003, p. 21)¹

[L]a traduction, par cette double fonction de transformation et de diffusion de la pensée, est bel et bien *le masque de l'écriture* (Le Blanc & Simonutti, 2015, p. VII)

Ces deux citations, provenant des traductologues-traducteurs Susan Petrilli, Charles Le Blanc et Luisa Simonutti, tentent de définir le phénomène de la traduction. Mais qu'est-ce qu'elles nous disent sur l'*acte* de traduire en tant qu'activité esthétique ? Dans le cadre de cet article, où je me concentrerai sur la traduction littéraire, j'envisagerai « la traduction » dans son double sens, à la fois comme processus et produit. Mes réflexions viseront à mettre en relief le caractère dynamique desdits termes. Dans la citation de Petrilli, l'image du masque, métaphore à multiples facettes, attire l'attention sur les difficultés du traducteur en tant que médiateur. Celui-ci devient responsable d'un nouveau texte, de nature indirecte, car *déjà écrit* par une autre personne dans une autre culture langagière. En fait, c'est la double fonction de « transformation » et de « diffusion de la pensée », évoquée par Le Blanc et Simonutti, qui rend la tâche du traducteur si compliquée. Dans le cadre de cet article, j'ai choisi de m'interroger sur ces deux aspects fondamentaux de la traduction que sont le « travestissement » et la « transmission ». Je les mettrai en contraste et les problématiserai, afin d'approfondir la thématique du déguisement.

Le discours traductologique regorge de métaphores. Dans l'anthologie « The translator as a writer » de 2006, Michael Hanne consacre l'épilogue à une exploration des métaphores classiques et courantes pour la traduction et le traducteur. Il en évoque certaines qui sont liées à la performativité, touchant à peine à l'idée du travestissement. Néanmoins, il ne mentionne pas la métaphore du masque. Pourtant, maints traductologues et traducteurs se servent justement de cette image afin de décrire le phénomène de la traduction. Dès lors, je propose dans cet article d'examiner l'image du masque de manière plus détaillée, étant d'avis qu'elle peut contribuer à faire progresser la recherche sur la créativité, la responsabilité et la visibilité du traducteur.

La notion de « masque » est définie de manières très diverses dans les dictionnaires. *Le Petit Robert de la langue française* nous propose maintes définitions de ce mot dont la plupart donnent une image négative, marquée par l'illégitimité et la déloyauté. L'étymologie du nom « masque », provenant de l'italien « maschera », nous donne en français « faux visage », renvoyant précisément à « objet ou expression qui *modifie l'aspect du visage* [...], couvrant le visage humain et *représentant lui-même une face* », « objet souple ou rigide *dissimulant une partie du visage* » (c'est moi qui souligne). Toutes ces définitions font allusion à une substitution non souhaitable du visage *authentique*, qui, dans notre contexte, renvoie facilement au texte source et à son auteur. Dans le pire des cas, on peut interpréter ce remplacement comme une *perversion*. Le verbe « masquer » n'évoque pas moins d'associations à une trahison : « Déguiser sous une *fausse* apparence – camoufler, *dissimuler*,

¹ La citation de Petrilli est traduite de l'italien par Eco. Curieusement, il ne nous offre pas de métacommentaires sur sa propre traduction.

recouvrir, voiler » (c'est moi qui souligne)². Le champ lexical employé (« apparence », « voiler ») souligne encore plus l'aspect de tromperie, aspect inextricablement lié à l'illusion que le traducteur est forcé de créer.

Tout au long de cet article, je chercherai à comprendre pourquoi le traducteur est si souvent accusé de trahison à l'égard de l'œuvre originale, en étudiant les interprétations diverses de la métaphore du masque. La première partie de cet article traitera du masquage du *texte source*. En me concentrant sur la tension entre transmission et travestissement, je réfléchirai sur les raisons du masquage et ses conséquences. Je traiterai également du lien entre la notion de masque et celle d'un certain « filtre culturel » (House, 1977), à laquelle je proposerai d'ajouter l'idée d'un « filtre temporel ». Dans la deuxième partie, je poursuivrai l'étude de la métaphore du masque, mais cette fois-ci à la lumière du traducteur en tant qu'agent qui se *travestit*, qui porte lui-même un masque. En considérant le traducteur comme un « auteur au second degré » et comme un acteur sur scène, je traiterai de la place de sa propre subjectivité. J'examinerai également si les deux variantes du masquage, travestissement du texte et travestissement du traducteur, sont des phénomènes séparés ou convergents. Dans la troisième partie, j'*appliquerai* la métaphore du masque à des extraits textuels concrets dans l'espoir d'en apprendre plus sur le supposé « usage du masque » dans la pratique des traducteurs. Autrement dit, je tenterai en quelque sorte d'utiliser la métaphore comme outil analytique, comme un cadre de compréhension pour étudier les choix des traducteurs. Dans ce contexte, il sera aussi pertinent de se demander si l'ambition de certains traducteurs-traductologues de *démasquer* complètement le processus de traduction, en révélant ce travestissement et en démystifiant la fiction, est toujours louable et pertinente.

Je me concentrerai sur des extraits tirés du corpus suivant, composé de trois romans contemporains et de leurs traductions : *Soumission* (Houellebecq, 2015) / *Underkastelse* (Lotherington, 2015), *The Last Samurai* (DeWitt, 2000) / *Le Dernier Samouraï* (Guglielmina, 2001) et *Verre cassé* (Mabanckou, 2005) / *Knust glass* (Jensen, 2008). J'ai délibérément choisi des romans provenant de cultures langagières différentes afin d'examiner la portée des mérites potentiels de la métaphore du masque³. *Soumission* est écrit par un auteur français, *The Last Samurai* par une écrivaine américaine et *Verre cassé* par un auteur congolais francophone. Étant donné l'hétérogénéité de ce corpus, il va de soi que les traducteurs ne constituent pas non plus un groupe uniforme. Le roman anglophone, *The Last Samurai*, est traduit par le traducteur français Pierre Guglielmina (1958-) tandis que les romans francophones, *Verre cassé* et *Soumission*, sont respectivement traduits par les traducteurs norvégiens Kjell Olaf Jensen (1946-2016) et Tom Lotherington (1950-). En commentant les extraits textuels, je tenterai de répondre aux questions suivantes : comment fonctionne cette

² Cette perspective résonne d'ailleurs dans ce qu'on appelle, dans le domaine de l'acoustique, « l'effet de masque », impliquant une idée de domination : « phénomène acoustique d'occultation d'un son par addition d'un autre son plus intense : couvrir, *dominer* » (« Masque », *Le Petit Robert*. Consulté le 24 avril 2017, <http://pr12.bvdep.com/robert.asp>).

³ La représentativité des conclusions que je tirerai dans cette partie analytique est consolidée par les exemples textuels à trouver dans ma thèse de doctorat, *Entre intention et intuition – Une étude traductologique d'œuvres africaines francophones en norvégien* (Schmidt-Melbye, 2014). Certes, je n'y traite pas la métaphore du masque explicitement, mais j'y présente néanmoins de nombreux exemples du dilemme du traducteur évoqué ici : l'oscillation nécessaire et constante entre « transmission » et « transformation ».

opération de *masquage* ? Représente-t-elle une manipulation de la part du traducteur lors du processus de traduction ?

2. Le travestissement du texte

2.1 Le « masque » – une illusion destructive ?

Transmettre ce qu'une autre personne a écrit est l'aspiration fondamentale de l'acte de traduire. Ce but englobe une attente utopique en matière de fidélité et d'authenticité. La notion de « transmission » recouvre l'idée d'une responsabilité orientée vers l'avenir ; il s'agit d'assurer une certaine connaissance ou forme artistique. Le traducteur est donc chargé d'un lourd fardeau : c'est à lui de garantir la survie de l'expression esthétique en question. Or, en produisant ce discours indirect qu'est une version traduite, le traducteur se base, inéluctablement, sur la possibilité de « masquer » le texte source, voire de former une « fausse » idée de simultanéité et de discours direct (Petrilli, 2000, p. 12, cité dans Eco, 2003, p. 21) ou une « diffusion de pensée » apparemment sans intrusion (Le Blanc & Simonutti, 2015, p. VII). En fait, toute activité de traduction repose sur cette illusion créée et exploitée par le traducteur : ce n'est qu'en acceptant ce *masquage* du discours dit indirect que nous pouvons avoir accès à des œuvres étrangères dans notre langue maternelle. Le nouveau texte se crée uniquement par les moyens langagiers disponibles dans la culture d'accueil au moment où le traducteur produit le texte cible.

Dès lors, le traducteur contrefait inévitablement les mots « de son auteur » en les traduisant. Le discours est ainsi « transformé », en reprenant les mots de Le Blanc et Simonutti. Les anciennes accusations de la traduction comme trahison et du traducteur comme « traduttore traditore », traducteur-traître, nous viennent alors très naturellement à l'esprit⁴. Le « contrat tacite » avec le lecteur est décrit de la manière suivante par le traducteur et professeur anglo-américain David Bellos : « L'impression de simultanéité [en traduction] est créée en puisant dans un impressionnant sac à malices linguistiques » (2012, p. 282). Les mots de Bellos sont marqués par un ton optimiste, témoignant d'une louange de la créativité et de l'habileté du traducteur. Néanmoins, dans son livre *If This Be Treason. Translation and Its Dyscontents* (2005), le traducteur et professeur américain de littérature comparée Gregory Rabassa avance que les adaptations du texte source à la culture cible mènent à une « trahison indirecte » de l'auteur (p. 7)⁵. De manière similaire, Lawrence Venuti critique sévèrement une traduction « fluide », lorsque le traducteur fait passer ce nouveau produit textuel pour un texte original (Venuti, 2008, p. 5)⁶. Comme l'exprime Venuti : « By producing the illusion of transparency, a fluent translation *masquerades* as a true semantic equivalence » (2008, p. 16, c'est moi qui souligne). La rhétorique de Venuti laisse entendre que les adaptations que fait le traducteur créent une sorte de masque textuel qui bloque « la vérité », dissimulant que la version

⁴ Dans ce contexte, on note que si l'on cherche le mot « trahison » dans *Le Petit Robert*, on trouve comme définition, entre autres : « [a]ction de dénaturer une pensée ». Cette définition est suivie d'un exemple puisé justement dans l'activité traduisante : « Cette traduction est une trahison de la pensée de l'auteur » (« Trahison », *Le Petit Robert*. Consulté le 24 avril 2017, <http://pr12.bvdep.com/robert.asp>).

⁵ Il est intéressant de noter que cette « trahison indirecte » dont parle Rabassa, agit principalement sur l'auteur et non pas sur le texte source. Rabassa demeure ici en quelque sorte dans une conception romantique de l'écrivain.

⁶ Dans ce premier chapitre de son œuvre *The translator's invisibility. A history of translation* de 1995, Venuti se sert de manière conséquente de l'idée du masque (voir par exemple les pages 5, 12-13 et 16).

traduite est un nouveau produit, indirect et transformé. Il condamne donc l'idée même d'une illusion textuelle, illusion qui est à la base de la définition petrillienne.

Je suis ici plutôt d'accord avec Petrilli : toute traduction repose sur l'idée d'une certaine illusion. Je suggère que ce n'est pas nécessairement l'illusion en soi qui est destructive, mais plutôt l'aspiration, parfois obsessive, à échapper à cette illusion. Dès lors, dans ce qui suit, je continuerai à me baser sur l'argument qu'une certaine illusion textuelle en traduction est inévitable et qu'afin de pouvoir créer cette illusion auprès du lecteur, le traducteur doit avoir recours à sa créativité et exploiter tout ce qu'il a dans son répertoire langagier et littéraire. Ainsi, la tentative de transmettre le texte source « de manière fidèle » entraîne, ironiquement, un certain degré de travestissement, sous forme de solutions qui ne peuvent jamais être en tous points équivalentes au texte source.

2.2 « Filtrer » ou « masquer » ?

Dès le 17^e siècle, la traduction a été considérée en termes de déguisement. Le poète et traducteur anglais John Dryden (1631-1700) postulait que traduire, c'est transmettre du sens d'une langue à une autre en changeant ses « habits linguistiques » (cité dans Venuti, 2004, p. 18, ma paraphrase et ma traduction)⁷. Cette perspective est aujourd'hui conçue comme instrumentaliste ; elle considère la langue comme un médium transparent sans problématiser les différences culturelles et langagières. Depuis le « cultural turn » des années 1990, il n'est plus possible de traiter de problématiques traductologiques sans prendre en compte les écarts culturels entre texte source et texte cible. Aujourd'hui, on reconnaît de plus en plus la complexité de la tâche du traducteur et le fait qu'un changement au niveau des « habits » ou de la « parure » linguistiques du texte source pourrait avoir des conséquences non innocentes, à tout le moins, sur le résultat textuel. Un changement qui semble à première vue minuscule, en raison d'une préférence stylistique, un égard pédagogique envers le lecteur ou une nécessité grammaticale, possède en effet le pouvoir d'altérer le texte source au niveau global, de troubler son *ton* littéraire.

L'idée d'un masque placé sur le texte par le traducteur ressemble à celle d'un « filtre culturel » en traduction, proposée déjà en 1977 par la traductologue allemande Juliane House. À travers ce concept, elle cherche à expliquer comment le traducteur manie les différences entre la culture source et la culture cible⁸. Dans son travail analytique des corpus contrastifs, elle prétend avoir trouvé, dans certains cas, un tel filtre *employé* par le traducteur : « [...] the translator had evidently placed a cultural filter between the source and target texts. He had to, as it were, view the source text through the glasses of a target culture member » (House dans Riccardi, 2002, p. 101)⁹.

⁷ Voici la citation originale: "to vary but the dress, not to alter or destroy the substance" (Dryden, cité dans Venuti, 2004, p. 18).

⁸ *The Routledge Companion to Translation studies* (en ligne), édité par Jeremy Munday, se réfère également à Hervey et Higgins (1992) et Katan (1993), en traitant du « Culture filter » ou « Cultural filter » (Munday, 2009, p. 75). House utilise d'ailleurs toujours ce concept dans son livre datant de 2015.

⁹ Elle tire ces conclusions de ses études de 1981 sur un corpus anglais-allemand.

L'analogie avec l'idée d'un travestissement est renforcée par l'usage de House de la métaphore des lunettes (« *glasses* »). On pourrait développer l'idée de filtre culturel pour suggérer que le traducteur, en créant l'impression de simultanéité, se sert également d'un autre type de filtre pour manier le *temps* qui sépare un texte source et un texte cible. J'ai donc choisi de qualifier cette idée de « filtre temporel »¹⁰. Si de nombreuses années séparent le texte source et le texte cible, l'emploi du filtre temporel par le traducteur sera indispensable s'il cherche à garder l'illusion du discours direct. Quant aux extraits textuels analysés dans cet article, il n'y a presque pas de décalage temporel entre les textes source et cible. Or, comme nous venons de le voir, le fait inévitable de succéder à un original soumet à lui seul la traduction à un filtre temporel s'ajoutant au filtre culturel. Ces filtres contribuent tous deux à créer l'illusion de la simultanéité, mais si on compare le texte cible au texte source, en les examinant sous toutes les coutures, il est toujours possible de détecter les intervalles temporels ainsi que les variations culturelles. La perspective du traducteur sera toujours diachronique au niveau temporel et relativiste au niveau culturel.

On pourrait objecter à cette série d'arguments qu'un filtre ne présente pas nécessairement les mêmes attributs qu'un masque¹¹. Le filtre peut être considéré comme un tissu tricoté qui, du fait de petits interstices entre ses mailles, tamise le texte source. La largeur des mailles du tissu déciderait à quel degré les particularités culturelles du texte source sont *transmises* sans trop de *transformations*, pour reprendre ces deux termes opposés. Autrement dit, un filtre à grosses mailles donnerait, bien naturellement, un autre résultat textuel qu'un filtre aux mailles serrées. Tout en dirigeant l'interprétation du traducteur, la conception d'un filtre suscite probablement des associations moins provocantes que ce qu'implique l'image du masque. On s'imagine plus facilement un masque qui « enferme » le discours original dans un moule culturel et temporel. Or, les thèses traductologiques de House évoquent aussi une image du filtre qui ressemble plus à la métaphore du masque : « The cultural filter is often so expertly integrated into the fabric of the text that the seams do not show » (House dans Riccardi, 2002, p. 100). L'image d'un filtre totalement incorporé au texte source jusqu'à ce que les mailles du tissu deviennent invisibles risque, ironiquement, de se confondre avec celle d'un masque moulé dans une substance forte et dense. Un tel filtre ou masque *figerait* le texte original dans une nouvelle culture, selon ses normes, et souvent aussi selon les préférences envisagées pour le public cible.

¹⁰ Ce concept s'utilise dans le domaine informatique, mais à ma connaissance, il est nouveau en matière de traduction.

¹¹ House pense aussi que l'emploi du filtre culturel dépend de la stratégie générale du traducteur. Si le traducteur opte pour une « traduction couverte » (« *covert translation* », ma traduction), il cherche à garder l'illusion, ne révélant pas qu'il s'agit d'une traduction. Si, par contre, il choisit une « traduction ouverte » (« *overt translation* », ma traduction), il souhaite justement montrer qu'il s'agit d'un discours indirect, suivant donc l'idéal prôné par Venuti (voir par exemple House dans Riccardi, 2002, p. 100). Cependant, on pourrait aussi se demander si le traducteur choisit consciemment d'utiliser un tel filtre, ou si cette mesure est plutôt subconsciente. Il ne faut pas non plus exclure l'influence et le mandat des autres acteurs sur le marché de la traduction, comme l'éditeur, le relecteur et le correcteur. Pour une discussion plus fondamentale de cette problématique, voir Schmidt-Melbye (2014).

2.3 Le travestissement – un acte à double tranchant

L'idée que le texte source traverse un filtre culturel ou temporel, et qu'il est représenté obliquement, à travers un « masque », peut justement être interprétée comme un acte de purification ou d'assainissement. La crainte d'une véritable « acculturation » de l'œuvre étrangère forme la base des écrits de plusieurs grands traductologues, comme Antoine Berman (1985). Selon Berman, en adaptant trop le texte à des formes acceptées par le lecteur cible, le traducteur risque d'*abuser* de son rôle de médiateur, jusqu'à aboutir à une représentation trompeuse de l'original, voire à une véritable *ridiculisatio*n du texte source (Berman, 1985, p. 78). Le travestissement prend donc chez Berman la forme d'une caricature ou d'une parodie et s'apparente à l'idée de la trahison.

La crainte d'une perte des particularités du texte original conduit Venuti à lutter pour « la foreignization », à savoir une traduction qui montre le transfert textuel à visage découvert (Venuti, 2008)¹². Autrement dit, à travers une telle stratégie, le traducteur tente de *démasquer* le processus « domestiquant » de traduction, révélant au lecteur qu'en réalité, le discours est indirect. Selon moi, cette présupposition pose des problèmes : même un texte censé « se dénoncer », se montrer « tout honnêtement » comme une traduction, repose en fin de compte sur l'ancien critère d'une certaine illusion textuelle. On pourrait avancer qu'il s'agit plutôt d'une *prise de conscience* du « masque » que d'un démasquage. Néanmoins, je suis d'avis qu'aucun lecteur ne peut être constamment conscient du fait qu'il lit une traduction. Quoi qu'il en soit, le nouveau texte trompera le lecteur par le simple fait qu'il est reformulé dans sa langue. Autrement dit, bien que le lecteur soit conscient du fait qu'il lit une *traduction*, et qu'il réfléchisse sur la rencontre littéraire entre langues et cultures différentes, il est forcé de l'oublier de temps à autre en s'investissant dans la lecture.

Le traducteur autrichien Dieter Hornig fournit un bon exemple des paradoxes liés au processus de traduction. Son exemple problématise l'ancienne accusation de trahison contre le traducteur et contribue à nuancer la valeur de la « foreignization ». En évoquant la difficulté de traduire certains aspects de l'œuvre de Julien Gracq en allemand, Hornig démontre qu'en récrivant le texte, le traducteur est obligé de passer de l'idée de transmission à celle de travestissement. Afin d'éviter une interprétation nazie de l'essai *La forme d'une ville*, Hornig a senti le besoin de *protéger* le style gracquien : « Dans ce cas-là, il faut vraiment l'éloigner, et la traduction primordialement fidèle *travestirait* le style et l'intention de Gracq » (Hornig dans Giudicelli, 1995, p. 116, c'est moi qui souligne)¹³. Les mots de Hornig révèlent que dès que le traducteur prend en considération les conséquences potentielles de ses choix textuels pour le lecteur, il peut être plus ou moins obligé de dévier remarquablement de son plan initial, qui était potentiellement de suivre plus « fidèlement » plusieurs aspects du texte source¹⁴. En

¹² Le romancier polonais Isaac Bashevis Singer effleure la même idée quand il énonce : « une traduction déshabille l'œuvre littéraire, et la montre toute nue, vraie » (cité par Hanne, 2006, p. 220, ma traduction), citation et référence originales : « translation undresses a literary work, shows it in its true nakedness » (cité par Delisle & Woodsworth, 1995 : page non numérotée).

¹³ Hornig craignait que le lecteur allemand, ayant peut-être en tête l'histoire récente de son propre pays, confonde les références à la nature avec une idéologie douteuse d'une race ou d'une nationalité « pure ».

¹⁴ L'hypothèse que cet égard au lecteur puisse rediriger la stratégie et les choix du traducteur est confirmée par des entretiens avec un groupe de traducteurs norvégiens (Schmidt-Melbye, 2014).

même temps, Hornig est conscient du risque latent de trop dévier du style particulier de son auteur. Le travestissement est donc à la fois une mesure nécessaire et un piège :

Le danger, avec Gracq, c'est qu'on pourrait très bien, et très facilement, en faire un écrivain allemand, mais ce serait un véritable *travestissement*, parce que toutes les particularités de son style seraient alors gommées (Hornig dans Giudicelli, 1995, p. 118, c'est moi qui souligne).

Quelles sont alors les possibilités pour le traducteur qui cherche à éviter la « trahison indirecte » de l'auteur, ou le masquage du texte source ? Je propose de distinguer deux sortes fondamentales de travestissement. La première correspondrait à ce que Hornig nomme « la traduction principalement fidèle » (p. 116), requérant tout de même un travestissement, alors que la seconde s'orienterait plutôt vers une adaptation exagérée. La différence se jouerait alors dans la stratégie, dans l'intention du traducteur, mais le lecteur ignorant ne saurait pas distinguer si la traduction est « principalement fidèle » ou non.

3. Le travestissement du traducteur

3.1 « Un auteur au second degré »

Jusqu'ici, j'ai traité la métaphore du masque en tant que masquage du texte, directement inspirée par les définitions de Petrilli, ainsi que de Le Blanc et Simonutti. Dans ce qui suit, j'aborderai une autre dimension de cette image, à savoir *le masquage du traducteur*. Cet aspect de la question nous plonge dans une réflexion sur la subjectivité et plusieurs interrogations surgissent : le traducteur qui souhaite transmettre le texte source de manière aussi authentique que possible doit-il se travestir, voire porter le « masque » de l'auteur ?¹⁵ Le travestissement du traducteur (compris comme acte identificatoire) égale-t-il toujours le travestissement du texte original (compris comme déformation du texte source) ?

Quand on compare le rôle du traducteur à celui de l'auteur, c'est surtout le degré de visibilité qui les distingue. Bien que le traducteur soit souvent un artiste créatif, sa tâche est fondamentalement différente de celle de l'écrivain. Depuis les années 1950, l'accès à l'esprit et à l'intention de l'auteur a fait l'objet d'une problématisation¹⁶. Rabassa poursuit l'examen des problématiques liées à l'identification imaginaire du traducteur à l'auteur en posant la question suivante : « Can we ever feel what the author felt as he wrote the words we are transforming? » (Rabassa, 2005, p. 4). À partir de cette interrogation, on pourrait poser une autre question : est-il vraiment souhaitable que le traducteur s'efforce d'avoir accès au for intérieur de son auteur ?

¹⁵ En examinant l'idée que le traducteur cherche en quelque sorte à changer sa personnalité, je me permets d'ajouter une citation de Le Blanc et Simonutti: « [...] le mot "personnalité" a pour origine la *persona* latine, ce masque que portaient les acteurs dans le théâtre antique. [...] ces masques ne servaient pas seulement à camper la personnalité des personnages, mais étaient aussi utilisés comme porte-voix [...] Ainsi en va-t-il des traductions : non seulement peuvent-elles servir à incarner l'esprit de l'auteur dans une langue particulière, mais elles lui offrent aussi l'occasion d'un théâtre nouveau [...] » (Le Blanc & Simonutti, 2015, p. VII).

¹⁶ C'est surtout « the intentional fallacy » proposé par Wimsatt et Beardsly en 1954 qui a renforcé ce scepticisme naissant envers le poids accordé à l'intention potentielle de l'écrivain. Avec la parution de « La mort de l'auteur » de Barthes en 1968, le domaine de la littérature comparée a pris une nouvelle direction. Aujourd'hui, des tendances à une réorientation biographique se manifestent dans certains milieux littéraires, par exemple dans les écrits des auteurs français contemporains Edouard Louis et Michel Houellebecq, ce qui contribue à gommer la distance entre la vie d'un écrivain et sa production littéraire.

Je suggère que le traducteur qui met de côté sa propre subjectivité pour tenter de joindre, partiellement ou totalement, celle de l'écrivain, risque d'ignorer des considérations importantes lors du processus de traduction. Certes, cette position discrète, voire dissimulée, que peut assumer le traducteur, peut être confortable. Dans cette optique, le traducteur reste sécurisé à l'abri de la voix autoritaire de l'écrivain. Or, selon Venuti et ses pairs, cette position peut avoir des conséquences néfastes. Non seulement l'identification à l'auteur se produit peut-être au détriment de l'usage créatif du répertoire du traducteur, mais elle supprime aussi toute opportunité d'égard envers le lecteur, et ignore, selon Venuti, le respect des particularités étrangères du texte source. Selon Rabassa, « [t]he *facelessness* imposed on the translator » est un idéal toujours prévalent (Rabassa, 2005, p. 4, c'est moi qui souligne)¹⁷. Cependant, le traducteur n'est pas nécessairement obligé de rester « sans visage ». Les mots de Rabassa ne prennent pas en compte toutes les possibilités qu'a le traducteur de varier ses types de masques et les usages qu'il en fait.

Un masque peut être mince, créé uniquement par une fine couche de maquillage, ou épais, couvrant le visage tout entier. Si on envisage que le traducteur porte un masque vénitien, ne couvrant que les yeux, une grande partie du visage du traducteur est exposée, et il peut s'exprimer à travers sa propre voix, tout en cachant certains traits. Or, le seul fait de déguiser les yeux suffit pour brouiller les frontières entre auteur et traducteur. Portant un masque antique, le traducteur, tout en se cachant derrière un masque couvrant la plupart du visage, peut toujours faire entendre sa propre voix.

Le masque de la *Commedia dell'Arte* couvre la partie autour des yeux, le front, le nez (qui est souvent allongé à la Pinocchio), les lèvres et les pommettes (voir l'illustration en première page de cet article)¹⁸ et sert potentiellement à caricaturer. Voilà le piège évoqué par Berman. Quant au « masque neutre », rien que son nom laisse facilement croire que le traducteur transmet le texte source sans intervention à proprement parler. Sans ouverture pour la bouche, le traducteur semble obligé de fonctionner d'abord comme le porte-voix de son auteur. Le « masque vide » représente le summum du concept : la bouche n'y est même pas marquée, ce qui laisse ainsi penser à un traducteur qui aurait perdu toute possibilité de se faire entendre, étant à la fois inaudible et invisible.

Néanmoins, j'insiste ici sur le fait que le traducteur n'est jamais neutre ou totalement caché derrière son déguisement. Il ne peut pas assumer le masque de l'auteur sans que ce dernier soit marqué par la subjectivité du traducteur, voire par ses goûts esthétiques. Même pour un masque vide, les yeux seuls révéleront toujours la personnalité qui se trouve derrière. C'est son optique à lui, ce que le *traducteur* voit à travers le « masque » ou le filtre, qui génère le texte cible en traduction.

3.2 Le traducteur comme acteur sur scène

Ces considérations sur les différents types de masque me poussent désormais à m'interroger sur la figure du traducteur comme acteur sur scène. Dans *The Translator's invisibility*, Venuti évoque les mots du traducteur américain Willard Trask (1900-1980) qui compare l'activité de

¹⁷ J'ajoute que, dans son livre de 2015 où House met à jour et élabore sa théorie originale, elle écrit abruptement : « The translator's task is to betray the original and to *hide behind* the transformation of the original; he is certainly less visible, if not totally absent » (House, 2015, p. 67, c'est moi qui souligne).

¹⁸ Image tirée de www.flickr.com

traduction à une représentation *théâtrale*. Trask en donne une image positive, s'appuyant sur l'idée de *talent* du traducteur :

I realized that the translator and the actor had to have the same kind of talent. What they both do is to take something of somebody else's and put it over as if it were their own [...] So in addition to the technical stunt, there is a psychological workout, which translation involves: something like being on stage. (Trask dans Venuti, 2008, p. 7, c'est moi qui souligne)¹⁹

Le caractère vague de cet énoncé montre la nature abstraite et délicate de l'acte de traduction. On pourrait envisager ce « quelque chose » appartenant à « quelqu'un d'autre » comme un masque. Ce « quelqu'un d'autre » serait probablement l'auteur, mais il pourrait aussi se situer au niveau fictif et représenter un protagoniste ou une voix narrative à trouver dans le texte original. Cette interprétation ajoute encore un niveau de complexité à notre réflexion traductologique. « [The] psychological workout » dont parle Trask se réfère alors à un véritable investissement de soi dans l'expression esthétique d'un autre individu, réel ou imaginaire. Et cet investissement se fait à travers un « masque ».

Or, comme nous venons de le voir, cet investissement soulève des problèmes. Venuti, tout en se servant d'un vocabulaire théâtral (il emploie notamment le mot *scène*), nous met justement en garde contre l'identification à l'auteur et cette « mise en scène » de son expression esthétique. D'après lui, le traducteur doit oser sortir de sa cachette « to *stage* an alien reading experience » (Venuti, 2008, p. 16, c'est moi qui souligne). Une telle stratégie mettrait justement en scène la dissolution souhaitée du mirage textuel créé par le « masque » et servirait à « réveiller » le lecteur²⁰.

Chez d'autres traductologues, l'idée du traducteur comme acteur peut prendre une forme encore plus négative. En s'appuyant sur les écrits du linguiste J. L. Austin et du philosophe Jacques Derrida, Douglas Robinson conçoit l'acte de parole du traducteur comme un « performatif parasite » (2003, p. 44, ma traduction), associé à l'activité d'un acteur sur scène. Selon les mots de Robinson, le traducteur est associé à un tricheur au jeu, un charlatan dépourvu de substance : « [...] any performative (taken to be) uttered by a translator would or perhaps should seem to be just as "parasitic" or "nonserious" as one uttered by an actor on stage » (2003, p. 57). L'image d'un parasite évoque d'ailleurs les associations négatives liées au dieu Janus : un imposteur à deux visages, une personne divisée, instable, une sorte de Dr Jekyll et mister Hyde. L'expression « à deux visages » possède un sens exclusivement négatif, se référant à une personne malhonnête et frauduleuse²¹.

Le choix de porter un masque, quelle que soit son expression, continue à évoquer l'idée d'un visage défiguré, fallacieux, d'une déformation de ce qui est « authentique » et « original ». Pourquoi ce scepticisme envers ce qui est hybride, complexe et peu défini ?

¹⁹ Venuti puise cette citation dans Honig, E. (1985). *The poet's other voice. Conversations on literary translation*. Massachusetts : Presses universitaires.

²⁰ La stratégie de « foreignization » peut d'ailleurs être liée à l'effet d'« aliénation » ou au *Verfremdungseffekt* proposé par Bertolt Brecht.

²¹ Il est ici intéressant d'évoquer que le site linguistique www.wordreference.com traduit l'anglais « two-faced » par « hypocrite » en français (consulté le 24 avril 2017).

Le dramaturge Jacques Lecoq insiste sur l'importance de garder une certaine marge entre le visage de l'acteur et le masque neutre afin de jouer avec les frontières entre personnalités :

Un masque neutre [...] ne doit pas coller au visage. Il doit conserver une certaine distance entre le visage et l'objet, car c'est précisément avec cette distance que l'acteur peut véritablement jouer (Lecoq, 1997, p. 49).

Par ailleurs, l'idée de Lecoq d'un « contre-masque » contribue à rendre encore plus complexe la notion de subjectivité du traducteur : « L'acteur [...] [fait] apparaître un second personnage derrière le même masque [...] » (1997, p. 69). Il peut également « [...] jouer, dans un même personnage, à la fois le masque et le contre-masque » (p. 70). Ces nombreuses possibilités peuvent justement donner au traducteur la marge de liberté nécessaire pour obtenir un nouveau produit textuel créatif et esthétique.

4. Le masque comme perspective analytique

4.1 *Soumission* (2015) / *Underkastelse* (2015)

Nous allons d'abord nous concentrer sur les références culturelles, à savoir sur des phénomènes réels qui appartiennent à la société française et en sont typiques, tels qu'ils apparaissent dans *Soumission*. Dans l'extrait choisi, le narrateur observe les changements concrets dans la vie quotidienne en France immédiatement après la prise de pouvoir du parti fictif « La Fraternité musulmane ». Il constate que plusieurs magasins français dans un centre commercial sont remplacés par des magasins plus adaptés à l'idéologie du parti :

À l'intérieur du centre, le bilan était plus contrasté. Bricorama était incontestable, mais les jours de Jennyfer étaient sans nul doute comptés, ils ne proposaient rien qui puisse convenir à une adolescente islamique (Houellebecq, 2015, p. 91)

Ici, je suggère que ce qui importait le plus au traducteur était de choisir une bonne manière de présenter les magasins français au lecteur norvégien afin qu'il comprenne leur rôle en France avant l'entrée définitive des musulmans sur la scène politique. Sa stratégie générale était donc, probablement, de mettre en relief les produits respectifs des deux magasins.

Lotherington a choisi de garder les noms français des magasins, « Bricorama » et « Jennyfer », mais on pourrait avancer qu'il s'est rendu *doublement visible* en se servant à la fois d'italiques et d'explicitations sur les produits vendus :

Inne på senteret var status mer blandet. Bricorama jern og hobby var ubestridelig, men motebutikken Jennyfers dager var utvilsomt talte, den hadde ingenting å by på som kunne passe for en islamsk ungjente (Traduction de Lotherington, 2015, pp. 81-82, c'est moi qui souligne, les italiques sont du traducteur)²²

Selon cette logique, l'adaptation norvégienne attire ici l'attention vers l'usage du masque tant par les ajouts que par le fait de mettre typographiquement les noms en relief. Cependant, il n'est pas sûr que le lecteur se rende compte de l'existence du « masque » textuel. Même un lecteur qui réfléchirait sur le processus de traduction aurait pu croire que les ajouts étaient déjà présents dans le texte original. De plus, la motivation du traducteur pour ses choix aurait

²² Or, plus loin, « Jennyfer » est cité comme magasin aussi dans le texte source : « Comme je le presentais, le magasin Jennyfer avait disparu [...] » (Houellebecq, 2015, p. 176). Le traducteur a alors choisi de suivre la même direction, grâce à un mot composé en norvégien : « Som jeg hadde forutsett var Jennyfer-forretningen borte [...] » (Traduction de Lotherington, 2015, p. 156, c'est moi qui souligne).

pu être de rester invisible afin de garder l'illusion d'un discours direct. On pourrait dire qu'en fait, Lotherington transmet les informations au lecteur norvégien d'une manière assez souple, en évitant des notes de bas de page ou des appositions plus longues. Le traducteur a pourtant choisi certains mots qui donnent une sorte de relief au texte norvégien, comme « *ubestridelig* » pour « incontestable », et la tournure « *var status mer blandet* » pour « le bilan était plus contrasté » : ces fragments textuels se manifestent comme démodés et artificiels en norvégien, ce qui, là également, pourrait avertir le lecteur du masquage du texte source.

4.2 *The Last Samurai (2000) / Le Dernier Samouraï (2000)*

Traitant de l'apprentissage des langues, ce roman se révèle particulièrement intéressant pour analyser le travail du traducteur, car dans le texte figurent des références explicites aux langues employées. Dans l'extrait suivant, la mère célibataire Sibylla enseigne le grec à son fils Ludo :

There are a lot of Greek letters that are like English letters. See if you can read this, and I wrote on a piece of paper [...] (DeWitt, 2000, p. 110)

Voici la traduction française du passage, où le traducteur semble vouloir garder l'illusion :

De nombreuses lettres grecques ressemblent aux nôtres. Voyons si tu peux lire ça, et j'ai écrit sur une feuille de papier [...] (Traduction de Guglielmina, 2001, p. 132, c'est moi qui souligne)

Afin de recréer dans le texte cible la correspondance que veut montrer la narratrice entre les mots écrits en lettres grecques et les mots anglais, le traducteur a pris une décision qui l'éloigne du cadre culturel du texte source²³. Son intervention innovatrice mène, ironiquement, à une certaine *invisibilité*, étant donné que la motivation était probablement d'accommoder la séance d'apprentissage au contexte français sans mettre en relief la langue française, langue du traducteur et du public cible. Selon cette logique, le traducteur n'attire pas l'attention sur le masque, entendu comme son intervention qui crée l'illusion d'un discours direct.

Cependant, il arrive que DeWitt se serve de bribes de français dans le texte source. Le traducteur résout ce problème potentiel en utilisant des notes de bas de page dans le texte cible, indiquant « en français dans le texte ». Cette stratégie paratextuelle rend visible le mandat du traducteur et rompt l'illusion du discours direct. La rupture avec la fiction correspond ici bien à la méta-perspective de l'ensemble du roman : en tant que lecteur on se rend compte qu'il s'agit d'une traduction et on est amené à réfléchir, de concert avec Ludo, sur les rapports entre les langues. Je comprends donc ce choix comme une sorte de mise en relief du « masque », ou une « foreignization », pour reprendre les termes de Venuti, où le traducteur accentue un aspect important du texte original. Guglielmina révèle donc en même temps qu'il existe un autre texte en palimpseste, à savoir l'original. Ironiquement, en attirant l'attention vers l'existence du texte source, l'existence du texte cible devient beaucoup plus claire !

²³ Souvenons-nous ici du dilemme de Hornig, le traducteur de Gracq. Certes, Guglielmina, aurait pu évoquer la différence entre l'alphabet grec et l'alphabet latin, s'il voulait éviter la référence à la langue anglaise.

4.3 Verre cassé (2005) / Knust glass (2008)

La nature hybride de ce roman, écrit par un écrivain congolais francophone, introduit encore une problématique à notre discussion traductologique. Il s'agit d'un client régulier au bar *Le Crédit a voyagé*, à qui le patron assigne la tâche d'écrire sur la vie des autres clients tout en s'exposant lui-même. Le texte source abonde de références littéraires. Tout au long du roman, Mabanckou y glisse des titres tirés d'œuvres africaines francophones et françaises, qu'il laisse sortir de la bouche du protagoniste-narrateur de manière nonchalante. Même si elles sont cachées entre les lignes aussi dans le texte source, les références aux œuvres africaines sont plus proches de la culture française que de la culture norvégienne, et donc plus visibles. Par contre, dans le texte cible, ces références intertextuelles traversent encore un « masque » ou un « filtre », et risquent de passer tout à fait inaperçues.

Voici un exemple où le narrateur fait allusion au roman *Trop de soleil tue l'amour* de l'auteur camerounais Mongo Beti :

[...] et quand un ciel est trop bleu comme ça, faut te dire que quelque chose pourrait un jour venir le ternir, trop de soleil tue l'amour, c'était ce que j'allais apprendre à mes dépens. (Mabanckou, 2005, p. 76)²⁴

Même si, dans le texte cible, le traducteur Jensen a gardé la référence à l'œuvre de Beti, cette dernière a nécessairement un statut plus « faible », comme la littérature africaine francophone reste peu connue du lectorat norvégien moyen :

[...] og når himmelen er altfor blå på den måten, må du si til deg selv at en vakker dag kan det komme noe og formørke den, altfor mye sol tar livet av kjærligheten, det var det jeg skulle oppdage og bli klok av skade. (Traduction de Jensen, 2008, p. 62)²⁵

On pourrait ici objecter que la « transmission fidèle » de Jensen, voire le fait qu'il garde la nature discrète de la référence littéraire, risque de gommer une couche esthétique du texte source, en cachant l'aspect intertextuel. Dans une telle optique, pour que le lecteur profite de la référence, il aurait fallu attirer son attention vers le masque et le passage du texte entre plusieurs cultures.

On trouve un exemple similaire dans un passage où Mabanckou fait allusion à un autre roman de Beti : « [...] j'ai vu Céline et mon fils dans le lit, ils étaient enlacés dans la position du pauvre Christ de Bomba » (Mabanckou, 2005, p. 83). Or, ici, l'usage d'italiques dans la version norvégienne dirige l'attention vers le titre de l'œuvre, indiquant au lecteur cible la fonction intertextuelle et rendant plus visible le « masque » : « [...] jeg så Céline og sønnen min i senga, de var omslynget i samme stilling som *Den evige far i Bomba* » (Traduction de Jensen, 2008, p. 68)²⁶.

²⁴ Je souligne ici que ce roman n'est pas traduit en norvégien. Ainsi, Jensen n'avait pas la possibilité de se baser sur une traduction déjà existante.

²⁵ Voici une deuxième occurrence de la même référence : « [...] je lui ai dit que je laissais l'écriture à ceux qui rappellent que trop de soleil tue l'amour [...] » (Mabanckou, 2005, p. 199) / « [...] jeg sa at jeg ville overlate skrivinga til dem som minner om at altfor mye sol dreper kjærligheten [...] » (Traduction de Jensen, 2008, p. 161).

²⁶ Le titre norvégien provient de la traduction de Mona Lange (1979).

5. Conclusion : l'impact potentiel de la métaphore du masque

Nous avons abordé de nombreuses interprétations de la métaphore du masque, en demandant si le « masque » était un faux visage, remplaçant d'un « visage original ». L'une des définitions du « masque » souligne le « dehors trompeur » associé à « l'apparence » (« Masque », *Le Petit Robert*. Consulté le 24 avril 2017). André Gide a décrit le vice d'hypocrisie comme « un monstrueux travestissement de la vérité » (Gide, 1952, dans Moutote, 1968, p. 47). À en croire le discours traductologique, on a facilement l'impression que le traducteur soumet le texte source à un « monstrueux travestissement » semblable, contribuant ainsi à sa chute. Le traducteur joue, en quelque sorte, avec le feu, en cherchant des solutions créatives afin de transmettre la « qualité littéraire » créée par l'écrivain. Or, est-ce plutôt l'ancienne idée répandue de la traduction, synonyme de trahison, qui hante l'activité traduisante jusqu'à lui imposer des problèmes ?

Un nombre croissant de traductologues et de traducteurs souhaitent mettre en cause ces idéaux artificiels et potentiellement destructifs de la traduction. Ainsi, le traductologue Donald Kiraly propose par exemple de remplacer l'ancienne conception de la traduction comme transmission par une idée *constructiviste* de l'acte de traduire, reconnaissant ainsi le caractère subjectif de cet acte et le rôle actif qu'exige un tel transfert culturel (Kiraly, 2000, dans Pym, 2010, p. 105).

Parfois, le but du traducteur peut être d'arracher le lecteur à sa sphère familière pour lui rappeler ainsi qu'il lit une traduction. À d'autres occasions, le but peut être inverse, en gardant, par exemple, l'illusion du discours direct. Paradoxalement, on pourrait dire qu'un traducteur qui aspire à tout prix à rester fidèle à la forme non conventionnelle proposée dans le texte source risque de se montrer *trop visible*, au point que sa traduction sera lue comme une « translationese » ou un « code artificiel de traduction », selon la traductologue Mary Snell-Hornby (2001, p. 215). Il s'agit dans ce cas d'une traduction si étrange que son caractère esthétique s'affaiblit ou disparaît. Cette traduction risque aussi d'être perçue comme « inauthentique » en « mettant en scène » l'expérience de lecture étrangère dont parle Venuti. Autrement dit, le traducteur qui cherche à accentuer l'étrangeté du texte source à la Venuti, risque, tout bonnement, de tomber dans une caricature, stratégie dénoncée par Berman.

Je constate d'ailleurs que dans leur préface au *Masque d'écriture. Philosophie et traduction de la Renaissance aux Lumières*, Le Blanc et Simonutti soumettent la traduction à une image sinistre, telle celle du masque de cire ou du masque mortuaire²⁷. Selon moi, tout cet enchaînement d'idées de la traduction comme acte de dénaturation, forçant le texte original dans une sorte de camisole, risque d'être beaucoup plus destructeur que constructif. Il est vrai que la traduction fige en quelque sorte l'original dans un moule particulier, d'où le besoin de retraduire. Or, si on veut penser à la traduction dans une optique plus moderne et optimiste, plus bienveillante envers le traducteur, on mettra plutôt en relief le côté dynamique de cette activité esthétique. Parallèlement à son original, la traduction peut être considérée comme un réseau textuel vivant et intertextuel qui ne cesse de changer selon le regard du lecteur. Il serait bénéfique de reconnaître que le traducteur peut avoir plus d'un visage, sous forme de

²⁷ « De même que les Romains confiaient l'éternité de leurs morts à des masques de cire, de même les Modernes remettaient l'éternité de leurs œuvres à ces masques de l'écriture que sont les traductions » (Le Blanc & Simonutti, 2015, p. XI).

divers « masques ». Regardant à la fois le passé et le futur, le dieu Janus symbolise, entre autres, la transition, les portes, les passages, les voyages et les échanges. L'idée de l'échange associée à Janus nous conduit plutôt à voir la rencontre virtuelle entre auteur et traducteur comme fructueuse²⁸.

La citation petrillienne, dont les problématiques de cet article sont issues, capte un des dilemmes essentiels du phénomène de la traduction. La conception d'un travestissement en traduction, sous forme d'un « masque », incite à une discussion philosophique qui peut se réaliser au-delà des perspectives sourcières et ciblistes. Nous avons vu qu'un exemple textuel peut susciter des interprétations diverses liées aux choix du traducteur, dépendant à la fois du type de « masque » envisagé et de l'effet créé sur le lecteur. On prend dès lors conscience de la force et de l'impact potentiels de la métaphore du masque en traductologie. Tenant à la fois du discours direct et du discours indirect, l'acte de traduire n'échappera jamais à la dualité entre transmission et travestissement. Et, comme le rappellent Le Blanc et Simonutti, « [...] la traduction [...] est bel et bien *le masque de l'écriture* » (2015, p. VII). On ne peut exiger d'aucun agent ou discours dans le domaine de la traduction de suivre une norme littéraire de manière conséquente ou une politique de langue « pure ». La traduction reste une activité à multiples facettes. Le traducteur entre dans l'œuvre de son auteur avec son propre horizon esthétique, et la version traduite portera nécessairement son influence. Le traductologue ou le traducteur qui osera s'affranchir des anciennes dichotomies, verra que cette complexité continuera à renouveler et à élaborer le discours traductologique et les associations liées à l'activité de traduire.

6. Bibliographie

- Bassnett, S., & Trivedi, H. (dir.). (1999). *Postcolonial translation: Theory and practice*. Londres : Routledge.
- Bellos, D. (2012). *Le Poisson et le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction*. Roubaix : Flammarion.
- Berman, A. (1985). La traduction comme épreuve de l'étranger. *Traduction : textualité, texte*, 4, 67-81.
- Delisle, J., & Woodsworth, J. (1995). *Translators through history*. Amsterdam : Benjamins.
- DeWitt, H. (2000). *The last samurai*. New York : Hyperion Books.
- DeWitt, H. (2001). *Le dernier Samouraï*. (P. Guglielmina, trad.). Paris : Robert Laffont.
- Eco, U. (2003). *Dire presque la même chose*. Paris : Grasset.
- Giudicelli, M., et al. (dir.). (1995). *Onzièmes assises de la traduction littéraire*. Arles : Actes Sud.
- Hanne, M. (2006). Metaphors for the translator. Epilogue. In S. Bassnett & P. Bush (dir.), *The translator as writer* (pp. 208-224). Londres : Continuum.
- Houellebecq, M. (2015). *Soumission*. Roubaix : Flammarion.
- Houellebecq, M. (2015). *Underkastelse* (T. Lotherington, trad.). Oslo : Cappelen Damm.
- House, J. (1977). A model for assessing translation quality. *Meta*, 22(2), 103-109.
- House, J. (2015). *Translation quality assessment. Past and present*. New York : Routledge.
- Le Blanc, C., & Simonutti, L. (dir.). (2015). *Le masque de l'écriture. Philosophie et traduction de la Renaissance aux Lumières*. Paris : Librairie Droz S.A.
- Lecoq, J. (1997). *Le Corps poétique Un enseignement de la création théâtrale* (Vol. 10). Arles : Actes Sud- Papiers.
- Le Petit Robert de la langue française et des noms propres*. Consulté le 24 avril 2017, <http://pr12.bvdep.com/robert.asp>.

²⁸ Susan Bassnett et Harish Trivedi évoquent aussi l'image de Janus dans « Of colonies, cannibals and vernaculars », introduction à *Postcolonial translation : Theory and practice*, Bassnett et Trivedi (dir.), 1999. Remarquons qu'ils associent l'image de Janus à une hybridité positive, en prônant la tâche importante des « traducteurs indiens plurilingues, tels des Janus aux deux visages » (Trivedi cité dans Hanne, 2006, p. 216, ma traduction).

- Mabanckou, A. (2005). *Verre cassé*. Paris : Éditions du Seuil.
- Mabanckou, A. (2008). *Knust glass* (K. O. Jensen, trad.). Oslo : Pax forlag.
- Moutote, D. (1968). *Le Journal de Gide et les problèmes du moi. 1889-1925*. Paris : Presses universitaires de France.
- Munday, J. (2009). *The Routledge companion to translation studies* (en ligne). Londres : Routledge.
- Pym, A. (2010). *Exploring translation theories*. New York : Routledge.
- Rabassa, G. (2005). *If this be treason : Translation and its dyscontents*. New York : New Directions Book.
- Riccardi, A. (dir.). (2002). *Translation studies. Perspectives on an emerging discipline*. Cambridge University Press.
- Robinson, D. (2003). *Performative linguistics. Speaking and translating as doing things with words*. Londres : Routledge.
- Schmidt-Melbye, I. H. (2014). *Entre intention et intuition – une étude traductologique d'œuvres africaines francophones en norvégien* (Thèse de doctorat). Trondheim : NTNU.
- Snell-Hornby, M. (2001). The space 'in between' : What is a hybrid text ? *Across Languages and Cultures*, 2(2), 207-216.
- Venuti, L. (dir.) (2004). *The translation studies reader* (éd. rév.). Londres : Routledge.
- Venuti, L. (2008). *The translator's invisibility. A history of translation* (éd. rév.). Londres : Routledge.
-



Inger Hesjevoll Schmidt-Melbye
NTNU

inger.hesjevoll.schmidt-melbye@ntnu.no

Biographie : Inger Hesjevoll Schmidt-Melbye est maîtresse de conférences de littérature française et traductologie à l'Université des sciences et techniques de Norvège, NTNU. Dans sa thèse de doctorat de 2014, elle étudie des problématiques traductologiques dans des œuvres africaines francophones en norvégien. Sa liste de publication englobe des articles en français et en anglais, à la croisière entre la littérature française (moderne et contemporaine), le multilinguisme et la traductologie.

Study on the use of machine translation and post-editing in Swiss-based language service providers

Victoria Porro Rodríguez Lucía Morado Vázquez Pierrette Bouillon

Université de Genève

Abstract

Machine translation and post-editing have been recently attracting attention both from academia and industry, which can be measured by the number of publications, conferences and research projects on the subject. However, information on the use of these practices by language service providers is still scarce. In order to fill this gap, we conducted a survey among Swiss language service providers between June and August 2015. During that period, 16 valid responses were collected from 68 companies that had been identified and contacted. The analysis of the answers revealed that only 2 out of 16 companies were using a machine translation system combined with human post-editing in their translation workflow. More than half of the remaining 14 companies who answered negatively argued that machine translation was not considered a reliable asset. Most of them were not considering using machine translation in the future, or were unsure about it.

Keywords

Post-editing, translation, Switzerland, machine translation

1. Introduction

Machine Translation (MT) made considerable progress at the beginning of the century, but the use of MT by European language service providers (LSP) was still low at that time (European Commission, 2009, p. 52). It was nonetheless predicted that it would grow substantially in the future due to the continuing exponential rise of translation needs. In the following years, MT took “an irreversible journey” and, by 2014, it was finding “a high adoption rate among language service providers” (Van der Meer & Ruopp, 2014). Recently, several studies have suggested that a combination of MT and Post-Editing (PE) (MT+PE) could result in significant productivity gains (Green *et al.*, 2009; Guerberof, 2009; Specia, 2011; Koponen, 2012; Koehn & Germann, 2014; Laubli *et al.*, 2013). In this rapidly developing context, little is known about the adoption of MT+PE in Swiss-based LSPs: to the best of our knowledge, only one survey (Elia, 2016) has collected data from Swiss LSPs, but due to the reduced number of respondents (4), the answers did not “allow for meaningful analysis at a national level” (Elia, 2016, p. 3) and for this reason were not included in the report. Although Yuste (2002) performed a country specific study on this matter, we cannot discuss or judge its findings because the version of the paper available on the Internet¹ does not include a description of the data obtained in the study.

As collaborators of the Spanish project ProjectTA², whose main objective is to provide data that would help to better understand how MT+PE is changing (or not) the way Spanish-based LSPs operate, we decided to conduct a context-specific study targeting the current national Swiss translation market with a view to completing and enriching the original study deployed in Spain. Our study aims were, on the one hand, to determine whether Swiss-based LSPs were making use of MT+PE (and under what circumstances); and, on the other hand, to collect data from the companies that were not using MT³ or PE, in order to investigate why they did not contemplate their use or were not willing to use them in the future.

The main focus of our study was on Swiss private LSPs, instead of international organisations, cantonal and federal institutions or other private companies with internal translation departments where the use of MT is already described in the literature (for example, Plitt & Masselot, 2010; Pouliquen *et al.*, 2012; Pouliquen, 2013). We also wanted to compare our results with the Spanish study, which focused specifically on the private LSP market. Besides,

¹ The consulted version is available in PDF version at <http://www.mt-archive.info/EAMT-2002-Yuste.pdf>. Section 3.2 of that paper is missing, and it seems that it should have contained the information on the data obtained (number of respondents, type of company, etc.). In spite of the fact that the summary of findings (section 3.3) does not allow us to infer any information on the number of participants, it is reported that “[w]ith the exception of two leading corporate language service providers who have performed evaluation exercises (Maier, Clarke and Stadler, 2001) of MT systems and adopted one in their workflow, there is no overall interest in MT in the Swiss translation arena.” (Yuste, 2002), which correlates with the results obtained in our study.

² <https://sites.google.com/a/tradumatica.net/projecta/> (last access 30 August 2016)

³ We specifically asked our participants whether they made use (or not) of an MT system. Therefore, the references to the use of MT refers in our case to that specific concept and does not include other possible scenarios like post-editing of MT provided by the client. However, “post-editing of MT provided by the client” was one of the services that respondents could select in one of the initial background questions regarding the services offered by the company. Interestingly, three companies selected that service: the two companies that later declared to use an MT system (referred in this paper as companies A and B) and one of the companies that stated to have used an MT system in the past (company D) and that also declared not to use MT anymore because clients did not ask for it.

we were truly interested in providing students and researchers with a complete panorama of the use of MT+PE in Swiss LSPs, including their perception of MT+PE today and their access to those technologies.

The structure of the paper is as follows: section 2 describes the survey design and its implementation; section 3 analyses the results of the survey and, when possible, compares them with the results from the above-mentioned project ProjectTA in Spain (Torres Hostench *et al.*, 2016); finally, section 4 provides a summary of the results and some ideas for future research. Appendices 1 and 2 can be consulted at the end of the document.

2. Survey design and implementation

As stated before, this study builds on the Spanish project ProjectTA, whose first initiative was to obtain information on the use of MT by Spanish LSPs through a nation-wide survey that was carried out between January and February 2015⁴. ProjectTA's first draft questionnaire was prepared and sent for discussion to the rest of the international team members. After a period of feedback, redesign and testing, the survey containing the final questionnaire was launched in Spain. Four months later, after the questionnaire had been slightly amended to adjust it to our Swiss specific environment (see next section for further details), the survey was launched in Switzerland and remained active between June and August 2015.

The final questionnaire⁵ designed for our Swiss study comprised three main sections:

1. **Contact information.** The name of the respondent, his/her company and contact email were gathered. This information allowed us to internally identify the company and contact it in case any clarification was needed.
2. **Profile and structure of the company.** In this section, we included questions related to the size of the company, year of foundation, annual revenue, type of activity and clientele. All this data allowed us to create a general profile of our participants. This information was also used to compare the results in the next section (Use of MT and PE). This section incorporated some minor modifications compared to the original Spanish survey: in order to get more precise answers from respondents, some categories were split into two (e.g. industry/technological sector) and ranges of numbers were narrowed (e.g. 1–20, instead of 1–40). We also allowed respondents to choose not to answer questions on private information (e.g. revenue). Moreover, we chose a multiple choice format for a number of questions, and added more predefined answers for questions regarding MT, as we considered that this would help respondents reflect on the advantages and disadvantages of using this technology.

⁴ Data from 55 LSPs from a total pool of 187 (29.4% response rate) was collected (Torres Hostench *et al.*, 2016, p. 4).

⁵ A copy of the questionnaire used in the Swiss iteration in English, German and French can be found at <https://drive.switch.ch/index.php/s/VWLOBzF4NqpvZxd>. The electronic system used to conduct the survey allowed us to include some advanced logic questions and answers; for that reason, some questions were only applied to some respondents due to the conditions of the respondents' previous answers. For further information on questions' logic and conditions, please consult: https://manual.limesurvey.org/Setting_conditions/en

- 3. Use of MT and PE.** This section helped us to gather information on the use of MT and PE. Respondents who declared that they used MT and PE were presented a subset of questions related to their use. On the other hand, respondents who declared that they did not use MT and PE received a subset of questions related to their choice and their willingness to use it in the future. This last subset of questions was not included in the Spanish survey.

The survey was hosted on the limeSurvey server of the University of Geneva and offered in French, German and English. Neither Italian nor Romansh were offered as languages of the questionnaire⁶.

The main obstacle we encountered while preparing our study was the identification of Swiss LSPs. In our initial research, 68 companies were identified. We consulted the Swiss Chamber of Commerce through Swissfirms⁷, a corporate directory that provides information checked and confirmed by the Chamber, and performed advanced searches by sector and keywords. Further efforts included contacting Swiss associations of translators; however, due to their internal policy and nature (members are translators, not LSPs per se), an internal call for participation could not be processed.

The second step involved reaching the 68 companies that had been identified in the previous phase. As we decided to contact them by email, we used the email addresses found in corporate directories or alternatively searched for them via the Internet. The email we sent can be found in Appendix 2. A reminder was also dispatched approximately every two weeks. A general call for participation using Twitter to spread the word to other possible companies that we might not have identified as such, was also launched.

The survey was officially active between June and August 2015. During that period, 16 valid responses were collected, which represents a response rate of 23.5% (slightly lower than the Spanish study, 29.4%).

3. Results

In this section, we present the data gathered from our 16 participants. The results⁸ are presented in two main blocks, (a) profile and structure of the company and (b) use of MT and PE, which correspond to the second and third sections of our questionnaire. A descriptive analysis of the collected data is provided; nonetheless, due to our limited dataset, further inferential analysis such as the correlation between variables could not be conducted. Moreover, when possible and appropriate, comparable results from the Spanish study are discussed.

⁶ The questionnaire was offered in French and German because most companies were based in French- and German-speaking cantons. Only one company in an Italian-speaking canton was identified and reached in the initial research phase. English was added as a lingua franca in case the respondent was not a French or German native speaker and/or preferred completing the questionnaire in English for other reasons.

⁷ <https://www.swissfirms.ch/en/swissfirms/> (last access 30 August 2016)

⁸ Due to the data collection method chosen for our study – a questionnaire – our results only refer to the reported use by the companies that participated, not their actual use.

3.1 Profile and structure of the companies

This section provides a summary of the information collected via the second section of the questionnaire. Appendix 1 includes additional tables and figures containing supplementary information on the collected and analysed data.

In terms of **geographical distribution**, we received answers from the following cantons: Geneva (6 companies), Zurich (3), Vaud (3), Neuchâtel (2), Berne (1) and Jura (1). The official languages of those cantons are French (Geneva, Vaud, Neuchâtel and Jura) and German (Zurich and Berne). Companies based in French-speaking cantons represented 75%, whereas companies based in German-speaking cantons represented 25% of the total; a similar proportion was found in the whole dataset of identified companies. The most common **working language combinations** were between German, French and English: German→French (11), English→French (6), French→German (6), and French→English (6). The complete list of answers concerning language combinations can be consulted in Table 4 in Appendix 1.

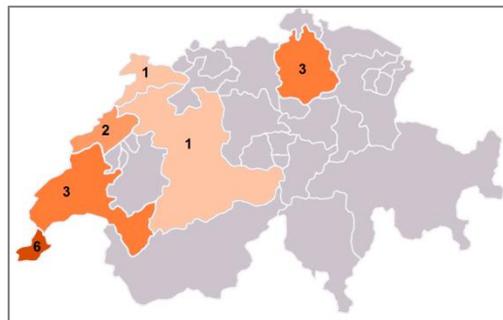


Figure 1. Companies/LSPs distribution by Canton⁹

Concerning the number of **in-house employees**, our set of companies was mainly made up of small businesses or micro enterprises¹⁰: more than half of the companies (9) declared to have between 2 and 20 in-house employees; a third of the companies (5) had only one in-house employee; one company (1) declared to have between 21 and 50 in-house employees; and another one (1) between 51 and 80. A similar tendency was observed in the Spanish study (Torres Hostench *et al.*, 2016, p. 8): the majority of the companies that participated in it (85.4% of total) could be categorised as micro enterprises (61.8%) and small businesses (23.6%).

When asked about their **annual revenue**, six companies (37.5% of total) declined to provide this information; the same number of companies (6) claimed to have an annual revenue between 100,000 and 300,000 Swiss francs; and four companies (25% of total) declared it to be higher than 500,000 Swiss francs. In terms of **foundation date**, only two companies were founded after 2010; five in the 2000s; seven in the 1990s; and two before 1990 (one in the 1960s and another in the 1970s).

⁹ Source of original image: <https://en.wikipedia.org/wiki/User:Ojw/Switzerland#/media/File:BlankMap-Switzerland.png>

¹⁰ According to the Federal Statistical Office (2016), private businesses can be classified by number of employees: micro enterprise (up to 9), small business (10-49), medium business (50-249), large business (250 and over). Our pre-defined set of answers differed slightly from that classification, as our categories included: 1, 2-20, 21-50, 51-80, 81-100, more than 100.

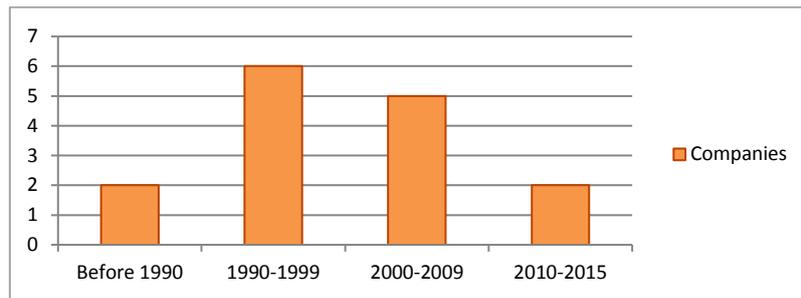


Table 1. Foundation year

Respondents were then asked to select from a list the **translation-related services** that they were offering at the time of the survey. The most popular services were: human translation¹¹ (offered by 14 companies, 87.5% of total); bilingual reviewing (13, 81.2%); translation memory alignment, creation of terminology databases, and monolingual proofreading (each one offered by 10 companies, 62.5%); terminology database management, and interpreting (each one offered by 9 companies, 56.2%). The complete list of answers can be found in Figure 2. In terms of machine translation, no company selected the option “machine translation”, but 3 companies¹² (18.7% of total) selected the more specific option “post-editing of machine translation provided by the client”, and 2¹³ (12.5%) of those 3 selected the option “machine translation and post-editing”.

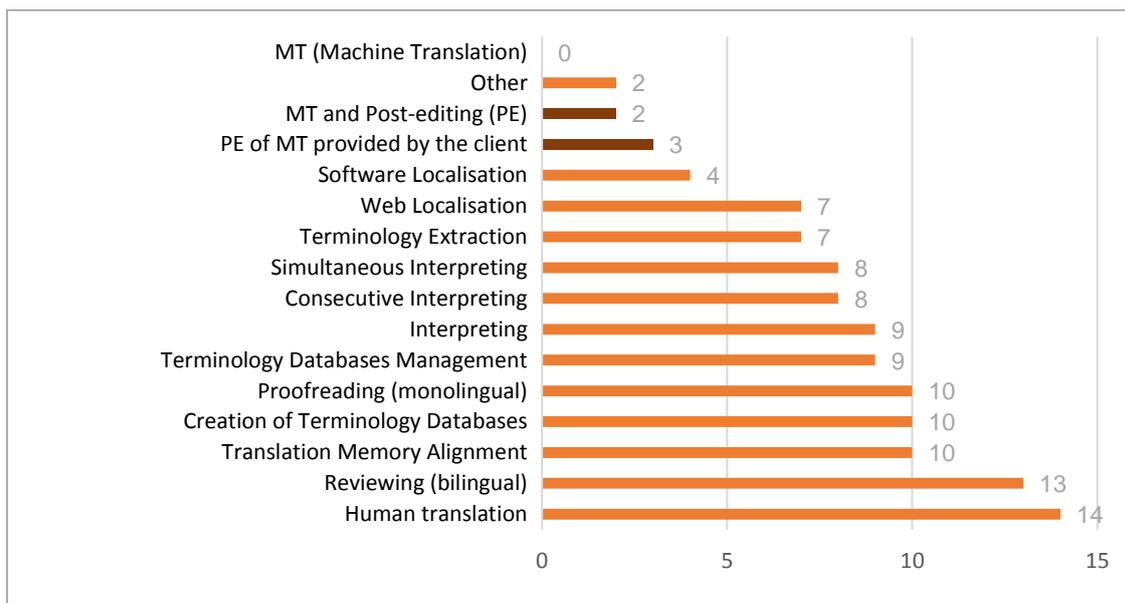


Figure 2. Services offered

Answers from the Spanish study (Torres Hostench *et al.*, 2016, p. 11) were similar to ours in terms of conventional translation services: translation (100% of the companies offered this service), monolingual proofreading (84%) and bilingual reviewing (60%). However, in their

¹¹ Based on the concept described by Quah (2006, p. 14), in our context, the term “human translation” refers to translation tasks carried out by translators making use (or not) of “some kind of computer-aided translation tool in their work”.

¹² In this paper referred to as companies A, B (the two companies that later declared to use an MT system) and D (one of the two companies that later declared to have used an MT system in the past but not anymore).

¹³ In this paper referred to as companies A, B (the two companies that later declared to use an MT system).

case, post-editing represented a more popular service, offered by more than half of the companies (55%), and post-editing of machine translation provided by the client was selected by almost a third of the companies (31%).

As for **clientele**, it was comprised of Swiss private companies (15 LSPs selected this answer, 93.75% of total), private clients (12, 75%), Swiss public institutions (10, 62.5%), foreign private companies (7, 43.7%), foreign language service providers (6, 37.5%) and international organisations (5, 31.2%). A complete list of answers is presented in Figure 3.



Figure 3. Clientele

In the Spanish study (Torres Hostench *et al.*, 2016, p. 14), the most frequent type of client was also national private companies, selected by 98% of their LSPs. Comparable results were also obtained in the following categories: private companies (64% in the Spanish study and 75% in the Swiss study), public (national and regional) institutions (62% for the Spanish companies, and 62.5% for the Swiss ones), and foreign language service providers (44% for the Spanish companies and 37.5% for the Swiss ones).

However, results between the two studies differ in terms of foreign private companies, which were the second most common client for Spanish companies (82%) or almost double the number in the Swiss study; and in the case of national language service providers (44% for the Spanish companies and 25% for the Swiss companies).

In relation to the **business sectors of the clientele**, finance and industry were the most popular ones (receiving 13 answers both, 81.2% of total), followed by economy (selected by 12 companies, 75% of total), law (11, 68.7%), health (9, 56.2%), and technology and tourism (7, 43.7%). The complete list of answers to this question is included in Figure 4.

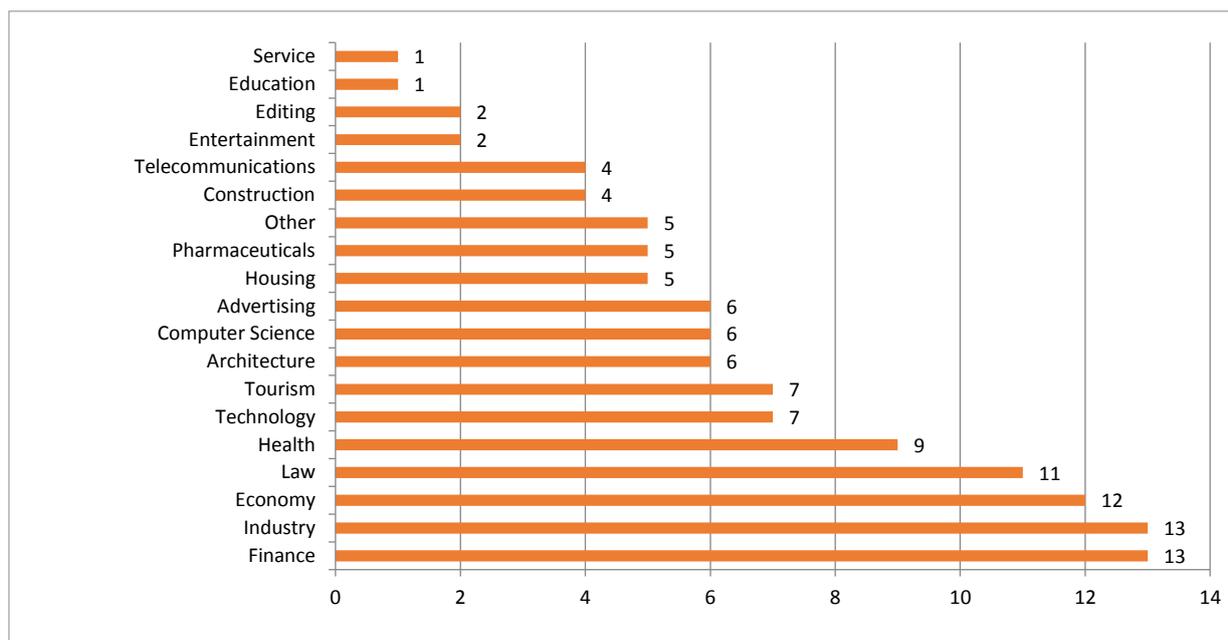


Figure 4. Clients' sectors

If we compare our results with those obtained in the Spanish study (Torres Hostench *et al.*, 2016, p. 15), in general, we observe similar results: the industry¹⁴/technological sector was selected by 87% of the companies, law (78%), economy¹⁵ (76%), and health/pharmaceuticals¹⁶ (64%). Higher percentages were observed in the following sectors: advertising (78% in the Spanish study and 37.5% in ours) and tourism (67% in the Spanish study and 43.7% in ours).

3.2 Use of Machine Translation and Post-Editing

Companies using MT

When asked whether they used an MT system or not, only two companies (out of 16) answered positively. These two companies (hereafter companies A and B) also affirmed that they used MT for their translation tasks and only one of them (B) affirmed that it used MT for its internal tasks. Company A declared that it used hybrid and statistical systems (not trained for specific texts), and company B, rule-based and statistical systems (trained for specific texts). The language combinations used within their systems were: English→French, German→French and Dutch→French (company A); and German, English, French and Spanish (company B, which indicated the languages used, but not the combinations).

Company A stated that it used MT in a high percentage of its translation work (71-80%); on the other hand, company B declared a much lower MT usage (less than 12%). In both cases, MT output was post-edited by humans. All translators (both in-house and freelance) in company A accepted this paradigm without reservation, and in company B most of them did.

¹⁴ In our predefined set of answers, "industry" was a category of its own (without "technological").

¹⁵ "Finance" and "economy" were two different possible answers in our questionnaire, whereas in the Spanish questionnaire, they were included in a single category.

¹⁶ "Health" and "pharmaceuticals" were two different possible answers in our questionnaire, whereas in the Spanish questionnaire, they were included in a single category. In our case, "health" received more answers (9) than pharmaceuticals (5). In the comparison between countries, we took into account the most selected answer, i.e. "health".

A higher percentage of use of MT was observed in the Spanish study (Torres Hostench *et al.*, 2016, pp. 16-18). In their case, almost half of the companies (47.3%) stated that they used MT in their company's workflow¹⁷. Nevertheless, almost half of that subset of participants only used MT for a maximum of 10% of their company's work. Further associations between both studies cannot be made due to the reduced number of answers (two companies) from our side. Interested readers may consult the detailed analysis of Spanish companies using MT found in Torres Hostench *et al.* (2016, pp. 16-25).

Companies not using MT

Fourteen companies stated that they did not use any MT system at the moment of the survey, but two of them (hereafter companies C and D) declared that they had used it in the past. Their reasons¹⁸ for not using it anymore were: "clients do not ask for it" (selected by company D), and "MT systems are not reliable" and "MT systems do not improve productivity" (selected by company C). Company C included an additional comment to specify that using MT (as opposed to the use of translation memory systems) is not viable for them as it requires more time to correct poor translations than translating from scratch. Besides, in its final comments to the survey, the company insisted on the idea that translating a text using Google Translate (which is "one of the better available tools") is not a pre-task that simplifies the translator's work and added that MT programmes are mainly useful and acceptable for the final client (who, for example, can obtain an overview of the content of a text and decide whether it is worth requesting a translation), a view shared by the International Federation of Translators (2016). When asked about their willingness to use MT in the future, both companies declared that they were unsure about it.

We also questioned the remaining subset of participants (the twelve companies that had not used or were not currently using MT) about their **reasons for not using an MT** system. From a predefined set of possible reasons, the most frequent reason (selected by 7 out of 12 companies, 58.1% of total) was "MT systems are not reliable", followed by "Our clients do not ask for it" (3), "MT systems do not improve productivity" (3), "the investment effort is too big" (2), and "our translators do not accept to work with MT output" (1). It is interesting to highlight that only one company had ever considered using MT. The complete set of answers (also including companies C and D) can be found in Table 5 in Appendix 1.

Spanish companies not using MT also indicated the unreliability of MT as one of the main reasons¹⁹ (selected by 35.6%) for not adopting this technology, followed by "our clients do not ask for it" (33%) and "our translators do not accept it" (20%), and other reasons (11.1%) (Torres Hostench *et al.*, 2016, p. 19).

The question about the willingness to consider **future implementation** of an MT system was also addressed to this subset of participants. Only one respondent stated that their company would consider using MT in the future. The same company had stated in the previous question

¹⁷ The original question in Spanish was "¿Se utiliza TA en el flujo de trabajo de su empresa?".

¹⁸ The predefined answers for this question were: "Our clients do not ask for it", "Our translators do not accept to work with MT output", "MT systems are not reliable", "MT systems do not improve productivity", "The investment effort is too big", "We have never considered it", and "Other".

¹⁹ Answers from the two studies cannot be directly compared, as in our study, the question allowed multiple choices whereas in the Spanish study, companies could select only one reason.

that they did not use it at the time because the effort was too big. Half of that subset of participants (6) said they would not use MT in the future and five participants said that they were not sure about it.

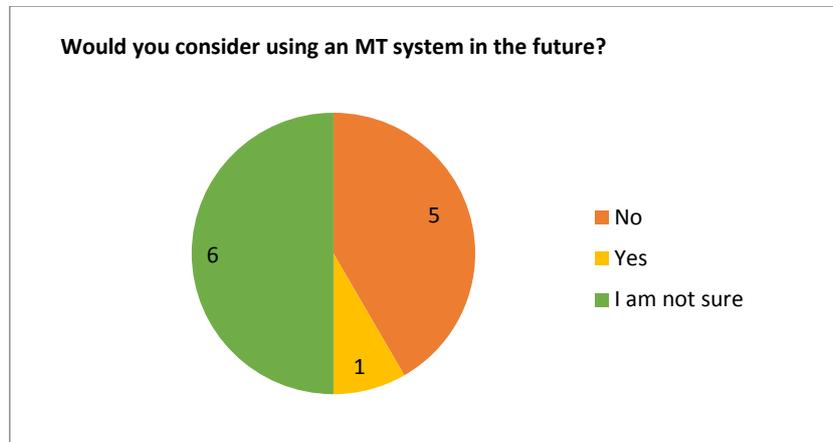


Figure 5. Willingness to use an MT system in the future (answered by the 12 companies that have never used any MT system).

4. Summary and future research

In our poll of results, only two companies (out of 16) stated that they used MT+PE, one using hybrid and statistical systems, and the other, a rule-based and statistical system. The languages most used in those systems can be compared with the most popular languages stated by the whole set of companies: French, German and English. Translators working for those two companies accept mostly without reservation the MT+PE paradigm.

Among the companies that declared they were not using any MT at the time of the survey, two admitted having used it in the past. The main reasons for not using it (taking into account the subset of 14 companies not using MT) were that they did not consider MT to be reliable (7 companies), that they were not being asked by their clients (4) and that they considered that MT did not improve productivity (4).

Our study aimed to join the efforts undertaken by the Spanish funded project ProjectTA (Torres Hostench *et al.*, 2016) and enrich the results obtained in both countries. Although Spain and Switzerland are totally different countries and the size of the analysed datasets differ significantly (the Spanish one is 3.2 times larger than ours²⁰), we did find some similar patterns between the results reported by the Spanish and Swiss LSPs that participated in both studies: (a) the size of the companies, as the majority of the companies that participated in each study were micro companies or small businesses; (b) the type of services provided (most of them were conventional services, i.e. translation, monolingual proofreading and bilingual reviewing); (c) private companies were the most common clients in both cases; (d) finance, industry and economy were selected by more than three quarters of the companies as their clients' sectors in both studies; (e) the unreliability of MT systems was selected as the most common reason for not using MT in both studies. On the other hand, the most significant difference found between the two studies was the use of MT systems: almost half of the

²⁰ The sample sizes were 187 companies in the Spanish study and 68 in ours; the collected answers were 56 in the Spanish study and 16 in ours.

Spanish companies declared they were using this technology, whereas in our case only 12.5% of the respondents (i.e. two companies) stated that they used it.

From the data obtained in our study and our experience conducting it, we can infer the following statements: (a) MT systems and PE are not being widely implemented in the Swiss LSPs that participated in our study, reportedly due to the perceived “unreliability” of MT systems; (b) Identifying and reaching LSPs in Switzerland has been shown to be a complex task; (c) Further studies including other translation agents are needed to determine whether this tendency is applicable to the whole set of translation actors or if a higher percentage (as was observed in Spain) can be found.

The present study aimed to describe and compare the reported use of MT in Spain and Switzerland. It is beyond the scope of this paper to assess whether the reported use is desirable or appropriate and if it should be reconsidered or improved. The desirability and relevance of MT for each type of company could be the subject of further research in this area. In addition, future projects could attempt to implement other methods that would complement the data collected through a self-reporting method, which has advantages (large geographic scope, data regarding non-observable behaviours, and opinions, assurance of confidentiality and anonymity) but also well-known and inevitable disadvantages that might threaten the reliability and validity of measurement (intentional dishonesty or interest in lying, interpretation of questions, socially desirable responding or biases unrelated to content, such as a tendency to agree with statements) (Letzring, 2008; Prince *et al.*, 2008).

Notwithstanding its limitations, the present study represents a starting point for a more ambitious research effort that could replicate its methodology to gather information regarding other translation actors present in the country. Including more actors and using other complementary methods could give us a broader and more comprehensive overview of the use of MT+PE in translation activities in Switzerland and provide the basis for a case-control and context-based study on the desirability and relevance of MT. Moreover, the unexpectedly low results regarding the reported use of MT and PE among LSPs in Switzerland as well as in Spain shows that more studies from other countries on the use of MT and PE among LSPs are needed.

Acknowledgements

The authors wish to thank all the Swiss language service providers who kindly agreed to participate in the survey and provided invaluable comments and information. They would also like to thank ProjectTA's members in Spain, and Olga Torres Hostench in particular, for their contributions to this Swiss-based study and their valuable insights on the manuscript. Finally, they would like to show their gratitude to Emmanuel Rayner and Ashley Riggs for proofreading the final manuscript.

5. References

- Elia (2016). *Language industry survey: Expectations and concerns of the European language industry*.
- European Commission (2009). *The size of the language industry in the EU*. Studies on translation and multilingualism.
- Federal Statistical Office (2016). Statistique suisse. Classes de taille des entreprises. Retrieved August 30, 2016, from <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/06/11/def.html>
- Green, S., Heer, J., & Manning, C. D. (2013). The efficacy of human post-editing for language translation. *Proceedings of the SIGCHI conference on human factors in computing systems* (pp. 439-448). ACM.
- Guerberof, A. (2009). Productivity and quality in MT post-editing. *MT summit XII proceedings. Workshop: Beyond translation memories: New tools for translators*.
- International Federation of Translators (2016). *FIT position paper on machine translation*. Retrieved March 1, 2017, from <http://www.fit-ift.org/position-statements/>
- Koehn, P., & Germann, U. (2014). The impact of machine translation quality on human post-editing. *Workshop on humans and computer-assisted translation* (pp. 38-46).
- Koponen, M. (2012). Comparing human perceptions of post-editing effort with post-editing operations. *Proceedings of the seventh workshop on statistical machine translation* (pp. 181-190).
- Laubli, S., Fishel, M., Massey, G., Ehrensberger-Dow, M., & Volk, M. (2013). Assessing post-editing efficiency in a realistic translation environment. *Proceedings of the MT summit XIV workshop on post-editing technology and practice* (pp. 83-91).
- Letzring, T. D. (2008). Self-report methods. In *The International encyclopedia of the social sciences* (2nd ed.). Detroit, MI: Macmillan Reference USA. Retrieved September 1, 2017, from <http://www.encyclopedia.com>.
- Maier, E., Clarke, A., & Stadler, H. U. (2001). Evaluation of machine translation systems at CLS Corporate Language Services AG. In B. Maegaard (Ed.), *Proceedings of the MT Summit VIII – Machine translation in the information age. Santiago de Compostela, Spain. 18th–22nd September 2001* (pp. 223-228). European Association for Machine Translation.
- Plitt, M., & Masselot, F. (2010). A productivity test of statistical machine translation post-editing in a typical localisation context. *The Prague Bulletin of Mathematical Linguistics*, 93, 7-16.
- Pouliquen, B., Mazenc, C., Elizalde, C., & Garcia-Verdugo, J. (2012). Statistical machine translation prototype using UN parallel documents. *16th Annual Conference of the European Association for Machine Translation (EAMT 2012)* (pp. 12, 19).
- Pouliquen, B. (2013). Translation assistant for patent titles and abstracts in PATENTSCOPE – potential use in translating IPC definitions. *International Patent Classification (IPC) Workshop*.
- Prince, S. A., Adamo, K. B., Hamel, M. E., Hardt, J., Connor Gorber, S., & Tremblay, M. (2008). A comparison of direct versus self-report measures for assessing physical activity in adults: A systematic review. *Int J Behav Nutr Phys Act*, 5, 56.
- Quah, C. K. (2006). *Translation and technology*. New York: Palgrave Macmillan.
- Specia, L. (2011). Exploiting objective annotations for measuring translation post-editing effort. *Proceedings of the 15th Conference of the European Association for Machine Translation* (pp. 73-80).
- Torres Hostench, O., Presas, M., & Cid-Leal, P. (2016). *El uso de traducción automática y posesión en las empresas de servicios lingüísticos españolas: informe de investigación ProjeCTA 2015*. Bellaterra.
- Van der Meer, J., & Ruopp, A. (2014). *Machine translation market report*. TAUS BV, De Rijp, the Netherlands.
- Yuste, E. (2002). MT and the Swiss language service providers: An analysis and training perspective. *Sixth EAMT Workshop. Teaching Machine Translation* (pp. 14-15). Retrieved August 16, 2016, from: <http://www.mt-archive.info/EAMT-2002-Yuste.pdf>.

Appendix 1. Additional Tables and Figures

Employees	Companies	%
1	5	31.25%
2-20	9	56.25%
21-50	1	6.25%
51-80	0	0.00%
81-100	1	6.25%
More than 100	0	0.00%

Table 2. In-house employees

Revenue (in Swiss francs)	Companies	%
Less than 100,000	0	0.00%
100,000-300,000	6	54.55%
300,001-500,000	0	0.00%
More than 500,000	4	36.36%
I do not wish to answer this question	1	9.09%
I do not know	0	0.00%
No answer	5	31.25%

Table 3. Annual revenue

Language combination ²¹	LSPs
DE-FR	11
EN-FR	6
FR-DE	6
FR-EN	6
EN-DE	5
DE-EN	4
DE-IT	3
DE-PT	2
EN-RU	2
RU-EN	2
FR-ZH	2

Table 4. Language combinations

²¹ Other language combinations selected by just one company included: NE-FR, IT-DE, DE-ES, ES-DE, DE-EO, EO-DE, PT-DE, DE-AR, FR-RU, RU-FR, FR-IT, ES-EN, PT-FR, FR-PT, DE-ZH, DE-TH, DE-RU, DE-NL, DE-SV, DE-NV, DE-HU, and DE-PL.

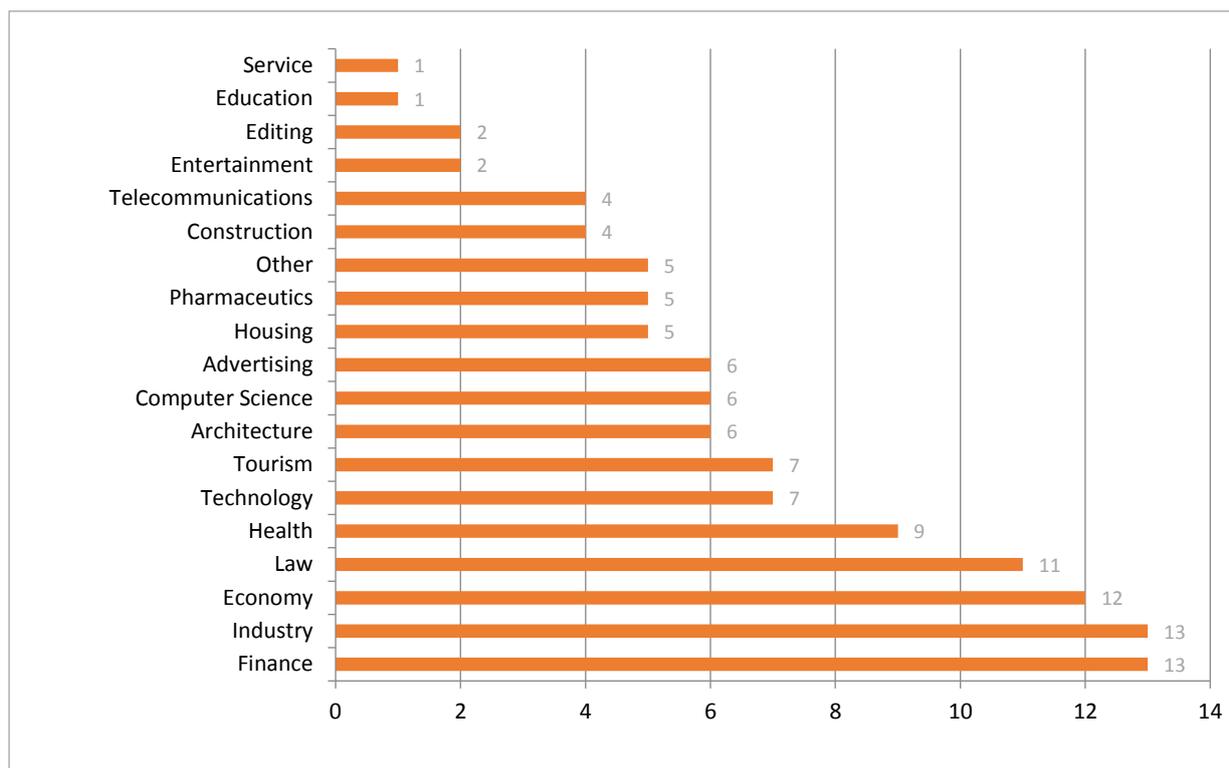


Figure 6. Clients' sectors

	Our clients do not ask for it	Our translators do not accept to work with MT output	MT systems are not reliable	MT systems do not improve productivity	The investment effort is too big	We have never considered it	Other
C	0	0	1	1	0	0	1
D	1	0	0	0	0	0	0
E	0	0	1	1	0	0	0
F	1	0	0	0	0	0	0
G	0	0	1	0	0	0	0
H	1	0	0	0	0	0	0
I	0	0	0	0	0	1	0
J	0	0	1	0	0	0	0
K	0	0	1	0	0	0	0
L	0	1	1	1	1	0	0
M	0	0	1	0	0	0	0
N	1	0	0	1	0	0	0
O	0	0	0	0	1	0	0
P	0	0	1	0	0	0	0
Total	4	1	8	4	2	1	1

Table 5. Reasons for not using an MT system (answered by the 12 companies that are not currently using any MT system plus the two companies that have used it in the past).

Appendix 2. Invitation to participate sent by email to Swiss-based LSPs.



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

INVITATION À PARTICIPER
À UNE ENQUÊTE SUR L'UTILISATION DE LA
TRADUCTION AUTOMATIQUE
ET LA POST-ÉDITION EN SUISSE

Le [Département de Traitement Informatique Multilingue](#) de la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Genève souhaite réunir des informations sur la traduction automatique et la post-édition dans le marché suisse pour établir une cartographie et préparer adéquatement ses étudiants au marché de travail. L'enquête est réalisée dans le cadre du [ProjectA](#), notre partenaire dans cette initiative.

Pour ceci, nous avons besoin de votre aide. Il s'agit de répondre à un questionnaire de 15 à 25 questions (selon votre profil) sur l'utilisation de la traduction automatique dans votre entreprise. L'enquête est disponible en français, anglais et allemand.

TEMPS

Le questionnaire vous prendra entre 10 et 15 minutes.

DATE LIMITE

La date limite pour répondre au questionnaire est le 15 juillet 2015.

CARACTÈRE ANONYME ET CONFIDENTIEL DE L'ENQUÊTE

Les données recueillies pourront être utilisées à des fins scientifiques et pédagogiques, mais resteront anonymes et aucune information ne sera donnée sur l'identité des participants et des entreprises concernées.

[ACCÉDEZ À L'ENQUÊTE](#)
(French)

[ACCESS TO THE SURVEY](#)
(English)

[UMFRAGE STARTEN](#)
(Deutsch)

Nous vous remercions par avance de votre participation et nous nous réjouissons des résultats !

Thank you for your collaboration!



Pierrette Bouillon
Directrice du Département
pierrette.bouillon@unige.ch
+41 22 37 98679

Lucía Morado
Maître-assistante
lucia.morado@unige.ch
+41 2237 98683

Victoria Porro
Assistante de recherche
victoria.porro@unige.ch
+41 22 37 98681





Victoria Porro Rodríguez
Université de Genève*
victoria.porro@outlook.com

* The author's affiliation to the Université de Genève ended in September 2015.

Biography: Victoria Porro Rodríguez worked in the Department of Translation Technology of the University of Geneva from 2012 to 2015 as a research and teaching assistant (*assistante*) in post-editing and machine translation and actively collaborated in the EU-funded ACCEPT project. She holds a degree in Translation and Interpreting from the Universidad Autónoma de Madrid (Spain), a Master in Medical Translation (Universidad Jaume I, Spain) and a Master in Translation Technologies (University of Geneva, Switzerland). Victoria currently works as a freelance translator and consultant in translation technologies, but she still collaborates with the Department in various research projects, such as BabelDr.



Lucía Morado Vázquez
Université de Genève
lucia.morado@unige.ch

Biography: Lucía Morado Vázquez is a Research and Teaching Fellow (*maître-assistante*) at the FTI, University of Geneva, on the areas of localisation, computer-assisted translation tools and information technology. Lucía obtained a PhD in localisation at the Localisation Research Centre, University of Limerick, Ireland. She also holds a BA in translation and interpreting from the University of Salamanca. Since 2009, she has been a voting member of the XLIFF Technical Committee and the XLIFF Promotion and Liaison Subcommittee since its establishment. Lucía's research interests are standards of localisation, localisation training, translation memories' metadata and machine translation post-editing.



Pierrette Bouillon
Université de Genève
pierrette.bouillon@unige.ch

Biography: Pierrette Bouillon has been Professor at the FTI, University of Geneva, since 2007. She is currently Head of the Department of Translation Technology and Vice-Dean of the FTI. She has numerous publications in computational linguistics and natural language processing, particularly within lexical semantics, speech-to-speech machine translation for limited domains and more recently pre-edition/post-edition. In the past, she participated in different EU projects and was lead for four Swiss projects in speech translation: MEDSLT 1 and 2, REGULUS and CALL-SLT 1. She is currently head of the SNF CALL-SLT 2 project and BabelDr and she has coordinated the European ACCEPT project.

Les fonctions de la traduction en sciences humaines et sociales

Rafael Y. Schögler

Université de Graz

Functions of translations in the social sciences and humanities – *Abstract*

The academic field strongly relies upon national institutional structures for its reproduction. Hence, internationalization and international collaboration cannot be taken for granted. Translation is one practice contributing to internationalization in the social sciences and humanities and the circulation of ideas. To uncover the boundaries and functions of translation in and for these fields, this article advocates a pluridisciplinary approach to the study of translation in the social sciences and humanities. From this perspective translation becomes more than a mere linguistic exercise as it is seen to provide a space for interpretation, reinterpretation and embedding of (new) ideas. Translation functions as positioner that agents may use to position themselves and others – theories and people alike – in the social spaces of disciplines. Also, patterns of selection indicate where translations turn into ice-breakers or on the contrary into a conservative force within academic fields. New elements, theories and ideas might be transmitted, and/or on the contrary, established strings of thought reinforced. Starting with a discussion of internationalization in the social sciences and humanities more generally, the article goes on to offer a theoretically driven typology of functions of translation in these fields illustrated by two cases.

Keywords

Translation in the social sciences and humanities, sociology of translation, circulation of ideas, functions of translation

1. Introduction

Plusieurs publications récentes réclament un traitement holistique de la traduction de textes relevant des domaines de la pensée politique et sociale mais aussi de la traduction scientifique, comme c'est déjà le cas pour d'autres domaines. Melvin Richter (2012) montre par exemple qu'à côté de problèmes pratiques, linguistiques et conceptuels, il est nécessaire de prendre en considération la traduction culturelle quand on étudie ce domaine. Olohan et Salama-Carr (2011) demandent à ce qu'une perspective historique soit plus fortement représentée et à ce que les liens entre la traductologie, la sociologie et l'histoire du savoir soient plus précisément exploités. Enfin, Montgomery (2000) retourne l'argument en adoptant lui-même une perspective historique sur la traduction des « sciences dures ». Il défend et reconstruit l'importance de la traduction pour le mouvement du savoir en Europe, dans le monde arabe mais aussi au Japon dans les sciences de l'Antiquité. Quand il déclare comprendre le savoir comme le résultat de textes qui voyagent d'une langue à l'autre, d'une période historique à l'autre, il propose indirectement que l'histoire des sciences prenne l'impact de la traduction plus au sérieux.

Comme toute forme de traduction, la traduction de la pensée sociale et politique a de multiples fonctions. Avant tout, elle représente la manifestation la plus typique de la circulation internationale des idées. Bien que, dans le monde scientifique, les idées soient souvent transportées dans une *lingua franca*, la sélection, la production et la réception d'idées dans les sciences humaines et sociales sont aussi très fortement liées à des traditions, histoires et évolutions nationales. C'est le transfert interlingual qui rend possible la médiation entre champs intellectuels au niveau national mais aussi international. Les échanges ne se font pas dans des relations égalitaires. La position contemporaine hégémonique de l'anglais entraîne des inégalités épistémologiques liées à la domination du discours scientifique anglophone (voir Bennett, 2007 ; House, 2013). La traduction n'aide pas uniquement à faire circuler des idées et à les réinterpréter. La traduction est tout autant liée aux acteurs qui en sont responsables : agents, auteurs, éditeurs, lecteurs, traducteurs (sur le marché éditorial, voir Sapiro, 2008a, 2008b, 2009). Pour ces acteurs impliqués dans la traduction, ce n'est pas nécessairement l'acte de traduire en lui-même qui est important, ce sont les effets et les marges de manœuvre qu'entraîne cette pratique. La traduction autant que la réalisation de paratextes offrent un contrôle fondamental de la lecture d'une œuvre.

La traductologie peut participer d'un exercice pluridisciplinaire et contribuer à montrer que la traduction n'est pas seulement le résultat d'un acte linguistique effectué à l'aide d'un réseau social, mais qu'elle forme et transforme les champs académiques, culturels et intellectuels autant que leurs acteurs et les interprétations des idées. Elle peut aussi démontrer sans relâche que chaque traduction n'est qu'une option parmi d'autres (Vandaele discute la traduction de Foucault en ce sens ; Vandaele, 2016). La sociologie de la traduction ne se consacre pas seulement aux textes mais s'intéresse tout autant à la sélection, à la production, à la distribution et à la réception de textes et autres matériaux traduits entre cultures (Wolf, 2003). C'est dans cette tradition que les fonctions de la traduction dans les sciences humaines et sociales seront discutées dans cet article.

Dans ce qui suit, nous discuterons tout d'abord le rôle de la traduction en tant que véhicule utile à faire circuler des idées pour ensuite nous concentrer plus profondément sur deux aspects : la fonction de la traduction en tant que « brise-glace » et la « manipulation » de la

lecture induite par les paratextes, deux aspects qui seront discutés en théorie et fondés sur des exemples.

2. La circulation des idées

« On croit souvent que la vie intellectuelle est spontanément internationale. Rien n'est plus faux » (Bourdieu, 2002, p. 3). Avec cette phrase, Bourdieu remet en question un stéréotype répandu concernant la logique du champ intellectuel, académique et scientifique. Le champ intellectuel se reproduit en partie par l'interprétation et la réinterprétation d'idées mais aussi et surtout par la répartition du capital symbolique – en d'autres termes par la reconnaissance de la pensée des autres. Le développement d'idées, de théories et de méthodes en sciences humaines et sociales (SHS) est un phénomène fortement dominé par des structures nationales depuis la vernacularisation et sécularisation du savoir. Bien que des particularités nationales définissent les différentes disciplines et les traditions de pensée, des langages d'échange et des réseaux internationaux ont toujours servi d'outils de médiation aux savants. Au moins depuis le siècle des Lumières, qui a vu l'introduction de langues courantes pour les discours scientifiques (voir par exemple Schellenberg, 2011 pour l'allemand) et le début d'une dissémination des idées pour un public (un peu) plus large, on a vu la création de champs disciplinaires, et donc de pensée, nationaux. Plus récemment, l'expansion universitaire après la fin de la Seconde Guerre mondiale a également contribué à renforcer les structures nationales. Or, pour franchir les limites nationales et souvent linguistiques, la traduction est une des pratiques les plus importantes pour la circulation des idées et surtout l'introduction de nouveaux courants de pensée dans les discours délimités par la langue.

Prenons la position d'un individu impliqué dans un tel champ intellectuel. Pour lui, il est important de positionner son œuvre dans les discours dominants et de prendre en considération ces discours dans l'interprétation d'autres auteurs. Ce positionnement est en quelque sorte le contexte d'une idée, d'un concept ou bien d'un auteur qui se forme historiquement. Contrairement à des textes produits à l'origine au sein du champ intellectuel considéré, les textes traduits perdent une partie du contexte de leur champ de production quand ils sont introduits dans un nouveau champ. Ce qui peut, pour citer Bourdieu encore une fois, provoquer des malentendus dans la communication internationale des idées. Bourdieu souligne que les traductions ne sont pas lues avec les mêmes attentes que leurs homologues dans la langue d'origine, ce qui peut produire des lectures plus libres et/ou plus distantes (Bourdieu, 2002). Les forces et les contraintes du champ de production original sont alors cachées par la traduction. Cela est peut-être moins vrai pour des auteurs de renommée internationale mais, comme beaucoup d'exemples historiques le montrent, des « classiques » aussi peuvent être relus sans que le contexte original soit pris en considération. Un exemple serait la réception de Max Weber aux États-Unis, déterminée par le recueil de textes *From Max Weber* (traduit, édité et introduit par Hans Gerth et C. Wright Mills ; publié pour la première fois en 1946) et en particulier par l'article « Politics as a vocation » (voir Schögler, 2016 ; Borchert, 2007). Borchert (2007) montre que l'interprétation proposée par la traduction mais aussi la sélection dans le recueil ont contribué à faire oublier l'approche politique de la sociologie de Weber en faveur d'une lecture plus philosophique, ce qui était seulement possible en décontextualisant Weber – qui était non seulement sociologue et économiste mais aussi homme politique – et sa pensée. Un autre exemple fourni par Bennett (2007, p. 224) concerne la décontextualisation de Foucault dans le discours scientifique anglophone. Bennett explique que Foucault s'appuie fortement sur la philosophie française (Canguilhem, Bachelard,

Lacan, etc.) qui n'était pas connue dans le monde anglophone, ce qui décontextualisa les propos de Foucault et leur fit perdre tout fondement.

Les pratiques de traduction de la pensée sociale, philosophique et politique sont obligées de naviguer entre une multitude d'histoires et de traditions de pensée. Cela suscite un grand intérêt pour les demandes normatives liées à la traduction en sciences humaines et sociales. Gray (1993, p. 686) rappelle que pour être acceptée dans le champ de destination, la traduction d'une œuvre, d'un texte de philosophie par exemple, doit prendre en considération la réception et l'histoire de l'œuvre dans son contexte original mais aussi dans le contexte cible avec ses traditions, normes et attentes liées à la traduction, qui en soi forment une nouvelle forme de réception que la traduction se doit de respecter. Pour Gray (1993, p. 685), cette question est principalement un problème pratique, mais l'on pourrait aussi dire que c'est cette relation complexe qui constitue la fonction médiatrice de la traduction dans ce domaine. Un texte de philosophie est inévitablement fondé dans l'univers de termes et de principes établis au sein de collectifs de pensée. Les liens intertextuels posés par les auteurs ne peuvent être traduits sans un travail de manipulation, d'adaptation et donc de médiation. Les traducteurs fonctionnent comme liens entre les discours philosophiques, sociologiques, psychologiques, etc. des contextes de départ et d'arrivée¹.

La traduction est seulement une facette des diverses pratiques qui constituent la circulation des idées dans les SHS (voir Heilbron, 2014, pour la trans-régionalisation des SHS et Heilbron & Bokobza, 2015, pour l'ouverture internationale et interdisciplinaire en SHS en France). Par la décontextualisation, la réinterprétation – au moins double, dans un nouvel espace linguistique et dans un nouveau contexte intellectuel – et la présentation d'une œuvre à travers la traduction et l'encadrement par des paratextes, ces textes prennent une position clé dans le développement, l'histoire et l'interprétation de théories, de méthodes et d'idées. La médiation entre différentes traditions mais surtout la nécessité de sélectionner un auteur, un texte et de prendre position en offrant une traduction forcent les autres adhérents du champ de pensée à réagir. La traduction ne peut être oubliée, elle reste toujours liée au texte source et offre donc une (première) interprétation. Les traductions deviennent alors une partie intégrante de l'histoire de la pensée et du nouveau contexte qui guide l'interprétation et la lecture du texte source. Un fait qui est utile à ceux qui sont intéressés à participer à l'interprétation et la réinterprétation d'idées.

3. Rompre et renforcer l'ordre du champ

Si la traduction n'est pas seulement un plaisir ou une activité légitime en soi mais un instrument qui a la capacité d'ébranler des conventions établies, il est important de comprendre comment la sélection des traductions s'opère. Bourdieu reste assez cryptique lorsqu'il dit que la sélection de textes à traduire est dirigée par les intérêts d'agents du champ cible à découvrir un auteur, un texte ou une idée étrangère. Les choix peuvent être des produits de proximité de pensée, par exemple quand une maison d'édition complète une série par une traduction. Il y a aussi ce que Bourdieu appelle des « clubs d'admiration mutuelle » (Bourdieu, 2002, p. 5) qui se soutiennent et renforcent la répartition des forces dans les champs intellectuels nationaux. De façon caricaturale, nous pourrions dire que ces « clubs »

¹ L'identification de liens intertextuels n'est pas évidente et est en soi un travail d'interprétation, ce qui rend l'histoire des idées aussi importante pour les traducteurs dans ce domaine (voir entre autres Burke & Richter, 2012 ; ou le *Dictionnaire des intraduisibles* de Cassin, 2004).

forment des cartels d'internationalisation qui servent à garder le contrôle sur la production du savoir. Ce contrôle est exercé autant au niveau de la sélection d'un texte pour la traduction que dans le contrôle de la forme que tout texte traduit peut prendre. La forme comprend la structure et les termes utilisés mais aussi plus généralement la structure ou la logique d'un argument (voir Bennett, 2007). Spivak (1992) identifie les ressemblances dans les traductions de la littérature du « tiers monde » et poursuit en ajoutant qu'une perspective féministe et/ou postcoloniale subsiste dans la capacité de faire surgir les différences : c'est là une perspective qui peut aussi s'appliquer dans le domaine du savoir. Un domaine où la discrimination des logiques « étrangères » par celles établies dans un contexte souvent national est particulièrement prononcée et renforcée par les tentatives de délimitation entre disciplines des sciences humaines et sociales mais surtout entre les SHS et le savoir commun.

Retournons à la sélection de textes pour la traduction. Bien qu'il soit possible de sélectionner un texte pour une traduction afin de renforcer la position centrale de certaines personnes par la traduction, le contraire est aussi possible. La traduction de textes issus d'une tradition de pensée « étrangère » apporte la possibilité de renforcer l'opposition à des courants dominants intellectuels qui structurent les champs intellectuels d'origine (voir Bourdieu, 2002, p. 8). C'est donc « 'l'importance' de l'ouvrage pour la discipline ou le domaine de recherches en question » (Rochlitz, 2001, p. 70) ou encore l'importance pour les parties prenantes qui détermine si une traduction peut avoir lieu ou non. Sapiro *et al.* (2014) avancent des raisons plus pratiques qui sont évoquées par des éditeurs et qui dominent la sélection des textes, comme la nécessité qu'il y ait un marché pour une traduction potentielle dans le pays cible. Des questions de droits d'auteur, le fait que la traduction est la seule (ou au moins la meilleure) possibilité de présenter un sujet sont également mentionnés par des éditeurs. Ces derniers critères de sélection montrent que la logique éditoriale est aussi importante dans la sélection que la logique intellectuelle. Les critères importants pour les éditeurs ne sont pas nécessairement des critères d'exclusion totale mais plutôt des descriptifs des obstacles que chaque traduction doit surmonter et que chaque éditeur prend en considération avant d'approuver un projet de traduction.

Revenons à la rupture avec des traditions nationales comme caractéristique de la traduction. Ces ruptures et l'introduction de contre-courants peuvent transformer les règles du jeu au sein d'un champ de production intellectuelle. Prenons d'un côté le champ littéraire, où Jean-Marc Gouanvic (par exemple Gouanvic, 1999) montre comment la traduction participe à la création de nouvelles branches littéraires. Gouanvic révèle qu'un petit nombre de traductions d'œuvres anglaises par trois intellectuels français, qui connaissaient les traditions françaises mais aussi le contexte source et étaient capables de jouer avec les différentes attentes, a contribué de façon décisive à la création d'un nouveau genre littéraire en France, la science-fiction engendrée par la tradition américaine (Gouanvic, 2005, p. 159). D'un autre côté, il y a l'idée de « pseudo-traductions » de Gideon Toury (1995), fondée sur l'argument qu'une traduction est tout ce qui est perçu comme telle dans le contexte cible. La pseudo-traduction est donc un texte se présentant en tant que traduction, bien qu'il n'y ait pas d'œuvre source identifiable.

Toury précise que, dans le domaine de la traduction, la tolérance envers l'étranger est plus forte. Ainsi les auteurs de pseudo-traductions peuvent, en ayant recours à cette technique, publier des textes allant à contre-courant plus facilement. On peut penser que, de la même façon, des discours intellectuels dominants soient remis en cause par la traduction dans le champ universitaire/académique. Un phénomène qui, il faut l'admettre, n'a pas encore été étudié de manière exhaustive pour la traduction de la pensée sociale et politique. De même,

il est concevable que le contraire – la traduction non déclarée – soit plus répandu que la pseudo-traduction. Surtout, la publication d'articles dans des langues dominantes du discours savant – comme l'anglais – est souvent considérée comme évidente pour des chercheurs. Le fait de cacher une traduction peut donc devenir important pour protéger son statut intellectuel.

Cette brève discussion de Gouanvic et de Toury montre encore une fois que la traduction effectue un changement de contexte et une lecture sans les préjugés du champ de production. Cela nous renvoie à un élément que Bourdieu appelle le « marquage » ou ce que l'on pourrait aussi appeler la contextualisation ou le fait d'inscrire (« embedding ») des textes et des idées. Les paratextes (ce que Genette, 1987, a appelé « seuils ») en général et en premier lieu les préfaces et introductions sont des manifestations de cette re-contextualisation. C'est avec l'aide de ces textes qu'il est possible de « faire dire » (Bourdieu, 2002, p. 5) quelque chose à des auteurs étrangers indépendamment de ce que ces auteurs voulaient dire en premier lieu. Le phénomène de la retraduction de textes dits « classiques » est sans doute la meilleure manifestation de ce fait. Si nous prenons par exemple les multiples traductions et présentations d'*Emile* (1762) de Jean-Jacques Rousseau en allemand, nous pouvons constater que les retraductions contiennent généralement une introduction sur Rousseau et/ou l'histoire de la pédagogie et un mot sur l'importance de l'œuvre traduite. En cela, les traducteurs et commentateurs proposent une interprétation de la lecture du texte, ce qui les rapproche de la pratique des rééditions de classiques qui légitiment leur parution par leurs commentaires². Les préfaces ne sont pas seulement utiles pour guider la lecture mais sont aussi des endroits « typiques de transfert de capital symbolique » (Bourdieu, 2002, p. 5). Un transfert qui peut aller de l'auteur du texte à l'auteur du paratexte et vice versa. Dans le cas de Rousseau, la direction du transfert – de l'auteur à l'auteur du paratexte – est évidente. Ce transfert de capital symbolique dit aussi toute l'importance de la sélection des textes pour la traduction.

4. Deux exemples de sélection

Les exemples qui montrent que l'introduction de nouvelles idées et la sélection de traductions sont souvent des actes réfléchis existent en abondance. Prenons le cas du sociologue allemand Max Weber (1864-1920). Tribe (2006) montre que la sélection des textes traduits a été décisive pour la façon dont Weber a été reçu dans le discours sociologique aux États-Unis et aussi en Grande-Bretagne. Weber, sociologue renommé en Allemagne de son vivant, est traduit vers l'anglais pour la première fois par Frank H. Knight (*General Economic History*, Weber, 1927) en 1927 seulement et ensuite en 1930 par Talcott Parsons (*Protestant Ethic*, Weber, 1930), donc presque dix ans après sa mort. Même si quelques chercheurs émigrés et intellectuels compétents en langue allemande pouvaient lire les textes originaux et bien que Weber ait voyagé aux États-Unis, la réception de son œuvre commence seulement à s'établir dans le discours de la sociologie américaine après la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs textes seront traduits, dont *l'Éthique protestante* par Talcott Parsons – plus tard lui-même sociologue renommé (pour la réception de Weber aux États-Unis, voir par exemple Gerhardt, 2015). Il faut bien admettre que l'interprétation de cette traduction ne suivait pas toujours le modèle

² La traduction originale est publiée en 1789. Ensuite, une série de retraductions peuvent être identifiées, entre autres par Karl Reimer (1879), Ludwig Wattendorf (1899), Heinrich Schmidt (1912), Hermann Denhardt avec une introduction de Theodor Fritsch (1922) puis après la Seconde Guerre mondiale des retraductions par Josef Esterhues (1958), Martin Rang et Eleonore Sckommodau (1963) et Ludwig Schmidts (1998).

allemand. Ce qui, dans le cas de *l'Éthique protestante*, a été mis en partie sur le compte de la traduction/interprétation de Parsons, qui était déjà fortement guidé par ses propres positions théoriques (Ghosh, 1994) et soumis à de fortes contraintes éditoriales lors de la traduction et de la sélection du texte (Scaff, 2005). En même temps, cette traduction contenait une introduction par le sociologue anglais Richard Tawney, auteur d'un livre sur le lien entre religion et capitalisme publié en 1926. Comme le montre Albrow (1989, p. 170), Tawney utilise cette liaison thématique entre son œuvre et celle de Weber pour un deuxième tirage de son livre publié en 1936 dans lequel il ajoute une note renvoyant à *l'Éthique protestante* de Weber (voir aussi Schögler, 2012). Cet encadrement et appropriation de Weber a, plus tard, produit de multiples retraductions de ce texte, qui essaient soit de rétablir un lien entre la réception originale et la réception en anglais ou alors qui offrent une nouvelle interprétation libre et accessible à une nouvelle génération d'étudiants³. Ce premier exemple nous montre que la sélection de traductions est déjà un premier facteur décontextualisant le texte dans le champ de réception. Les idées peuvent facilement être manipulées autant dans la traduction du texte lui-même, comme l'a fait Parsons, que dans des paratextes, comme le fait Tawney dans le cas présent.

Le deuxième exemple est lié à la sélection et à la réception de traductions en slovène dans plusieurs domaines des SHS. Ces traductions sont un exemple d'une contribution massive à la création de disciplines dans une langue nationale. En psychanalyse, Freud, par exemple, a été traduit en 1975 seulement. Bien qu'il ait été traduit en serbo-croate auparavant, langue maîtrisée par une partie importante de l'élite culturelle slovène pendant longtemps, c'est seulement avec les traductions slovènes qu'un discours national et aussi populaire dans le domaine de la psychanalyse a pu s'établir. Adam (1993) montre que le domaine de la théorie sociologique comme domaine d'intérêt spécifique dans le champ sociologique slovène s'est établi seulement en conséquence de l'introduction de pensées et de textes internationaux traduits après 1986. Cela n'a pas seulement stimulé le discours théorique sociologique en Slovénie mais a aussi renforcé la position de la sociologie dans le pays et aidé à créer des contacts internationaux, entre autres, avec des auteurs traduits (par exemple Niklas Luhmann et Thomas Luckmann). Finalement, et là nous retrouvons les traditions nationales et l'histoire de la pensée nationale, Adam soutient que les traductions ont brisé le monopole de la théorie marxiste et contribué durablement à une pluralisation des approches théoriques dans ce champ. Cela montre que la traduction a la capacité de transformer la structure de champs intellectuels et que les traducteurs, éditeurs et maisons d'édition autant que la politique culturelle d'un pays peuvent participer à la configuration de ces champs. Cette observation renvoie aussi à la théorie du polysystème de Even-Zohar (1990) et à l'affirmation selon laquelle les innovations soutenues par la traduction transforment le « centre » (dans son cas, du domaine littéraire) avant tout dans les cas « a) when a polysystem has not yet been crystallized, that is to say, when a literature is 'young,' in the process of being established; (b) when a literature is either 'peripheral' (within a large group of correlated literatures) or 'weak,' or both; and (c) when there are turning points, crises, or literary vacuums in a literature » (Even-Zohar, 1990, p. 47). Toutes ces conditions étaient présentes dans le cas des traductions sociologiques en Slovénie. Le champ sociologique n'y était pas particulièrement bien établi, la position de la sociologie slovène dans le champ international peut être décrite comme

³ Voir par exemple la traduction de Baehr et Wells chez Penguin en 2002 ou celle de Kalberg publiée en plusieurs versions depuis 2001. Pour un travail impressionnant sur Weber, les traductions et les interprétations dans le monde anglophone, voir Ghosh (2014).

périphérique et finalement la théorie marxiste n'offrait certainement plus toutes les réponses aux questions que les sociologues se posaient.

5. Conclusion

Dans son discours, Bourdieu conclut que ce sont des « nationalismes intellectuels, fondés sur de véritables intérêts intellectuels nationaux » (Bourdieu, 2002, p. 8) qui sont les éléments les plus importants dans les luttes au sein du champ intellectuel. Ces nationalismes sont fondés sur l'importance donnée aux « acquis historiques des différentes traditions » (Bourdieu, 2002, p. 8) et ce sont ces catégories qui doivent être surmontées pour atteindre un réel internationalisme intellectuel. Il y a plusieurs institutions – comme des associations internationales ou des programmes de financement internationaux (voir Heilbron, 2014) – qui favorisent ce processus.

Effectivement, la traduction peut jouer plusieurs rôles pour la circulation de la pensée en SHS. D'une part, elle contribue à renforcer les hiérarchies dans des champs nationaux : des penseurs (morts ou vivants, d'ailleurs) établis et canonisés sont bien plus souvent traduits que de nouveaux arrivants et donc leur statut est renforcé du simple fait d'être traduit. D'autre part, ce genre de traduction implique que les agents activement engagés dans la sélection, production mais aussi réception de la traduction aient un certain capital culturel qui leur permet de traiter, interpréter et présenter ces textes. En même temps, le fait de traduire et d'intégrer ces textes, idées, concepts etc. contribue à l'accumulation de capital culturel et symbolique par les agents dans le champ de réception. Finalement, la pratique de traduction offre l'unique possibilité d'avoir la maîtrise de la première lecture (la traduction en elle-même) d'une œuvre dans une certaine langue. En cas de retraduction, cela permet de revoir une proposition faite auparavant, de la discréditer et de présenter le nouveau texte en tant que solution idéale. Les traducteurs sont habituellement conscients que la « solution idéale » n'est rien d'autre qu'une construction temporelle et situationnelle, néanmoins nécessaire pour présenter le nouveau texte en contraste avec les traductions parues auparavant. Nous pouvons alors conclure que la traductologie et les historiens et théoriciens de toutes disciplines sont invités à voir la traduction scientifique et la traduction en sciences sociales et humaines comme une modalité de « l'innovation intellectuelle » (Rochlitz, 2001, p. 72). Pour mieux comprendre les dimensions des pratiques de traduction de la pensée sociale, humaniste et politique, il devient nécessaire d'inclure les intérêts des agents participant à cette forme d'interprétation des idées. D'autant plus que le contexte local de production et l'utilisation ultérieure du texte dans le champ cible construisent ce qui fait une traduction. La recherche des fonctions de la traduction ne peut se limiter à grouper des « produits ». Les fonctions doivent bien plutôt se construire aux différents stades de la vie d'une traduction.

6. Références

- Adam, F. (1993). Der Einfluß der Übersetzungen von (deutschen) soziologischen Theoretikern auf die Entwicklung und Profilierung der Soziologie in Slowenien. In A. P. Frank, J. Gulya, U. Mölk, F. Paul, B. Schultze, & H. Turk (dir.), *Übersetzen, verstehen, Brücken bauen. Geisteswissenschaftliches und literarisches Übersetzen im internationalen Kulturaustausch* (pp. 777-782). Berlin : Schmidt.
- Albrow, M. (1989). Die Rezeption Max Webers in der britischen Soziologie. In J. Weiß (dir.), *Max Weber heute. Erträge und Probleme der Forschung* (pp. 165-186). Francfort : Suhrkamp.
- Bennett, K. (2007). Epistemicide! The tale of predatory discourse. *The Translator*, 13(2), 151-169.
- Borchert, J. (2007). From Politik als Beruf to politics as a vocation : The translation, transformation, and reception of Max Weber's lecture. *Contributions to the History of Concepts*, 3(1), 42-70. doi:10.1163/180793207X209075.

- Bourdieu, P. (2002). Les conditions sociales de la circulation internationale des idées : originally published in *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, 14(1-2), 1-10. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145(1-2), 3-8.
- Burke, M. J., & Richter, M. (dir.). (2012). *Why concepts matter. Translating social and political thought*. Leiden : Brill.
- Cassin, B. (dir.). (2004). *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris : Le Robert ; Seuil.
- Even-Zohar, I. (1990). The position of translated literature within the literary polysystem [Revised Version of Even-Zohar 1978]. *Poetics Today*, 11(1), 45-51.
- Genette, G. (1987). *Seuils. Poétique*. Paris : Seuil.
- Gerhardt, U. (2015). Max Weber auf Englisch. Zu Text und Werk bei Übertragungen ins Englische. In M. Endreß, K. Lichtblau, & S. Moebius (dir.), *Zyklus 2. Jahrbuch für Theorie und Geschichte der Soziologie* (p. 419). Wiesbaden : Springer VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- Ghosh, P. (1994). Some problems with Talcott Parsons' version of The Protestant Ethic. *Archives Européennes de Sociologie*, 34, 104-123.
- Ghosh, P. (2014). *Max Weber and The Protestant Ethic*. Oxford University Press.
<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780198702528.001.0001>
- Gouanvic, J.-M. (1999). *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*. Arras : Artois Presses Université.
- Gouanvic, J.-M. (2005). A Bourdieusian theory of translation, or the coincidence of practical instances : Field, 'Habitus', Capital and 'Illusio'. *Translator*, 11(2), 147-66. doi:10.1080/13556509.2005.10799196.
- Gray, R. T. (1993). Übersetzungsgeschichte als Wirkungsgeschichte. Überlegungen zur Erstellung einer "kritischen" anglo-amerikanischen Nietzsche-Ausgabe. In A. P. Frank, J. Gulya, U. Mölk, F. Paul, B. Schultze, & H. Turk (dir.), *Übersetzen, verstehen, Brücken bauen. Geisteswissenschaftliches und literarisches Übersetzen im internationalen Kulturaustausch* (pp. 685-695). Berlin : Schmidt.
- Heilbron, J. (2014). The social sciences as an emerging global field. *Current Sociology*, 62(5), 685-703.
- Heilbron, J., & Bokobza, A. (2015). Transgresser les frontières en sciences humaines et sociales en France. *Actes de La Recherche En Sciences Sociales*, 210, 109-121.
- House, J. (2013). English as a lingua franca and translation. *The Interpreter and Translator Trainer*, 7(2), 279-298.
- Montgomery, S. L. (2000). *Science in translation : Movements of knowledge through cultures and time*. University of Chicago Press.
- Olohan, M., & Salama-Carr, M. (2011). Translating science. *The Translator*, 17(2), 179-188.
- Richter, M. (2012). Introduction. In M. J. Burke & M. Richter (dir.), *Why concepts matter. Translating social and political thought* (pp. 1-40). Leiden : Brill.
- Rochlitz, R. (2001). Traduire les sciences humaines. *Raisons Politiques*, 2(2), 65.
- Sapiro, G. (dir.). (2008a). *Translatio : Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*. Paris : CNRS-éd.
- Sapiro, G. (2008b). Translation and the field of publishing. *Translation Studies*, 1(2), 154-166.
- Sapiro, G. (dir.). (2009). *Les contradictions de la globalisation éditoriale : Publié avec le concours du VIe programme cadre de l'Union européenne*. Paris : Nouveau Monde.
- Sapiro, G., Dujovne, A., Frisani, M., McCoy, J. A., Ostroviesky, H., Seiler-Juilleret, H., & Sorá, G. (dir.). (2014). *Sciences humaines en traduction : Les livres français aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Argentine* : Paris : Institut Français.
http://www.institutfrancais.com/sites/default/files/sciences_humaines-en_traduction.pdf
- Scaff, L. (2005). The creation of the sacred text : Talcott Parsons translates 'The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism.' *Max Weber Studies*, 5(2), 205-28.
- Schellenberg, R. (2011). Scientific literacy in eighteenth-century Germany. In B.-L. Gunnarsson (dir.), *Languages of science in the eighteenth century* (pp. 91-106). Berlin : De Gruyter Mouton.
- Schögler, R.Y. (2012) Übersetzungsstrategien und Übersetzungsfelder. Die Übersetzungen von Max Webers 'Die protestantische Ethik' ins Englische. *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 23(3), 127-160.
- Schögler, R.Y. (2016). Die Rolle von Übersetzungen für die internationale Rezeption der deutschsprachigen Soziologie. In S. Moebius & A. Ploder (dir.), *Geschichte der Soziologie im deutschsprachigen Raum* (pp. 1-20). Wiesbaden : Springer Fachmedien Wiesbaden. doi:10.1007/978-3-658-07998-7_35-1.
- Spivak, G. C. (1992). The politics of translation. In M. Barrett & A. Phillips (dir.), *Destabilizing theory. Contemporary feminist debates* (pp. 177-199). Stanford University Press.
- Toury, G. (1995). *Descriptive translation studies and beyond*. Amsterdam : Benjamins.

- Tribe, K. (2006). Talcott Parsons als Übersetzer der 'Soziologischen Grundbegriffe' Max Webers. In K. Lichtblau (dir.), *Max Webers 'Grundbegriffe'. Kategorien der kultur- und sozialwissenschaftlichen Forschung* (pp. 337-366). Wiesbaden : VS-Verlag.
- Vandaele, J. (2016). What is an author, indeed : Michel Foucault in translation. *Perspectives*, 24(1), 76-92. doi:10.1080/0907676X.2015.1047386.
- Weber, M. (1927). *General economic history : Translated by Frank H. Knight*. (F. H. Knight, trad.). Londres : Allen & Unwin.
- Weber, M. (1930). *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism : Translated by Talcott Parsons with a preface by Richard H. Tawney*. (T. Parsons, trad.). Londres : Allen & Unwin.
- Wolf, M. (2003). Übersetzer/innen – Verfangen im sozialen Netzwerk? Zu gesellschaftlichen implikationen des Übersetzens. In M. Krysztofiak-Kaszynska (dir.), *Studia Germanica Posnaniensia XXIX. Probleme des literarischen Übersetzens* (pp. 105-119). Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM.



Rafael Y. Schögler
Département de traductologie
Université de Graz
rafael.schoegler@uni-graz.at

Biographie : Rafael Schögler est chercheur au Département de traductologie de l'Université de Graz (Autriche) et a passé une partie de l'année 2017 en tant que chercheur invité au CTIS, Manchester, et au CenTras, UCL Londres. Ses domaines de recherche comprennent la sociologie de la traduction, la traduction en sciences humaines et sociales et l'histoire de la traduction. Il a travaillé sur de nombreux projets portant notamment sur la traduction de Max Weber en anglais, sur une anthologie sur l'interprétariat communautaire et sur l'étude sociologique de la politique européenne de recherche. Actuellement, ses travaux se concentrent sur la traduction de textes relevant du domaine des sciences sociales et humaines.

La (auto)censura en audiodescripción. El sexo silenciado

Raquel Sanz-Moreno

Universitat de València

Self-censorship in audio description. The silenced sex – Abstract

Audio description (AD) is an emergent audiovisual translation modality which aims to provide accessibility to blind or visually impaired people. It often conditions (and even determines) the mental image the receptor is building when watching a film. Sex must also be described when present in a film. Since sex is traditionally considered a taboo topic, the AD is a huge challenge for the describer. The describer is often tempted to self-censor the sexually explicit scenes that may cause discomfort in the receptors. Our study focuses on a preliminary descriptive analysis of the AD of sex scenes in nine films dubbed into Spanish. Following a descriptive methodology, we evaluate the sexual references present in the film and determine the translation techniques used to describe sex. By doing so, we analyse the alterations, reductions or even omissions made by the describer. As we will see, more than 50% of the sexual references have not been duly conveyed to the receptor, and as a result there is a lack of information for the blind or visually impaired.

Keywords

Audiovisual translation, accessibility, audio description, sex, self-censorship

1. Introducción

La audiodescripción (AD) como servicio de apoyo a la comunicación con personas ciegas o con baja visión está adquiriendo cada vez más importancia profesional, social y académica. Las cifras actuales de programas que se ofrecen con AD en la televisión española¹, los congresos y seminarios sobre AD que se celebran en todo el mundo² y el avance legislativo en materia de accesibilidad³ dan buena cuenta de ello. De forma general, la AD fílmica sobre la que versa el presente artículo, consiste en la inserción en la banda sonora del filme de una explicación sobre personajes, espacios y acciones que aparecen en pantalla y a los que las personas ciegas o con baja visión no pueden acceder a causa de su discapacidad. En España, contamos con la norma UNE 153020 sobre Audiodescripción para personas con discapacidad visual. Requisitos para la audiodescripción y la elaboración de audioguías (AENOR, 2005), que establece una serie de directrices sobre cómo deben describirse los productos audiovisuales (también guías de museos u obras teatrales). Pero, a pesar de que se trata de una norma general que no ahonda en diversas cuestiones, la investigación desde los Estudios sobre Traducción es prolífica y ha abordado con profundidad numerosos aspectos específicos tanto del contenido conceptual como de la forma lingüística de la práctica audiodescriptora. Estudios de corte descriptivo, como los de Ballester (2007), Martínez Sierra (2010), Matamala y Orero (2011) o Igareda (2012); estudios desde un enfoque lingüístico-traductológico, como los realizados por el grupo TRACCE (Jiménez, 2007; Jiménez y Seibel, 2010) o desde un enfoque discursivo, como los de Braun (2011) y finalmente, estudios de recepción en espectadores ciegos como los realizados por Cabeza-Cáceres (2013) o Fresno (2014), prueban el buen estado de salud de la investigación en este ámbito⁴. No obstante, el estudio sobre la AD del sexo no se ha abordado de forma explícita hasta el momento.

En el presente artículo, presentamos un estudio descriptivo preliminar sobre cómo se realiza actualmente la AD de escenas de contenido sexual de películas comerciales en España. En un primer momento, repasaremos los conceptos de censura y autocensura, así como su relación con la traducción, para determinar posteriormente el marco de análisis que seguiremos en el presente estudio. A continuación, abordaremos el análisis descriptivo de un corpus de películas audiodescritas en español con escenas con contenido sexual, con el fin de determinar las técnicas de traducción empleadas para ello. Veremos que la intervención del descriptor no se limita a describir lo que ve sino que, en ocasiones, altera, manipula e incluso elimina referencias sexuales del guion de AD (GAD).

¹ Ver último informe de la Comisión Nacional de los Mercados y la Competencia (2016).

² *Media for all*, cuya séptima edición tendrá lugar en Catar en octubre de 2017; *ARSAD, Advanced Research Seminar on Audio Description*, una iniciativa de la Universitat Autònoma de Barcelona, que se celebró en marzo de 2017; o *AMADIS*, que celebró su octava edición el pasado octubre en Toledo, por citar solo algunos ejemplos.

³ La *European Accessibility Act* está siendo debatida en la sede del Parlamento Europeo en la actualidad. Su objetivo es, entre otros, promover la accesibilidad de los productos audiovisuales en el espacio común de la Unión Europea. Para más información, véase la Directiva del Parlamento Europeo y del Consejo relativa a la aproximación de las disposiciones legales, reglamentarias y administrativas de los Estados miembros por lo que se refiere a los requisitos de accesibilidad de los productos y los servicios (COM (2015) 615 final- 015/0278 (COD) <http://eur-lex.europa.eu/legal-content/EN/TXT/?uri=COM:2012:0721:FIN> (consulta: 12 de abril de 2017).

⁴ Para una revisión exhaustiva de los estudios sobre AD, véase Cabeza-Cáceres (2013).

2. Censura, traducción y audiodescripción

En los apartados siguientes, revisaremos los conceptos de censura y autocensura, aplicándolos a la traducción audiovisual y, concretamente, a la AD.

2.1 Censura y traducción

La acción de censurar consiste en “examinar correspondencia, escritos, películas etc., para ver si hay algún inconveniente, desde un punto de vista político o moral, para darles curso, publicarlos o exhibirlos” (Moliner, 2008). Esta inconveniencia deriva, en la mayoría de casos, de temas considerados tabú en nuestra sociedad, como son el sexo, la violencia, la muerte, la enfermedad o la discapacidad. Y la traducción también ha sufrido censura. En España, durante la época franquista (desde 1939 hasta bien entrados los años 80), la censura causó estragos en distintas manifestaciones culturales, y en particular en textos literarios y en largometrajes cinematográficos. Al respecto, traemos a colación la experiencia de la editora catalana Esther Tusquets que, en sus memorias, comenta que era indispensable alterar el contenido sexual de los textos literarios (tanto originales como traducidos) para conseguir su publicación. La autora manifiesta:

Llegaba a hacerse de modo automático. Casi todas las palabras relacionadas con el sexo estaban prohibidas (polla, coño, joder, orgasmo, clítoris, eran sistemáticamente eliminadas, pero me llamaba la atención que no colara tampoco ni en una sola ocasión algo tan inocente como ‘pezones’). De modo que, si el protagonista tenía una erección, quedaba en que ‘la deseaba apasionadamente’; si la penetraba, en ‘la estrechaba con fuerza entre sus brazos’; si le lamía el sexo o le chupaba los nefandos pezones, podías arriesgarte a ‘le acariciaba la espalda’ o, como mucho, ‘los senos’. Todo descafeinado y en clave de novela rosa. Y muchos párrafos eliminados por entero (...). El franquismo nos arrastró a todos —escritores, periodistas, editores— a la sórdida perversión de autocensurarnos (2005, pp. 65-66).

La editora se lamenta de que puede que la decisión de doblegarse a la censura y publicar obras incompletas o alteradas no fuera muy honesta de cara al lector; pero, sin embargo, era la única forma de dar a conocer la literatura que se publicaba en el mundo en español en aquella época, por lo que, como editora, debía decidir si dejar la obra inédita (y que el público la consiguiera de forma clandestina) o publicarla con modificaciones y eliminaciones. En traducción audiovisual, las películas de cine clásico *Casablanca* (Curtiz, 1942), *Mogambo* (Ford, 1953), *La dama de Shanghái* (Welles, 1947) o *El ladrón de bicicletas* (De Sica, 1948), por citar solo algunas, constituyen un claro ejemplo de manipulación en el doblaje por razones de corrección política o de moralidad (Gil, 2009).

Tradicionalmente, la censura se relaciona con la presencia de un censor institucionalizado que vela por los intereses de sus conciudadanos y decide por ellos lo que es conveniente que vean y escuchen, en aras a predicar una ideología, moralidad o corrección política determinadas. La censura se ha venido ejerciendo por motivos políticos, pero también religiosos, culturales o ideológicos (Scandura, 2004, p. 126).

Sin embargo, la censura también puede ejercerse por el mismo traductor. Es lo que se denomina *autocensura*, que se produce cuando el traductor modifica, manipula o directamente elimina algunos elementos, por considerarlos inapropiados personal o socialmente. La autocensura puede explicarse por la existencia de un órgano censor superior, que hace que el traductor se adelante y censure él mismo sus traducciones. Pero también puede realizarse por iniciativa propia. A menudo, esta autocensura se justifica mediante una

pretendida protección de la audiencia (Scandura, 2004, p. 125), algo que adquiere una nueva dimensión cuando hablamos de AD y, sobre todo, de los receptores de la misma.

2.2 Autocensura y audiodescripción

Los trabajos sobre censura, autocensura y traducción son numerosos, centrándose principalmente en la traducción de obras literarias (Santaemilia, 2008; Gómez Castro, 2008a, 2008b) y cinematográficas, tanto en lo que respecta al doblaje como a la subtitulación (Bucaria, 2007; Gutiérrez Lanza, 2008a, 2008b, 2012).

Sin embargo, en lo que respecta a la AD, entendida como nueva modalidad de Traducción Audiovisual que consiste en la traducción intersemiótica de imágenes en palabras, la autocensura es un tema que, hasta el momento, no se ha abordado con profundidad, si no es el interesante capítulo que le dedica Louise Fryer en su *Introduction to Audiodescription: A practical guide* (2016, pp. 141-153). Tal y como manifiesta esta autora, parece contradictorio hablar de AD y censura, puesto que la primera tiene como objetivo hacer accesible todo contenido audiovisual a personas que padecen ceguera o baja visión, que por su discapacidad no pueden acceder a la información ofrecida por el canal visual, y para que puedan comprender y disfrutar en las condiciones más parecidas a una persona que ve. Y la censura es precisamente todo lo contrario: impedir el acceso del receptor a determinados contenidos por considerarlos inapropiados. En este sentido, la norma española sobre AD establece que se “debe respetar los datos que aporta la imagen sin censurar ni recortar supuestos excesos” (AENOR, 2005, p. 7), por lo que la autocensura no queda amparada por la norma, que invita a seguir la regla que el descriptor americano Snyder (2007) resume bajo el acrónimo WYSIWYS (*what you see is what you say*), es decir, describir de la forma más objetiva y neutral posible lo que aparece en pantalla, algo en lo que la norma vuelve a incidir cuando afirma que se debe “evitar transmitir cualquier punto de vista subjetivo” (AENOR, 2005, p. 8).

El descriptor debe aprovechar los espacios de silencio que le brinda el producto audiovisual para insertar sus descripciones que no deben entorpecer el diálogo del filme. Es, por tanto, evidente, que las limitaciones intrínsecas de la propia naturaleza de la AD y el poco tiempo del que, a menudo, se dispone, pueden justificar las omisiones en el GAD. No obstante, en un estudio descriptivo comparativo de dos películas con AD en inglés y en español, se observó que los respectivos descriptores, ante una misma referencia sexual visual, adoptaban técnicas de AD distintas, entre las que destacaba el uso de la omisión y de la generalización por parte de la AD española (Sanz-Moreno, 2016). En ese caso, los huecos de silencio de los que disponían ambos descriptores eran los mismos, por lo que la limitación temporal no podía esgrimirse como causa que justificara esas omisiones. El descriptor, *motu proprio*, y sin que existiera una razón objetiva evidente, decidió eliminar y atenuar algunas referencias sexuales del GAD, es decir, autocensurarse. Tal y como recogen Rai, Greening y Petré (2010, p. 77), describir contenido sexual explícito puede resultar incómodo para el descriptor, dada la crudeza de algunas imágenes y la dificultad en encontrar las palabras adecuadas para hacerlo, pero esto no debería afectar a la AD, ya que los receptores con discapacidad visual tienen derecho a acceder a las imágenes de forma similar a los espectadores normovidentes. Asimismo, es necesario considerar los sonidos que pueden ayudar al espectador con deficiencia visual a imaginar lo que sucede en pantalla, al margen de que, tal y como argumenta Arma (2011, p. 32), una AD demasiado explícita podría resultar contraproducente. En cualquier caso, la AD de contenido sexual no se presenta como una actividad *transparente*.

[...] Para referirnos a la traducción de las alusiones sexuales en la literatura, habremos de convenir que traducir –y traducir el sexo quizá más aún– constituye un ámbito muy sensible, sujeto a posibles censuras, autocensuras, prejuicios o posturas ideológicas muy definidas. La traducción interlingüística no es, en modo alguno, una actividad transparente (Santaemilia, 2010, p. 222).

Lo mismo, estimamos, es de aplicación a la AD. La elección (consciente o inconsciente) de lo que se describe y de las palabras que se emplean para hacerlo no es inocente, y puede constituir un indicador del grado de aceptabilidad del contenido sexual por parte del descriptor. En ese sentido, el análisis de la AD de determinadas referencias sexuales puede servirnos para determinar el papel que las convenciones sociales podrían desempeñar en la toma de decisiones del descriptor cuando se enfrenta a la AD de sexo, algo que nos proponemos hacer en este artículo. Esto fue observado en un estudio precursor que consistía en un análisis comparativo descriptivo de los GAD de *Los abrazos rotos* (Almodóvar, 2009) en inglés y en español de Sanderson (2011), en el que afirma que “las convenciones morales de las respectivas culturas pueden alertarnos sobre la adecuación de una toma de decisiones descriptivas” (pp. 34-35), dada la diferencia observada en la AD de las escenas de sexo en dos lenguas y para dos culturas meta distintas.

3. Metodología

Como se detalla a continuación, hemos seguido una metodología descriptiva para identificar las técnicas de AD que se han empleado para dar cuenta de las imágenes con contenido sexual. En un primer momento, describiremos nuestro corpus y, posteriormente, presentaremos nuestro modelo de análisis así como la explicación de las técnicas que hemos aplicado en nuestro estudio.

3.1 Corpus

El presente estudio se basa en el análisis de nueve GAD de películas estrenadas en España entre los años 90 y la actualidad. Las razones que nos han llevado a elegir las películas que conforman nuestro corpus son varias. En primer lugar, no todas las películas que se estrenan o se comercializan en DVD o Blu-ray en España tienen AD. Al contrario, normalmente la accesibilidad en los productos audiovisuales es una excepción y deriva de una decisión de las distribuidoras. Asimismo, y tal y como denunciaba Díaz Cintas en el año 2006, “[R]esulta harto contradictorio hablar de ‘accesibilidad’ como concepto clave, cuando es prácticamente imposible acceder a las producciones con audiodescripción que ya se realizan en nuestro país” (p. 17). Diez años más tarde, la situación sigue siendo muy parecida. Es cierto que, en la actualidad, la ONCE ha perdido el monopolio del mercado de la AD en España y otros operadores se han lanzado a ofrecer servicios de accesibilidad audiovisual. Pero la AD comercial no es todavía en España, en modo alguno, una regla general. Por último, nuestro corpus debía incorporar películas con contenido sexual explícito y con un tratamiento distinto (películas dramáticas, cómicas etc.), ya que nuestra intención es identificar marcas ideológicas en el tratamiento de la AD de sexo, entendido en sentido amplio como partes del cuerpo, actos sexuales y prácticas heterosexuales u homosexuales.

Finalmente, conseguimos reunir nueve películas, cuyas AD se transcribieron para su posterior análisis: *Resacón en Las Vegas I* (Phillips, 2009), *Resacón en Las Vegas II* (Phillips, 2011), *El amante* (Annaud, 1992), *Brokeback mountain* (Lee, 2006), *Algo pasa con Mary* (Farelli, 1998),

American Beauty (Mendes, 2000), *La piel que habito* (Almodóvar, 2011), *Habitación en Roma* (Médem, 2010) y *La pasión turca* (Aranda, 1994).

Las herramientas de trabajo que nos han servido de base para el análisis han sido las siguientes:

- Por una parte, partimos de un texto origen, una película, entendida como la interacción de varios códigos de significación (banda sonora, compuesta por música, sonidos y diálogos en español, e imágenes en movimiento). Aunque el visionado de la película completa nos proporciona el contexto necesario para llevar a cabo el estudio, nos hemos centrado en dos unidades de análisis: por una parte, la escena, que se compone de uno o varios planos que integran una unidad en el tiempo y en el espacio dentro de una película; y por otra, el plano, la unidad básica de narración, entendido como el fragmento de toma seleccionado, durante el montaje o la edición, para su incorporación al discurso narrativo (Barroso, 1991, p. 131), y que precisamente por su escasa duración plantea retos interesantes para el descriptor.
- Por otra parte, nuestro texto meta lo conforma el GAD, es decir, las expresiones o palabras que se emplean para describir lo que aparece en pantalla.

En cuanto al contenido sexual, hemos incluido en nuestro análisis todas aquellas escenas o planos en los que aparecían órganos sexuales, prácticas y actitudes sexuales, de forma explícita, es decir, aquellos en los que no había ninguna duda de lo que sucedía en pantalla, gracias a la propia imagen o a la interacción de imagen y sonidos (diálogos, música o sonidos como gemidos, exclamaciones etc.). Nuestro corpus está compuesto por 149 escenas e imágenes con contenido sexual.

3.2 Técnicas de traducción aplicadas a la audiodescripción de sexo

Tradicionalmente, las técnicas de traducción han servido como “instrumentos de análisis para la descripción y comparación de traducciones, al lado de categorías textuales (...), contextuales (...) y procesuales (...)” (Hurtado Albir, 2001, p. 257). Son numerosos los trabajos que se han publicado sobre AD en los que se han utilizado como instrumentos de análisis las técnicas de traducción: Matamala y Rami (2009, pp. 4-8) se basan en la clasificación de Molina y Hurtado (2002) para realizar un análisis comparativo de la AD de *Good Bye, Lenin!* en alemán y en español, y demuestran así que, aunque las técnicas se describieron para la traducción interlingüística, también son aplicables para la AD. Por otra parte, las autoras Maszerowska y Mangiron (2014, pp. 164-174) y Szarkowska y Jankowska (2015, pp. 248-260) se basan en las técnicas descritas por Pedersen para la subtitulación (Pedersen, 2009, 2011) para sus respectivos análisis, con idéntico éxito.

Sin embargo, y dado que en el presente trabajo pretendemos identificar el contenido ideológico que subyace en la AD del sexo, necesitábamos una clasificación que sistematizara los cambios que se dan ante una situación de censura o autocensura. En este sentido, partimos de la clasificación que ofrecen Romero y De Laurentiis (2016, p. 163) a la hora de analizar la ideología en el doblaje al italiano de la serie española *Física o Química* (Adrián Lorente, 2008).

Las autoras proponen la siguiente clasificación⁵:

- Eliminación: implica la supresión del valor ideológico del original.
- Atenuación: neutralización o minimización del valor ideológico del original.
- Equivalencia: conservación del mismo valor ideológico.
- Amplificación: explicitación de un valor no presente en el original.
- Sustitución: cambio del valor ideológico del original por otro diferente.

Dado que nuestro estudio consiste en un análisis de la traducción de imágenes en palabras, es decir, una traducción intersemiótica (y no interlingüística, como la que realizan Romero y De Laurentiis, 2016), la clasificación propuesta nos proporciona una base sólida sobre la que asentar nuestro estudio, aunque debemos introducir algunas adaptaciones para la AD. Hemos identificado las siguientes técnicas en el análisis de nuestro corpus:

- Eliminación: supresión en el GAD de la descripción de una referencia sexual que aparece en pantalla.
- Atenuación: dentro de esta categoría, incluimos la categorización de los recursos que se emplean para atenuar el contenido sexual que aparece en imágenes.
 - Plano léxico: eufemismos, entendidos como “manifestación suave o decorosa de ideas cuya recta y franca expresión sería dura o malsonante” (DRAE, 2001). Por ejemplo, en lugar de decir “puta” o “prostituta”, se emplea “mujer de la noche”.
 - Plano gramatical: descripción del contenido sexual, más o menos detallada, evitando emplear la palabra más concreta para definirlo. Por ejemplo, en lugar de decir “se masturba”, decir, “se acaricia el pubis”. Es lo que las autoras García Aguiar y García Jiménez (2013, p. 141) denominan “circunloquio”, entendido como un “rodeo de palabras para dar a entender algo que hubiera podido expresarse más brevemente” (DRAE, 2001).
- Equivalencia: empleo en el GAD de la expresión más concreta y objetiva para referirse a una referencia sexual⁶. Por ejemplo, decir “le penetra” en lugar de decir “le hace el amor”. La equivalencia sería lo que correspondería al acrónimo enunciado por Snyder (2007), es decir, lo que se conoce comúnmente como “llamar a las cosas por su nombre”, evitando rodeos, y de forma objetiva.
- Amplificación: explicitación de la referencia sexual mediante el empleo de una descripción subjetiva, que introduce elementos no presentes en la imagen, que derivan de la interpretación del descriptor, pero que permite dar cuenta de lo que sucede en pantalla de una forma más poética, creativa o explícita. Por ejemplo, “ella coloca su mano encima [del pene] *con aceptación*”. Destacamos el uso de la cosificación y la animalización (entendidas como la asimilación de la mujer a una cosa o a un animal) como modalidades de amplificación.
- Sustitución: cambio del valor ideológico del original por otro diferente.

⁵ Parten a su vez de Bucaria (2007), Pavesi y Malinverno (2000), García Aguiar y García Jiménez (2013), Agost (2001) y Lorenzo, Pereira y Xoubanova (2003).

⁶ Siguiendo la norma UNE, el descriptor debe emplear “adjetivos concretos, evitando los de significado impreciso” (AENOR, 2005, p. 8).

4. Análisis

Siguiendo la clasificación anterior, presentamos las técnicas de AD identificadas en nuestro corpus, ilustrándolas mediante ejemplos prácticos y ofreciendo información sobre el sonido que acompaña a la imagen, para facilitar el análisis de las decisiones de los descriptores.

4.1 Eliminación

La eliminación es una técnica que encontramos con frecuencia en nuestro corpus. En numerosas ocasiones, las referencias sexuales que aparecen en pantalla se han obviado por parte del descriptor. Los ejemplos más significativos se recogen en la Tabla 1.

Película	Imagen	GAD	Sonido	Técnica de AD
<i>Resacón en las Vegas I</i>	Se abre un ascensor donde una pareja está practicando sexo oral. El hombre está arrodillado frente a la mujer. Cuando se abren las puertas, el hombre se levanta rápidamente.	El ascensor se abre y una pareja está dentro.	Diálogo ⁷ .	Eliminación
<i>Resacón en las Vegas II</i>	Uno de los personajes posa para una foto como si estuviera practicando una felación a un mono.	---	Música. No hay diálogos.	Eliminación
<i>Brokeback mountain</i>	Ennis se escupe en la mano y la pasa por su sexo, para lubricarlo antes de penetrar a Jack.	Ennis se baja los pantalones, quita los pantalones a Jack. Le penetra.	Sonido de forcejeo, lucha. No hay diálogos.	Eliminación

Tabla 1. Ejemplos de eliminación.

La eliminación se da cuando, en pantalla, aparece una práctica sexual que puede considerarse como indecorosa u ofensiva por el público meta, ya que se sale de lo que tradicionalmente se entiende como una relación sexual clásica. En los ejemplos expuestos, la AD de la práctica de sexo oral se ha eliminado cuando el sujeto activo es un hombre (no así, cuando el sujeto activo es una mujer, como veremos en el apartado 4.2) o ante determinadas prácticas sexuales que pueden considerarse de mal gusto (presentes en las comedias *Resacón en las Vegas I y II*) pero que se encuentran en el filme con una finalidad claramente cómica.

⁷ A pesar de la presencia de diálogo, existe tiempo suficiente para introducir una explicación más explícita, tal y como recoge el estudio comparativo de los GAD de *Resacón en las Vegas I y II*. En este caso, el GAD británico indicaba “In the lift a man crouches in front of a woman”, por lo que podía deducirse lo que pasaba en el ascensor (Sanz-Moreno, 2016).

4.2 Atenuación

La atenuación consiste en minimizar el contenido sexual explícito que aparece en pantalla. Esto puede hacerse de varias formas: por una parte, el empleo de eufemismos implica que el descriptor elige las palabras políticamente correctas para referirse a determinados conceptos. De forma general, para la AD de órganos sexuales, se emplean eufemismos como “entrepierna” o “partes íntimas”. Llama la atención que el término empleado para describir los órganos sexuales femeninos sea “pubis”, mientras que para los órganos masculinos se emplea “genitales”, “sexo” o incluso “pene”, lo que correspondería a una equivalencia (ver apartado 4.3). Además, el eufemismo “hacer el amor” se emplea con frecuencia para dar cuenta de relaciones sexuales entre parejas heterosexuales; sin embargo, cuando se trata de parejas homosexuales, se tiende también a la equivalencia.

Película	Imagen	GAD	Sonido	Técnica de AD
<i>American Beauty</i>	Una pareja mantiene relaciones sexuales en un hotel. La mujer gime y grita, tiene las piernas muy abiertas y levantadas.	Ellos hacen el amor en una habitación. Caroline levanta las piernas hacia el techo.	Gritos de la mujer.	Atenuación: eufemismo.
<i>Habitación en Roma</i>	Natacha y Alba mantienen relaciones sexuales en un hotel. Practican sexo oral la una a la otra, lo que se conoce comúnmente como la postura del 69.	Natacha hunde su cabeza en el pubis de su amante. Gira ofreciéndole su sexo mientras se tumba encima y coloca su boca en la entrepierna de Alba.	Música. Tenues gemidos.	Atenuación: descripción
<i>Algo pasa con Mary</i>	La mujer de Dom le hace una felación mientras él ve la televisión.	La mujer de Dom levanta la cabeza de la entrepierna de su marido.	Se oye un locutor de la tele.	Atenuación: descripción

Tabla 2. Ejemplos de atenuación.

Por otra parte, se emplea la descripción para dar cuenta de determinadas prácticas sexuales, evitando emplear la palabra exacta que le corresponde: es el caso de la masturbación femenina, de una felación o de sexo oral entre mujeres. En estos casos, el descriptor no emplea términos concretos para referirse a dichos actos sexuales, sino que describe los movimientos, posturas o actos que realizan los personajes. Es posible que lo haga para permitir al espectador hacerse una idea precisa de lo que sucede en pantalla. También, porque en algunos casos, la práctica sexual es una implicatura del filme y, al ofrecer esta AD, sitúa en un plano de igualdad las percepciones tanto de videntes como de ciegos. No obstante, evitar el uso de términos concretos en la AD de determinadas prácticas (y no de otras, como veremos a continuación) pueden ser indicadores del nivel de aceptabilidad de la práctica sexual por parte del descriptor. Al respecto, y tal y como se recoge en la Tabla 2, ninguna de las escenas elegidas presenta diálogos; antes bien, la música o los gemidos permiten realizar una AD más larga y/o precisa.

4.3 Equivalencia

La equivalencia se da en AD cuando el descriptor cumple la obligación de neutralidad y objetividad preconizada por la norma UNE 153020 (AENOR, 2005). Parece difícil ser objetivo cuando se describe una escena con contenido sexual. Sin embargo, se han encontrado ejemplos de equivalencia en los GAD analizados.

Película	Imagen	GAD	Sonido	Técnica de AD
<i>Algo pasa con Mary</i>	Ted está orinando en el cuarto de baño y se abrocha la cremallera rápidamente, de forma que se pilla los genitales con la misma. Se ofrece un primer plano de los genitales de Ted pillados con la cremallera.	Varias partes de los genitales asoman entre los dientes de la cremallera cerrada.	Diálogo entre los personajes. No obstante, se observa un silencio cuando se realiza un primer plano de los genitales.	Equivalencia
<i>La pasión turca</i>	Un hombre se masturba frente a Desi, arrodillada frente a él.	El hombre se abre el pantalón y comienza a masturbarse a la altura de la cara de ella. El disparo de semen cayó sobre Desi.	Se escucha el roce de la mano con el pantalón del hombre. No hay diálogos.	Equivalencia
<i>American Beauty</i>	Lester se masturba en la ducha.	Se masturba de espaldas bajo la ducha.	Voz en off del personaje.	Equivalencia
<i>Brokeback mountain</i>	Ennis y Jack mantienen relaciones sexuales por primera vez en la tienda de campaña.	Coge la mano del dormido Ennis y la lleva a su sexo . Ennis despierta. Se incorpora huyendo, Jack le sujeta por las solapas. Jack se quita la cazadora. Se agarran juntando sus cabezas.	Se confunden sonidos de lucha con leves gemidos.	Equivalencia

Tabla 3. Ejemplos de equivalencia.

Como puede observarse en la Tabla 3, a diferencia de la masturbación femenina, cuando un hombre se masturba en pantalla, el descriptor no duda en emplear este término y no opta, esta vez, por describir los movimientos. Lo mismo ocurre con los términos que se emplean para describir los órganos sexuales masculinos (“pene”, “genitales”, “sexo”, “nalgas” y “glúteos”). No obstante, la AD huye de términos que podrían considerarse vulgares u ordinarios como “culo” o “polla”, y se decanta por términos anatómicos o estándares. Si volvemos a la norma UNE 153020, esta establece que en la

AD “la información debe ser adecuada al tipo de obra y a las necesidades del público al que se dirige (infantil, juvenil, adulto)” y que el vocabulario empleado debe ser adecuado (AENOR, 2005, p. 7). Ahora bien, la norma no establece a qué debe responder esta adecuación. La norma británica recomienda “to find a form of words to conjure up the intention of the scene, without undue discomfort” (ITC, 2000, p. 33).

De la misma forma, cuando dos hombres mantienen relaciones sexuales, el descriptor huye de la descripción detallada y ofrece una AD sucinta y precisa, como “Yaman sodomiza al chico en el mismo lugar” (*La pasión turca*) o “Le penetra” (*Brokeback mountain*). En estos casos, parece que no se busca ofrecer excesivos detalles, sino más bien ser breves y concisos. Insistimos en que en ambos casos, existen huecos de silencio suficientes.

4.4 Amplificación

La amplificación se da cuando el descriptor añade información que no consta de manera explícita en las imágenes. En numerosas ocasiones, consiste en explicitar algo que no se ve pero que se intuye que ha ocurrido gracias a los sonidos (generalmente gemidos) que se escuchan.

Película	Imagen	GAD	Técnica de AD
<i>La piel que habito</i>	Zeca está sobre Vera, gimiendo y embistiéndola cada vez más deprisa. De repente para y cae sobre Vera. En ningún caso se ve una eyaculación.	Vera, con rostro dolorido, aguanta las embestidas de Zeca hasta que este eyacula.	Amplificación: explicitación
<i>El amante</i>	La joven queda tendida en el suelo.	Tras culminar el acto, ella queda desmadejada sobre el pavimento.	Amplificación: descripción subjetiva, cosificación
<i>El amante</i>	Desnudos, ruedan en la cama besándose y abrazando sus cuerpos.	Luego ruedan sobre la cama convirtiéndose en un cúmulo de carne, piel y bocas que se arremolinan y confunden.	Amplificación: descripción subjetiva
<i>La piel que habito</i>	Zeca lame la pantalla de televisión.	Zeca observa su rostro con detenimiento e instintivamente lame la pantalla como si se tratase de un animal y de su presa.	Amplificación: descripción subjetiva, animalización
<i>La pasión turca</i>	Ambos mantienen relaciones sexuales. Yaman la penetra por detrás. Desi sonrío y gime.	Yaman la coloca contra una gran vasija de cobre dorado que hay en el centro. La agarra por los hombros y la penetra por detrás. Ella esboza una orgullosa sonrisa de hembra encelada recibiendo el premio a su sumisión.	Amplificación: descripción subjetiva, animalización

Tabla 4. Ejemplos de amplificación.

Pero también hemos observado que, en ocasiones, la AD emplea la animalización o la cosificación para describir lo que aparece en pantalla, es decir, se asimila a las mujeres a

objetos o animales. Esto da cuenta de la intención del descriptor por ofrecer un elemento comparativo al receptor, aunque deriva de una interpretación muy personal y no se deduce claramente de la imagen. Esta técnica no solo afecta a la AD en su dimensión formal, sino que además añade una carga ideológica importante.

También hemos observado que el descriptor tiende a describir con profusión de detalles las escenas de contenido sexual, aportando datos sobre sentimientos o actitudes de los componentes de la pareja, aunque esto se da más cuando las relaciones son heterosexuales y ante prácticas socialmente más aceptadas. Por ejemplo, en *El amante*, la actitud de la joven se describe como sigue: “Ella le mira a través de sus párpados entornados y con un suave contoneo de su cuerpo *le invita a continuar*”. Se trata de una relación heterosexual en la que el joven se coloca sobre ella; sin embargo, cuando la postura cambia, la descripción es más objetiva, describiendo lo que se ve: “La agarra por los hombros y *la penetra por detrás*” (*La pasión turca*).

4.5 Sustitución

La sustitución implica la introducción de un cambio en el GAD respecto a la imagen, y deriva directamente de la percepción del descriptor respecto a esa imagen de contenido sexual. Aunque se trata de una técnica que no es frecuente, la introducción de la alteración es significativa puesto que afecta directamente a la trama y a la percepción de los personajes.

Película	Imagen	GAD	Técnica de AD
<i>La piel que habito</i>	Vera dice varias veces que no quiere mantener relaciones sexuales con Zeca. Zeca hace oídos sordos y la penetra con violencia.	A la vez Marilia continúa atada y amordazada en la cocina y les observa follar a través de las dos pantallas de control.	Sustitución

Tabla 5. Ejemplo de sustitución.

En *La piel que habito*, Vera mantiene relaciones sexuales con Zeca sin quererlo, es decir, son relaciones sexuales no consentidas. Describirlo como “follar” no se adecúa a lo que se está mostrando en imágenes, ya que Vera repite que le hace daño y que no quiere mantener relaciones.

5. Resultados del análisis

En el presente apartado, presentamos los resultados derivados del análisis de las técnicas empleadas en la AD de sexo. En primer lugar, analizaremos los resultados globales y posteriormente nos adentraremos en el análisis de técnicas por película.

5.1 Resultados globales

La técnica más empleada en nuestro corpus a la hora de describir escenas con contenido sexual es la equivalencia. Esto se explica por las directrices que recoge la norma sobre AD en España: el descriptor debe emplear un estilo neutro y huir de cualquier tinte de subjetividad en su AD. Esto justifica que encontremos una gran presencia de equivalencias a la hora de describir escenas de contenido sexual (ver Gráfico 1). La equivalencia se ha empleado en ocasiones para referirse a órganos sexuales masculinos (“sexo”, “pene”, “genitales”) y

femeninos (“pechos” o “senos”). No obstante, de forma general, se ha empleado el término “desnudo”, sin describir si se veía alguno de los órganos sexuales de los personajes (este término aparece en 15 ocasiones en nuestro corpus).

No obstante, el resto de técnicas de AD que no se adecuarían a la máxima de objetividad constituyen el 53,70% del total de técnicas empleadas. En todas esas ocasiones, el descriptor no se ha limitado a describir lo que aparece en pantalla, sino que ha atenuado (24,10%) o amplificado mediante descripciones subjetivas o metáforas (16,78%). En más de la mitad de las ocasiones, el receptor ciego o con baja visión no ha accedido a la información tal y como se presenta en imágenes que, al ser traducidas en palabras, han sufrido una alteración. Tanto las eliminaciones (10,10%) como las atenuaciones (24,10%) no se justifican por razones técnicas, ya que los descriptores disponían de huecos de silencio suficientes para explicitar la información. Tampoco las descripciones subjetivas que, por su propia definición, constituyen una ampliación de la información, por lo que emplean más palabras para dar cuenta de una imagen.

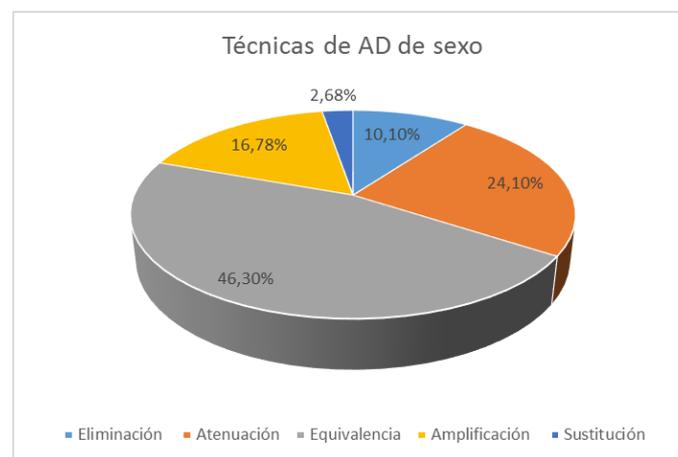


Gráfico 1. Técnicas de audiodescripción de sexo.

La atenuación, técnica característica de la autocensura, es la segunda técnica más empleada. Se manifiesta mediante el recurso sistemático al eufemismo a la hora de referirse a los órganos sexuales femeninos (uso recurrente del término “pubis” o “entrepierna”), así como a actos sexuales entre personas de distinto sexo (empleando “hacer el amor”). Por otra parte, la amplificación se emplea para describir relaciones sexuales homosexuales entre mujeres. También se utiliza la comparación de las mujeres con animales, empleando verbos como “gatear” o “reptar” cuando se describen prácticas sexuales; y por último, se ofrece más información de la que consta en las imágenes, resultado de una interpretación personal del descriptor que transmite un contenido conceptual que aporta una carga ideológica ausente en el filme.

De forma general, las dos técnicas más extremas, que conllevan una clara y tajante alteración del original, la eliminación y la sustitución, son técnicas residuales. No obstante, su presencia nos hace cuestionarnos sobre su validez y sobre todo sobre su legitimidad, teniendo en cuenta las particulares necesidades del receptor de AD. Por otra parte, y aunque el sonido de la película juega un papel fundamental en la conformación del significado, ya que la música, los diálogos y los sonidos suponen una fuente de información que complementa la AD, en la AD de sexo no permiten hacerse una idea precisa de lo que sucede en pantalla. En otras palabras,

puede adivinarse que los personajes están teniendo sexo (el qué), pero no las posturas, los gestos, las prácticas (el cómo), algo que también puede interesar al receptor.

5.2 Resultados por película

En el Gráfico 2 presentamos los resultados de las técnicas de traducción más empleadas en cada película. En primer lugar, destacamos que hay una mayor presencia de escenas o imágenes con contenido sexual en las películas que se definen como dramas eróticos, como *El amante*, *La pasión turca* o *Habitación en Roma*, ya que en ellas el sexo ocupa un lugar central en el desarrollo de la trama. Por otra parte, en las comedias *Resacón en Las Vegas I y II* o *Algo pasa con Mary* las referencias sexuales están también presentes, aunque de forma más puntual, y con una finalidad claramente cómica; de la misma forma, en los dramas *American Beauty*, *Brokeback mountain* y *La piel que habito*, el sexo aparece de forma tangencial, aunque las escenas con contenido sexual tienen una gran importancia para el desarrollo de la trama. Es lógico que las tres primeras presenten más técnicas de AD que las últimas.

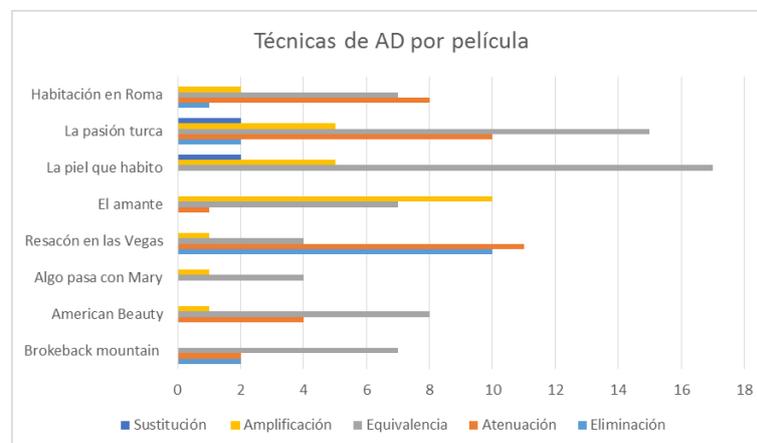


Gráfico 2. Técnicas de audiodescripción por película.

La equivalencia es la técnica que se ha empleado con más frecuencia en cuatro de las nueve películas que conforman nuestro corpus: *La pasión turca*, *La piel que habito*, *American Beauty* y *Brokeback mountain*. En estas dos últimas, los actos sexuales se han descrito respetando la información que aparecía en imágenes. Tanto la masturbación (en las dos primeras) como las relaciones sexuales entre dos hombres (en la segunda) se han descrito sin eliminar ni atenuar las escenas sexualmente explícitas. En la AD de *Brokeback mountain*, se describe la primera relación homosexual entre Ennis y Jack mediante una equivalencia, con el término “penetrar”. No obstante, cuando Ennis o Jack mantienen relaciones con sus parejas femeninas, se emplea el eufemismo “hacer el amor” (“Enis y Alma hacen el amor en la cama”) o la amplificación mediante la descripción más detallada de las posturas.

Sin embargo, se observa una gran presencia del empleo de la atenuación en los dramas eróticos. Esto se explica por el uso reiterado de eufemismos y circunloquios, evitando nombrar a las cosas por su nombre y utilizando expresiones que atenúan considerablemente el contenido sexual explícito de estos dramas. Los descriptores atenúan las AD para referirse a órganos sexuales femeninos (usando términos como “entrepierna” o “pubis”) y a relaciones heterosexuales (“hacer el amor” o “movimientos copulatorios”). Por el contrario, para referirse a relaciones homosexuales, se tiende a la equivalencia, sin añadir detalles o descripción alguna (“Yaman sodomiza al chico”; “Alba le besa el cuello mientras le acaricia”). En cuanto a otras prácticas sexuales, la masturbación masculina se describe mediante

equivalencias (en 4 ocasiones), mientras que la femenina se describe mediante circunloquios en 6 ocasiones (“Sus dedos acarician su sexo”). Se observa que en los dramas eróticos protagonizados por una pareja heterosexual (*La pasión turca* y *El amante*), las técnicas que prevalecen son respectivamente la equivalencia y la amplificación, mientras que en *Habitación en Roma*, protagonizada por dos mujeres, prevalece la atenuación, lo mismo que en las dos partes de *Resacón en las Vegas*. Podría pensarse que estas últimas dos películas presentan imágenes o escenas de contenido sexual que podrían incomodar al espectador, resultar ofensivas o de mal gusto. No obstante, el recurso a la atenuación conlleva una pérdida importante de información para el receptor.

En todas las AD analizadas, no se ha empleado lenguaje soez o vulgar. Recordemos que Benecke y Dosch animan a considerar el tono del filme para ajustar la AD ofrecida (2004, p. 24). Parece pues que se debería atender a la finalidad de la escena y al tono del filme para elegir las palabras más adecuadas para la AD. En este caso, partiendo de que el público meta es adulto, la corrección del lenguaje empleado podría considerarse ajustada en películas más serias (dramas), pero no así en comedias como *Resacón en las Vegas I y II* o *Algo pasa con Mary*, en las que los diálogos contienen innumerables tacos y expresiones malsonantes. A pesar de que alguna investigación empírica en espectadores ciegos polacos apunta a cierta incomodidad de los participantes frente a una AD que emplea un registro bajo (Walczak & Fryer, 2017), sería interesante exponer a espectadores ciegos españoles a AD alternativas que empleen un lenguaje más directo sobre escenas de sexo explícitas, para corroborar si el receptor español siente dicha inconveniencia y está condicionado por las mismas convenciones sociales.

6. Conclusiones

Este artículo presenta los resultados de un estudio preliminar sobre AD y sexo. Aunque del análisis de las técnicas empleadas a la hora de describir sexo parece desprenderse que existe una clara alteración del GAD cuando se verbaliza el sexo que aparece en imágenes, sería necesario ampliar el corpus de películas audiodescritas para comprobar si las conclusiones preliminares a las que hemos llegado se confirman. De manera general, cuando el descriptor debe enfrentarse a escenas en las que se da cuenta de relaciones sexuales no convencionales (relaciones homosexuales, sexo oral o masturbación), tiende a emplear la atenuación e incluso la eliminación, mientras que en las película en las que hay sexo heterosexual clásico, el descriptor parece no sentirse tan incómodo, al emplear técnicas como la equivalencia o incluso la amplificación. En cualquier caso, estimamos que los estudios de recepción en espectadores ciegos o con baja visión sobre estas AD y sobre AD alternativas, en las que se diera cuenta de forma explícita de lo que aparece en pantalla, nos darían una respuesta sobre preferencias y expectativas del destinatario de la AD, y por tanto, contribuirían a una mejor producción de GAD. Asimismo, consideramos que los estudios centrados en el descriptor, en el proceso de toma de decisiones y en las razones que motivan la autocensura son indispensables para conseguir una mejora en la elaboración de las AD de sexo en España.

7. Bibliografía

- AENOR. (2005). *Audiodescripción para personas con discapacidad visual. Requisitos para la audiodescripción y la elaboración de audioguías*. Madrid: AENOR.
- Agost, R. (2001). Traducción, ideología y norma: entre la institución y el destinatario. *Trans*, 5, 127-142.
- Arma, S. (2011). *The language of filmic audio description: A corpus-based analysis of adjectives*. (Tesis doctoral no publicada). Università degli Studi di Napoli Federico II. Consulta el 10 de julio de 2017, http://www.fedoa.unina.it/8740/1/ARMA_Saveria_23.pdf
- Ballester, A. (2007). Directores en la sombra: personajes y su caracterización en el guion audiodescrito de Todo sobre mi madre. In C. Jiménez Hurtado (ed.), *Traducción y accesibilidad: subtitulación para sordos y audiodescripción para ciegos: nuevas modalidades de Traducción Audiovisual* (pp. 133-151). Fráncfort: Lang.
- Barroso, J. (1991). *Introducción a la realización televisiva*. Madrid: I.O.R.T.V.
- Benecke, B., & Dosch, E. (2004). *Wenn aus Bildern Worte werden*. Munich: Bayerischer Rundfunk.
- Braun, S. (2011). Creating coherence in audio description. *Meta*, 56(3), 645-662.
- Bucaria, C. (2007). Humour and other catastrophes: Dealing with the translation of mixed-genre TV series. *Linguistica Antverpiensia, New Series*, 6, 235-254.
- Cabeza-Cáceres, C. (2013). *Audiodescripció i recepció. Efecte de la velocitat de narració, l'entonació y l'explicitació en la comprensió fílmica* (Tesis doctoral). Universitat Autònoma de Barcelona.
- Comisión Nacional de los Mercados y la Competencia (2016). *Informe sobre el grado de cumplimiento de las obligaciones impuestas en materia de accesibilidad y presencia de personas con discapacidad en los medios audiovisuales 2014-2015*. Madrid: Comisión Nacional de los Mercados y la Competencia.
- Díaz Cintas, J. (2006). *Competencias profesionales del subtítulador y el audiodescriptor*. Madrid: CESyA Centro Español del Subtitulado y la Audiodescripción. Consulta el 1 de julio de 2017, http://www.cesya.es/sites/default/files/documentos/informe_formacion.pdf
- Fresno, N. (2014). *La (re)construcción de los personajes fílmicos en la audiodescripción. Efectos de la cantidad de información y de su segmentación en el recuerdo de sus receptores* (Tesis doctoral). Universitat Autònoma de Barcelona.
- Fryer, L. (2016). *An introduction to audio description: A practical guide*. Londres: Routledge.
- García Aguiar, L. C., & García Jiménez, R. (2013). Estrategias de atenuación del lenguaje soez: algunos procedimientos lingüísticos en el doblaje para Hispanoamérica de la película *Death Proof*. *Estudios de traducción*, 3, 135-148.
- Gil, A. (2009). *La censura cinematográfica en España*. Madrid: Ediciones B.
- Gómez Castro, C. (2008a). Censorship in Francoist Spain and the importation of translations from South America: The case of Lawrence Durrell's *Justine*. In E. Ní Chuilleanáin, C. Ó Cuilleánáin, & D. Parris (eds.), *Translation and censorship: Arts of interference* (pp. 132-146). Dublín: Four Courts Press.
- Gómez Castro, C. (2008b). Translation and censorship policies in the Spain of the 1970s: Market vs. ideology? In M. Muñoz Calvo, C. Buesa-Gómez, & M. A. Ruiz-Moneva (eds.), *New trends in translation and cultural identity* (pp. 129-137). Cambridge Scholars Publishing.
- Gutiérrez Lanza, C. (2008a). Doblajes políticamente inocuos en la España de Franco: ¿una cuestión de género? *Represura*, 5. Consulta el 10 de julio de 2017, http://www.represura.es/represura_5_junio_2008_articulo8.html
- Gutiérrez Lanza, C. (2008b). Traducción inglés-español y censura de textos cinematográficos: definición, construcción y análisis del Corpus 0/Catálogo TRACEci (1951-1981). In R. Merino (ed.), *Traducción y censura en España (1939-1985). Estudios sobre corpus de cine, narrativa y teatro* (pp. 197-240). Publicaciones Universidad de León y Universidad del País Vasco. Consulta el 17 de julio de 2017, <http://hdl.handle.net/10612/4298>
- Gutiérrez Lanza, C. (2012). Censorship and TV dubbing in Spain: From *Movie of the week* to *Estrenos TV*. In R. Rabadán, T. Guzmán, & M. Fernández (eds.), *Lengua, traducción, recepción: en honor de Julio César Santoyo = Language, translation, reception: to honor Julio César Santoyo* (Vol. 2, pp. 223-225). Publicaciones Universidad de León. Consulta el 10 de julio de 2017, <http://hdl.handle.net/10612/4296>
- Hurtado Albir, A. (2001). *Traducción y traductología*. Madrid: Cátedra.
- Jiménez Hurtado, C., (2007). La audiodescripción desde la representación del conocimiento general. Configuración semántica de una gramática local del texto audiodescrito, *Linguistica Antverpiensia*, 6, 345-356.
- Jiménez Hurtado, C. & Seibel, C. (2010). Traducción accesible: narratología y semántica de la audiodescripción, In L. González y Pollux Hernández (eds.): *Actas del IV Congreso 'El Español, Lengua de Traducción'*. El

- español, lengua de traducción para la cooperación y el diálogo, Madrid, 451-468. Consulta el 2 de abril de 2017, http://cvc.cervantes.es/lengua/esletra/esletra_04.htm
- Igareda P. (2012). Lyrics against images: Music and audio description. *MonTI. Monografías de Traducción e Interpretación*, 4, 233-254.
- ITC (2000). *Guidance on standards for audio description*. Consulta el 18 de julio de 2017, http://stakeholders.ofcom.org.uk/binaries/broadcast/guidance/itcguide_sds_audio_desc_word.doc
- Lorenzo, L., Pereira, A., & Xoubanova, A. (2003). The Simpsons/Los Simpson: Analysis of an audiovisual translation. *The Translator*, 9(2), 269-291.
- Martínez Sierra, J. J. (2010). Approaching the audio description of humour. *Entreculturas*, 2, 87-103.
- Maszerowska, A., & Mangiron C. (2014). Strategies with dealing with cultural references in audio description. In A. Maszerowska, A. Matamala, & P. Orero (eds.), *Audio description: New perspectives illustrated* (pp. 159-178). Ámsterdam: Benjamins.
- Matamala A., & Orero, P. (2011). Opening credit sequences: Audio describing films within films. *International Journal of Translation*, 23(2), 35-58.
- Matamala, A., & Rami, N. (2009). Análisis comparativo de la audiodescripción española y alemana de *Good bye, Lenin!*. *Hermeneus*, 11, 249-266.
- Molina, L., & Hurtado, A. (2002). Translation techniques revisited: A dynamic and functionalist approach. *Meta*, 47(4), 498-512.
- Moliner, M. (2008). *Diccionario de uso del español. Edición Abreviada*. Madrid: Gredos.
- Pavesi, M., & Malinverno, A. (2000). Usi del turpiloquio nella traduzione filmica. In C. Taylor (ed.), *tradurre il cinema* (pp. 75-90). Trieste: Atti Covegno.
- Pedersen, J. (2009). A subtitler's guide to translating culture. *Multilingual*, 103(20), 44-48.
- Pedersen, J. (2011). *Subtitling norms for television: An extrapolation focussing on extralinguistic cultural references*. Ámsterdam: Benjamins.
- Real Academia Española de la Lengua (2001). Eufemismo. In *Diccionario de la lengua española* (22.a ed.). Consulta el 4 de abril de 2017, <http://dle.rae.es/?id=H5kEJUG>
- Real Academia Española de la Lengua (2001). Circunloquio. In *Diccionario de la lengua española* (22.a ed.). Consulta el 4 de julio de 2017, <http://dle.rae.es/?id=9K8S26F>
- Rai, S., Greening, J., & Petré, L. (2010). *A comparative study of audio description guidelines prevalent in different countries*. Londres: Royal National Institute of the Blind, Media and Culture Department.
- Romero, L., & De Laurentiis, A. (2016). Aspectos ideológicos en la traducción para el doblaje de *Física o Química*. *MonTI. Monografías de Traducción e Interpretación*, 3, 157-179.
- Sanderson, J. (2011). Imágenes en palabras. La audiodescripción como generadora de estrategias alternativas de traducción. *Puntoycoma. Boletín de los traductores españoles de las instituciones de la Unión Europea*, 123, 25-35.
- Sanz-Moreno, R. (2016). Audio describing sex: Is there a way to do it? Inédita comunicación en Taboo Conference, Barcelona, septiembre de 2016.
- Santaemilia, J. (2008). The translation of sex-related language: The danger(s) of self-censorship(s)'. *TTR. Traduction, terminologie, rédaction*, 21(2), 221-252.
- Santaemilia, J. (2010). Releyendo a Jakobson o todo es traducción: Tres estampas del discurso público contemporáneo. In M. Querol (ed.), *El futuro de las Humanidades. II volumen de artículos en homenaje al profesor D. Ángel López García* (pp. 214-228). Servei de Publicacions de la Universitat de València.
- Scandura, G. L. (2004). Sex, lies and TV: Censorship and subtitling. *Meta*, 49(1), 125-134.
- Snyder, J. (2007). Audio description. The visual made verbal. *The International Journal of the Arts in the Society*, 2(2), 99-104.
- Szarkowska, A., & Jankowska, A. (2015). Audio describing foreign films. *JosTrans*, 23, 243-269.
- Tusquets, E. (2005). *Confesiones de una editora nada mentirosa*. Barcelona: RqueR editorial.
- Walczak, A., & Fryer, L. (2017). Creative description: The impact of audio description style on presence in visually impaired audiences. *British Journal of Visual Impairment*, 35(1), 6-17.



Raquel Sanz-Moreno
Universitat de València
Raquel.Sanz-Moreno@uv.es

Biografía: Profesora asociada de la Universitat de València, Raquel Sanz-Moreno compagina el ejercicio profesional como traductora e intérprete especializada con la docencia de la interpretación y otras asignaturas del grado de Traducción y Mediación Interlingüística. Recientemente, ha defendido su tesis doctoral sobre audiodescripción y referentes culturales. Su investigación se centra en estudios de corte descriptivo y de recepción de la audiodescripción de referentes culturales y el papel que juegan los aspectos socioculturales en la labor audiodescriptora.

Avatars contemporains de Darwin : traductions françaises de *The Origin of Species* (XX^e-XXI^e siècles)

Fabio Regattin
Università di Bologna

Contemporary images of Darwin: The French “translation” of *The Origin of Species* (XX-XXI centuries) – *Abstract*

In this article, we will analyse some French retranslations of Charles Darwin’s *Origin of Species* (1859), which occurred in the second half of the twentieth and in the twenty-first century. Darwin’s work can be considered as a monument of modern scientific thought. At the time of its publication, it opened an entirely new field of study in biology; today, although the Darwinian theory is no longer under discussion, Darwin’s key text continues to be read, published and translated. In our contribution, we shall first summarize the French history of *The Origin*; we will then focus on the history of the text from the post-war period, at a time when French biology was catching up international research by integrating with the “neodarwinian synthesis”. We will finally focus on three versions of the text, published in 1992 by Flammarion, in 2009 by Champion and Slatkine, and in 2013 by Seuil, analyzing them at the textual and paratextual level.

Keywords

Charles Darwin, *The Origin of Species*, retranslation, scientific translation, translation reception

1. Introduction

Dans les lignes qui suivent, nous allons présenter la série retraductive¹ de *The Origin of Species* de Charles Darwin (1859) dans la deuxième moitié du XX^e et au XXI^e siècle.

Le texte de Darwin peut être considéré à juste titre comme un monument de la pensée scientifique moderne. À l'époque de sa publication, il a ouvert un champ d'études entièrement nouveau dans les sciences du vivant ; aujourd'hui – bien que des oppositions existent et prennent parfois une ampleur alarmante – la théorie darwinienne n'est plus en discussion, et elle s'est convertie en « science normale » (cf. Kuhn, 1972). Cela n'a pas affecté le succès éditorial du texte, qui continue à être lu, publié et traduit.

Dans la suite de cet article, nous allons résumer brièvement l'histoire française de l'*Origin*, une histoire singulière tant du point de vue de la réception des idées de Darwin, que du point de vue de la série retraductive, avec une explosion éditoriale à la fin du XIX^e siècle, suivie de plus d'un siècle de silence. Nous nous concentrerons ensuite sur le destin du texte à partir de l'après-guerre, au moment où la biologie française se remet au diapason de la recherche internationale en s'intégrant à la « synthèse néodarwinienne » liée à la théorie chromosomique de l'hérédité. Nous analyserons enfin, au niveau textuel et paratextuel, trois versions du texte, publiées respectivement en 1992 par Flammarion, en 2009 par Champion et Slatkine, et en 2013 au Seuil : cette analyse constitue le cœur de notre texte.

Les raisons de ce choix sont multiples. Premièrement, alors que les premières traductions de l'*Origin* – surtout celle de Clémence Royer – ont déjà fait l'objet de plusieurs travaux (par exemple Conry, 1974 ; Miles, 1989 ; Brisset, 1999 ; Brisset, 2004 ; Prum, 2014), les traductions publiées aux XX^e et XXI^e siècles n'ont pas été soumises à une analyse systématique du point de vue traductologique. Deuxièmement, tout en étant conscient de la nécessité d'une approche plurilingue et plurinationale, plus importante encore, peut-être, dans l'étude de la communication scientifique (cf. Pano & Regattin, 2015 ; Acuña Partal, 2016), une focalisation exclusive sur les traductions en français nous paraît justifiée de par le caractère assez spécial de la réception des idées de Darwin dans cette aire linguistique, au moins jusqu'aux années 1970 (cf. Tort, 2014 ; Pano & Regattin, 2015).

Étant donné que l'évolution d'une série retraductive ne saurait se comprendre adéquatement sans références aux traductions précédentes, nous consacrerons également quelques pages à un survol, nécessairement rapide, de l'histoire de l'*Origin* en français pendant la période comprise entre la première publication du texte anglais en 1859 et le milieu du XX^e siècle. Ces pages n'ont d'autre but que de garantir aux lecteurs une meilleure compréhension des enjeux dont dépendent les traductions « contemporaines » que nous étudierons. C'est la raison pour laquelle des questions qui restent absolument primordiales du point de vue historique ne seront traitées ici que très brièvement. C'est le cas, par exemple, de la réception de l'ouvrage de Darwin jusqu'aux années 1950 – en France, dans les pays de langue française ou ailleurs ; ou, encore, de l'évolution du concept de traduction tout au long de la même période. Comme nous nous concentrerons sur l'époque contemporaine, tout ce qui précède la section 4 (« Traductions et rééditions d'après-guerre ») ne devra être considéré que comme une

¹ Par « série retraductive », nous entendons la suite chronologique des différentes traductions d'un même texte-source dans une langue donnée (par ailleurs, nous verrons que la notion même de texte-source posera problème pour notre corpus).

simple mise en contexte et, en tant que telle, demeurera forcément partielle, forcément superficielle.

2. L'*Origin* en anglais : éditions, histoire

Même si nous nous limiterons à une courte synthèse, nous nous voyons obligé de consacrer quelques lignes à l'histoire éditoriale de l'*Origin* en anglais – une histoire qui, selon Annie Brisset (2004, pp. 43-44), met en discussion la notion même d'original. En effet, Darwin publiera de son vivant sept éditions de son œuvre la plus connue, en y intégrant au fur et à mesure les réponses aux principales critiques et objections qu'elle aura soulevées. De ce fait, la « sixième édition revue »² (à savoir, la dernière qu'il aura approuvée), comptera, par rapport à l'édition de 1859, un chapitre et une préface de plus ; elle verra l'ajout et la suppression de plusieurs paragraphes, la modification importante de bien d'autres parties du texte et toute une série de micro-corrrections, parfois très ponctuelles (par exemple, le changement d'une métaphore, l'élimination d'une virgule ou d'une incise...). Ce qui compte pour notre propos, c'est que cette prolifération aura des conséquences sur la traduction du texte en français, des éditions différentes étant sélectionnées selon les occasions et selon la lecture du texte qui prévaut chez les scientifiques et les historiens.

3. La réception du darwinisme en France et les traductions du XIX^e siècle

Une deuxième mise au point semble tout aussi nécessaire : elle concerne la réception du darwinisme en France, surtout au XIX^e siècle, et l'histoire éditoriale et traductive de *L'Origine des espèces* (la forme abrégée du titre ne changeant jamais au fil du temps³) jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Bien qu'au moment de sa diffusion la théorie de Darwin ait connu de fortes oppositions partout, la situation française est assez particulière en ceci que la théorie de l'évolution continuera de susciter incompréhension et hostilité bien après le début du XX^e siècle.

On peut considérer que la France n'intégrera véritablement la synthèse moderne issue de l'union du darwinisme et des acquis de l'hérédité chromosomique qu'à partir de la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Cela s'explique par diverses raisons, à commencer par la présence⁴ de celui qui a longtemps été vu comme un précurseur de Darwin, Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) : sa théorie, exposée dans plusieurs ouvrages à partir du début du XIX^e siècle, postule – tout comme celle de Darwin – une transformation progressive des espèces, mais elle admet l'hérédité des caractères acquis par l'être vivant au cours de son existence (elle en fait même le moteur du changement progressif des êtres). La théorie transformiste de Lamarck sera réfutée, en France, par Georges Cuvier (1769-1832) au cours d'un débat épique qui le verra s'opposer en 1830 à un autre transformiste, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844). Cette querelle et la défaite, sur le plan argumentatif, de Geoffroy Saint-Hilaire

² Sortie en 1876, soit 17 ans après la première édition. Nous renvoyons à la bibliographie pour les détails de chaque édition.

³ Contrairement au titre complet, dont les modifications sensibles témoigneront de l'évolution de la réception du texte en français.

⁴ Non pas physique, puisqu'il est mort depuis trente ans au moment de la parution de l'*Origin* ; mais, pour ainsi dire, « en esprit », et cela bien que sa théorie ait été mise à l'écart par le débat entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire dont nous parlerons dans la suite du paragraphe.

enflammeront l'Académie des Sciences pendant plusieurs mois, entraînant dans leur sillage la défaite de toute idée transformiste dans les décennies suivantes.

Le déclin des idées transformistes durant la première moitié du XIX^e siècle, une communauté scientifique plus attentive, de par sa tradition positiviste, à la description de faits vérifiables qu'à la spéculation théorique (Stebbins, 1974, p. 119), un système très centralisé, où le pouvoir – et donc la carrière des jeunes chercheurs – était géré par un petit nombre d'individus conservateurs (Bowler, 1983, p. 108) : voilà l'écosystème dans lequel, en 1859, *l'Origin of Species* devait essayer de trouver sa place. Il n'est pas étonnant – bien que des réactions sous forme de comptes rendus, même très positifs, existent dès la publication de l'ouvrage – que Darwin ait pu affirmer en 1863 qu'à sa connaissance le livre n'a pas produit d'effet outre-Manche (Corsi & Weindling, 1985, p. 699), et que Thomas Henry Huxley ait pu parler, à cet égard, de « conspiracy of silence » (F. Darwin, 1925, p. 539).

Dans ce contexte, il est presque miraculeux que le français ait été la deuxième langue, après l'allemand, dans laquelle l'ouvrage de Darwin est traduit. En 1861, Clémence Royer (1830-1902), une jeune Française qui réside à Genève au curriculum assez éclectique de philosophe, d'économiste et de libre-penseuse propose à Darwin de traduire son texte et arrive à intéresser deux éditeurs parisiens, Guillaumin (actif surtout dans les sciences sociales et économiques) et Masson (un éditeur médical). La traduction sera effectuée à partir de la troisième édition anglaise ; malgré une révision partielle de la part d'Édouard Claparède (neurologue et médecin suisse, travaillant lui aussi à Genève), elle sera défailante à plusieurs égards⁵ : elle pousse à l'extrême en plusieurs endroits la dialectique darwinienne, pourtant très prudente ; elle introduit la notion de progrès, absente de l'argumentation du naturaliste anglais⁶ ; enfin, dans d'abondants paratextes (une « Préface du traducteur » de cinquante pages environ, ainsi qu'une longue série de notes de bas de page), la traductrice réduit le darwinisme au lamarckisme, applique la théorie de Darwin aux êtres humains et à la société (alors que le naturaliste anglais avait été très attentif à éviter toute allusion à l'humain) et va jusqu'à corriger ou contredire à plusieurs reprises l'auteur et ses idées. Malgré ses défauts, la traduction de Royer deviendra un texte de référence et un texte pivot à partir duquel seront réalisées au moins la première traduction espagnole de l'ouvrage de Darwin (une version partielle, 1872) et une partie de la première traduction italienne (1864)⁷. Elle connaîtra également un grand succès éditorial, avec de multiples réimpressions et éditions du vivant de Royer ; à chaque nouvelle édition, la traductrice écrira une nouvelle préface, qui s'ajoutera aux paratextes existants.

Au plus tard en 1869, au moment de la troisième édition française de son texte, Darwin décidera de chercher un nouveau traducteur. Il autorisera une nouvelle traduction par Jean-Jacques Moulinié (1830-1872), un jeune naturaliste de Genève. La nouvelle traduction est publiée par Reinwald en 1873 sous un titre plus proche de l'original anglais : *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou La lutte pour l'existence dans la nature*. Moulinié, décédé en 1872, sera remplacé en cours de route par Edmond Barbier. Ce dernier

⁵ Pour une analyse systématique de la traduction de Royer, le lecteur se référera à Conry, 1974, Brisset, 1999 ou – pour une opinion positive – à Miles, 1989.

⁶ La traduction du titre suffit à montrer l'orientation idéologique du travail de Royer : *De l'Origine des espèces, ou des lois du progrès chez les êtres organisés* – alors que tant le concept de « loi » que celui de « progrès » sont totalement absents de l'original anglais.

⁷ Ce qui affectera la réception des idées de Darwin aussi dans ces pays.

traduira ensuite la sixième édition anglaise, que Darwin annonce comme étant la version définitive. La traduction de Barbier paraîtra en 1876 (soit quatorze ans après la première version de Royer) et sera revue – toujours par Barbier – en 1880, avant de devenir pour longtemps l'édition française de référence.

Tout au long du XIX^e siècle et durant une bonne partie du XX^e, la réception du darwinisme et de l'ouvrage clé de Darwin semble avoir lieu au croisement d'une triple notion de périphérie. Il s'agit en premier lieu d'une périphérie *intellectuelle*, parce que l'idée d'une transformation des espèces ne commencera à être considérée comme possible en France qu'à partir des années 1870-1880 ; qui plus est, à cette époque encore, la préférence des scientifiques ira au « précurseur français », Lamarck, dont la théorie restera vivante en France bien plus tard que dans les autres pays occidentaux et jusqu'aux années 1940 par le biais de quelques scientifiques très influents et qui occupent des positions de pouvoir, comme Étienne Rabaud (1868-1956) ou Pierre-Paul Grassé (1895-1985) ; ce dernier défendra encore la validité du modèle lamarckien et l'hérédité des caractères acquis dans un texte de vulgarisation publié en 1973 ! Les rares darwiniens français seront ainsi rejetés vers une périphérie *géographique* par rapport au centre parisien (à cet égard, on a constaté l'importance de la Suisse) et *disciplinaire* par rapport au centre représenté par la zoologie ou les sciences du vivant. Un centre de diffusion important, où l'hypothèse darwinienne aura droit de cité et sera admise à la discussion, sera par exemple la Société d'anthropologie de Paris (cf. Wartelle, 2004), fondée en 1859 par Paul Broca : ce n'est pas un hasard si elle comptera parmi ses membres tant Royer (la première femme admise à une société savante française) que Barbier. Le darwinisme sera également évalué positivement au sein de la Société de Géologie, fondée en 1830 (cf. Laurent, 2006), alors qu'il ne trouvera aucune place à l'Académie des Sciences, où la candidature de Darwin en tant que correspondant étranger sera refusée à plusieurs reprises et ne sera acceptée que pour la section de botanique, non pas *grâce* à sa théorie mais en quelque sorte *malgré* elle (Buican, 1984, p. 27)⁸.

Dans cette situation, le vide traductif est considérable : pendant tout le XIX^e siècle et jusqu'aux années 1960, les textes de Royer et de Barbier continueront à être publiés sans que rien – à part la mise en page – ne soit modifié.

Il est éventuellement possible d'analyser ces données à la lumière de deux concepts. Le premier est celui de « moments aigus [...] c'est-à-dire de moindre résistance ou de plus grande ouverture de la langue-culture d'accueil » (Gambier, 1994, p. 416). Le deuxième est la distinction qu'Anthony Pym fait entre des retraductions « passives » et des retraductions « actives » (1998, p. 82) : les premières ne seraient pas effectuées pour répondre à d'autres traductions, mais « à des processus d'évolution linguistique ou culturelle à long terme dans la communauté cible » (p. 82, notre traduction) ; quant aux secondes, qui partagent virtuellement la même collocation culturelle de leur/leurs antécédent(s), elles doivent avoir été conduites sur la base d'autres motivations.

⁸ Un élément intéressant, et qui signale l'appartenance à un autre type de périphérie, est qu'au XIX^e siècle et pendant une bonne partie du XX^e, les traducteurs et les préfaciers ne sont que marginalement impliqués dans le champ de la biologie (à l'exception de Jean-Jacques Moulinié, dont la traduction sera paradoxalement la moins répandue sur le marché). Cela peut être comparé à la situation italienne, qui paraît tout à fait opposée : pour trouver un traducteur qui ne soit pas en même temps un scientifique, il faudra attendre 1974. À peu d'exceptions près, les préfaces sont elles aussi le fait de scientifiques (cf. Pano & Regattin, 2015).

La raison de ce premier « moment aigu » (1862-1876) dans la traduction de l'ouvrage de Darwin paraît tenir avant tout à la multiplication des originaux et de leurs éditions, à un moment où *l'Origin* est encore une contribution importante à un débat en cours. À ce moment, les traductions sont toutes « actives », en ceci qu'elles répondent avant tout à une double insatisfaction : insatisfaction envers les stratégies adoptées par les traducteurs précédents (et en ce sens, la traduction de Royer sera fortement critiquée non seulement en France, mais un peu partout en Europe), insatisfaction envers la version du texte-source qu'ils auront utilisée, à un moment où toute modification de ce dernier se répercute sur la théorie dans son ensemble (la traduction de Royer se fait sur la troisième édition anglaise, celle de Moulinié sur la cinquième, celle de Barbier sur la « sixième et définitive », selon la page de garde du texte).

Ce premier « moment aigu » terminé, l'ouvrage vit un moment de quiétude tant au niveau textuel que paratextuel. On assiste à la réimpression, par plusieurs éditeurs, des deux traductions de Royer et de Barbier, sans que rien sauf la mise en page ne soit modifié – et cela jusqu'aux années 1970. Des anniversaires importants (par exemple celui de 1959, centenaire de la première édition de *l'Origin of Species*), qui correspondent à des « moments aigus » dans d'autres pays, ne produisent aucun effet visible en France.

4. Traductions et rééditions d'après-guerre

Pendant ce temps, *l'Origin* change de statut. Après la Deuxième Guerre mondiale, la génétique a trouvé une explication pour l'hérédité et le modèle évolutif proposé par Darwin n'est plus en discussion. *L'Origine des espèces* appartient désormais à l'histoire de la science et des idées, et non plus à la science elle-même. À partir des années 1970, plusieurs ouvrages historiques (Conry, 1974 pour la France ; Pancaldi, 1977, 1983 pour l'Italie ; Glick, 1974 pour une vision plus large ; et n'oublions pas, à partir des années 1980, les nombreux travaux de Patrick Tort) étudient la réception du darwinisme dans plusieurs communautés nationales. L'accession de *l'Origin* au statut de classique va de pair avec une redécouverte de la première édition du texte : en 1964, Harvard University Press en publie un fac-similé préfacé par Ernst Mayr et, depuis, il existe un certain consensus parmi les savants pour s'en tenir à cette version, laquelle – n'étant pas encore « contaminée » par la nécessité de répondre aux objections soulevées contre la théorie – montrerait la pensée darwinienne sous sa forme la plus pure (Hoquet, 2009, p. 14).

Encore une fois, si dans d'autres communautés linguistiques ce changement donne lieu à de nouvelles retraductions (c'est ce qui arrive par exemple en Italie, où une nouvelle traduction de *l'Origin*, effectuée à partir de l'édition de 1859, est publiée en 1974), la France semble en marge de ce mouvement. Quelques nouveaux paratextes sont rédigés et accompagnent les traductions que nous connaissions déjà, mais même ceux-ci sont loin de porter sur le darwinisme un regard unanimement positif.

C'est par exemple ce qui arrive en 1973, lorsque – à l'occasion du centenaire de sa traduction – la version de Jean-Jacques Moulinié est réimprimée (non intégralement) par l'éditeur belge Gérard ; c'est alors Pierre-Paul Grassé, un des derniers lamarckiens, qui va se charger de la présentation de l'ouvrage. Son introduction, assez dépouillée, ne présente pas de véritable intérêt jusqu'à sa conclusion ; après quelques pages consacrées à la biographie de Darwin et à l'histoire de sa théorie, Grassé ne renonce pas à souligner la prééminence du lamarckisme sur le darwinisme, et l'insuffisance de ce dernier dans l'explication de l'évolution biologique.

Le moins que l'on puisse dire de cette position, exprimée par un scientifique dans les années 1970, c'est qu'elle est assez singulière :

La notion d'évolution était du domaine de la science depuis un demi-siècle ; J.-B. Lamarck l'avait énoncée en termes dépourvus de toute ambiguïté dans son livre génial *La philosophie zoologique*, mais, en 1809, les esprits n'étaient pas préparés à l'admettre [...]. L'évolution de plus en plus est considérée comme un fait. Toutes les acquisitions de la science depuis la publication, en 1809, de *La philosophie zoologique* le confirment. Connaissions-nous le mécanisme intime du phénomène évolutif ? Oui, répondent les disciples inconditionnels de Darwin [...] ; non, déclarent la plupart des paléontologistes et un très grand nombre de biologistes (Grassé, 1973b, pp. 10-11).

Sept ans plus tard, en 1980, c'est la traduction d'Edmond Barbier qui est réimprimée dans un fac-similé en format réduit de l'édition de 1876. La traduction est publiée par Maspero, avec une préface signée par la sociologue Colette Guillaumin. Ce texte (Guillaumin, 1980) rompt en quelque sorte avec une tradition bien établie⁹ ; contrairement aux préfaces qui l'ont précédé – et à celles qui suivront –, il ne propose pas une biographie intellectuelle de Darwin ou un récit de la conception de sa théorie. Guillaumin se concentre plutôt sur les conséquences de la publication de l'ouvrage pour la société et pour les sciences sociales. La théorie de Darwin semble ainsi réduite au rang de prétexte pour un plaidoyer contre l'éthologie et la sociobiologie (alors à son apogée : *Sociobiology* d'Edward O. Wilson avait été publié cinq ans plus tôt) et, plus généralement, contre l'individualisme et l'élitisme supposés sur lesquels ces disciplines seraient bâties. Guillaumin voit le darwinisme comme une expression nécessaire des classes dominantes de l'époque ; elle en critique l'élargissement à l'homme¹⁰, et elle critique également le paradigme biologisant du « gène pour » un certain trait physique ou psychique. Bien qu'il ne soit jamais explicitement cité, il est possible de remarquer dans ce texte la présence du point de vue opposé, celui de la *tabula rasa* (cf. Pinker, 2002) qui voudrait que l'environnement soit le seul facteur à considérer lorsqu'il s'agit d'expliquer le développement intellectuel de l'être humain.

Un siècle après la dernière traduction de *l'Origin*, les paratextes des versions françaises montrent encore une hostilité manifeste envers l'idée de Darwin : Grassé ôte toute originalité à sa théorie, alors que Guillaumin en présente uniquement les effets néfastes. Par ailleurs et de manière assez paradoxale, une lecture plus optimiste des mêmes données permet de voir, dans ces nouvelles publications, les débuts d'une consécration : la décision de publier un fac-similé d'une traduction ancienne en fait, par cela même, un texte de référence, et celle d'en confier la préface à un non-spécialiste montre son statut de classique non pas de la biologie, mais de la pensée humaine au sens large ; de même, la parution dans une collection populaire comme « Marabout » montre l'existence (au moins espérée par l'éditeur) d'un large public.

L'ambivalence du jugement dépend ici de la dissymétrie entre les stratégies éditoriales et les propos des préfaciers. Ces éléments vont enfin s'accorder au moment de la « nouvelle »

⁹ Le titre de cette contribution (« Remarques sur *L'Origine des espèces* et sa postérité ») est assez significatif à cet égard.

¹⁰ Qui n'était pas le fait de Darwin, et d'autant moins dans *l'Origine des espèces* ; à cet égard voir aussi Tort, 2008, qui analyse en profondeur l'ouvrage que Darwin consacre en 1871 à la *Descent of Man*, montrant la position progressiste du naturaliste anglais.

traduction de Jean-Marc Drouin et Daniel Becquemont ; comme on le verra, une incohérence persistera toutefois lorsqu'on considère le niveau textuel.

4.1 La nouvelle *Origin* de Drouin et Becquemont

En 1992, soit cent douze ans après la dernière version de la traduction d'Edmond Barbier, Flammarion publie enfin, dans sa collection « GF », une version différente au niveau textuel de celles qui la précèdent. Il ne s'agira toujours pas d'une nouvelle traduction, mais d'une révision consistante de la traduction de Barbier, effectuée par Daniel Becquemont. Une nouvelle série de paratextes sera mise au point par Jean-Marc Drouin. Drouin et Becquemont représentent de manière prototypique le préfacier contemporain de l'ouvrage de Darwin : tous deux historiens des sciences et des idées¹¹, ils peuvent à ce titre analyser les idées de Darwin pour leur valeur historique et sociale, leur défense sur le plan scientifique n'étant plus nécessaire.

Les paratextes de cette édition¹² sont nombreux : Drouin signe une présentation d'une trentaine de pages et Becquemont, une note historico-philologique sur les éditions anglaises et françaises. Le texte est suivi par la traduction du glossaire (par W.S. Dallas) qui accompagne l'*Origin* à partir de la sixième édition anglaise, par une bibliographie raisonnée des ouvrages de ou sur Darwin et le darwinisme, par une série de courtes biographies des auteurs cités dans le texte et par une chronologie, ces trois dernières contributions étant co-signées par les deux directeurs de publication. L'entreprise de Becquemont et Drouin est tout à fait singulière dans le paysage éditorial de l'*Origin* : bien que la dernière traduction date de plus d'un siècle, le texte anglais n'est pas retraduit. Becquemont décide de produire un texte conforme à la première édition originale, celle de 1859, jamais traduite en français ; il le fait cependant à partir de la version de Barbier, en coupant les passages ajoutés de la deuxième à la sixième édition anglaise. Comme l'affirme l'adaptateur dans sa note sur les éditions anglaises et françaises du texte :

Nous avons choisi de travailler à partir de la traduction d'Edmond Barbier, en reconstituant le texte original par de nombreuses suppressions (dont celle d'un chapitre entier) et en ajoutant notre propre traduction des passages supprimés par Darwin dans les éditions suivantes. [...] Ces inconvénients nous semblent largement compensés par la présentation inédite de la première édition (Becquemont, 1992, p. 43).

Ce dernier signale aussi la présence d'autres corrections terminologiques visant à rétablir l'importance de certains termes clés du discours darwinien.

¹¹ À l'époque de la publication, Becquemont est professeur à Lille ; après des études d'anglais et des recherches portant sur la littérature, il s'intéresse assez tôt à l'histoire des idées ; à l'époque où paraît cette édition de l'*Origine des espèces*, il écrit *Darwin, darwinisme, évolutionnisme* (1992) et dirige une édition de l'esquisse de la théorie que Darwin conçut en 1842 (1993) ; il va par la suite se consacrer, pendant longtemps, à l'étude des carnets de notes de Darwin. Jean-Marc Drouin, philosophe, enseigne jusqu'en 2008 au Muséum d'Histoire naturelle ; parmi ses publications à l'époque qui nous intéresse, on peut signaler l'ouvrage *L'écologie et son histoire* (1991).

¹² Pour les citations, nous nous référons à l'édition publiée en 2008, qui est néanmoins conforme en tous points (à l'exception de certaines références bibliographiques) à celle de 1992.

Dans cette édition, tout semble aller dans une direction didactique, d'un côté, et respectueuse du texte-source, de l'autre : le retour (philologique¹³, pourrait-on dire) à la première édition, les paratextes pensés pour un public de non-spécialistes sont autant de signes du changement de statut de *l'Origine des espèces*, qui n'intéresse plus en tant que texte scientifique, mais en tant que document historique. L'opération échoue toutefois au niveau textuel¹⁴. Si les grandes articulations de l'ouvrage (ajouts ou suppressions de paragraphes entiers, de chapitres, et ainsi de suite) sont respectées, les nombreuses petites retouches que Darwin avait apportées entre la première et la sixième édition de son ouvrage ne sont pas systématiquement repérées et annulées. Au fil du temps, par exemple, la présence de l'auteur dans le texte anglais tend à se réduire : de nombreuses formules (« I think », « I believe », etc.) sont supprimées ; or, la version de Becquemont ne les rétablit pas¹⁵ :

I strongly suspect that some well-known laws [...] can be explained (Darwin, 1859, p. 89).

Some well-known laws [...] can partly be explained (Darwin, 1872, p. 70).

On peut expliquer, en partie, [...] quelques lois bien connues (Darwin, 1992, p. 142).

...and *I think* this cannot be disputed (Darwin, 1859, p. 127).

...and this cannot be disputed (Darwin, 1872, p. 102).

...et ce point n'est pas contestable (Darwin, 1992, p. 183).

De plus, la sixième édition fait surface à bien des endroits, en donnant lieu à un texte instable, qui ne correspond plus à aucune édition du texte-source :

...and still further modifications of the same kind would often still further increase the advantage (Darwin, 1859, p. 82).

...and still further modifications of the same kind would often still further increase the advantage, as long as the species continued under the same conditions of life and profited by similar means of subsistence and defence (Darwin, 1872, p. 64).

D'autres modifications de la même nature pourront encore accroître cet avantage, aussi longtemps que l'espèce se trouvera dans les mêmes conditions d'existence et jouira des mêmes moyens pour se nourrir et pour se défendre (Darwin, 1992, p. 135).

...peculiarities [...] which we cannot believe to be either useful to the males in battle, or attractive to the females (Darwin, 1859, p. 90).

...peculiarities [...] which apparently have not been augmented through selection by man (Darwin, 1872, p. 70).

...des particularités qui ne semblent pas avoir été augmentées par la sélection de l'homme (Darwin, 1992, p. 143).

La multiplication des exemples serait aisée, mais ceux-ci permettent déjà de tirer un premier bilan, assez ambivalent, sur cette opération. Si d'un côté le choix de revenir à l'édition de 1859

¹³ Ce qui semble confirmé par un changement important du titre, qui vise une plus grande littéralité par rapport à la version de Barbier : pour traduire « the preservation of favoured races in the struggle for life » on passe de « la lutte pour l'existence dans la nature » à « la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie ».

¹⁴ Pour les trois traductions des XX^e et XXI^e siècles, nous avons procédé à une analyse partielle du texte en nous limitant à l'incipit, à de larges parties des chapitres 4 et 6 et à la conclusion.

¹⁵ Dans les exemples qui suivent, les citations font référence à la première édition anglaise (1859), à la sixième édition anglaise (1872), qui constitue la source de Barbier, et à la version adaptée par Becquemont (1992).

semble indiquer un nouvel intérêt pour la forme du texte darwinien, de l'autre l'opération semble dépendre avant tout de raisons économiques : on affiche la volonté d'offrir au lecteur une version du texte qui permette de « retrouver cette œuvre dans sa fraîcheur initiale » (quatrième de couverture), mais on ne la retraduit pas. L'opération, de ce fait, échoue : elle conduit à un texte hybride, lequel, apparemment conforme à la première édition anglaise, montre en réalité de nombreuses traces des éditions suivantes.

Malgré ce défaut de taille, le texte sera republié en 2008 (« Nouvelle édition mise à jour » : cette mise à jour ne concerne que la bibliographie raisonnée) et en 2009. Cette dernière édition sort à l'occasion d'un anniversaire important, le cent-cinquantième de la première publication du texte ; le livre est vendu avec le quotidien *Le Monde* et constitue le premier volume de la collection « Les livres qui ont changé le monde »¹⁶. Du point de vue paratextuel, l'édition est très simple ; elle ne prévoit qu'une courte préface (« Note de l'éditeur », pp. 7-13), rédigée par Jérôme Picon, historien de l'art et spécialiste de Proust (notamment de ses écrits sur l'art). Quant au texte, il se caractérise par de nombreuses suppressions, qui réduisent sa longueur d'un tiers environ ; les parties qui restent correspondent en tous points à la version de Becquemont. On voit là un ultime élargissement du champ éditorial de *l'Origin* en France : édition réduite (ce qui constitue un cas assez rare dans le domaine non littéraire) et nouvelle préface de la part d'un non-spécialiste. Les scientifiques et les historiens des sciences ne sont plus les seuls dépositaires du savoir nécessaire pour introduire l'œuvre de Darwin ; comparée aux éditions des années 1970-1980, la vision du darwinisme est, ici, tout à fait positive. Mais l'anniversaire de 2009 n'est pas célébré que par l'édition du *Monde*.

4.2 Un candidat pour l'édition de référence : *l'Origin* de Berra, Tort et Prum

C'est encore en 2009 que voit le jour celle qui semble destinée à devenir l'édition de référence de *l'Origin* en français. Le texte, traduit par Aurélien Berra, dirigé par Patrick Tort et coordonné par Michel Prum, est publié simultanément par Slatkine en grand format et par Champion en édition de poche. Si Berra, un classiciste, s'occupe principalement de littérature et de rhétorique de la Grèce ancienne, Prum est un angliciste qui s'est spécialisé dans l'histoire des idées et qui a travaillé sur Darwin au cours de toute sa carrière (son curriculum est donc très proche de ceux de Drouin et Becquemont). Quant à Tort, il s'agit d'un des plus grands experts de Darwin dans le monde ; il a consacré au sujet de très nombreuses publications à partir des années 1970.

Pour cette version, Tort écrit une préface monumentale, de 250 pages environ (« Naître à vingt ans : genèse et jeunesse de *L'Origine* », Tort, 2009) qui – comme l'indique son titre – se concentre sur la conception de la théorie de l'évolution pendant les vingt ans (1839-1859) qui séparent les premières traces écrites concernant la *descent with modification* et la première édition de *l'Origin*. Plusieurs documents (lettres, articles savants) sont traduits pour la première fois en français à cette occasion.

Tout semble montrer une attention philologique au texte darwinien : c'est non seulement ce que nous dit la préface, qui traite avant tout de questions liées à la génétique textuelle, mais les autres paratextes vont dans la même direction. Un tableau (pp. 247-249) recueille et

¹⁶ Le site de l'éditeur (<http://boutique.lemonde.fr>) décrit ainsi les textes parus dans cette collection : « Manifestes, traités ou déclarations, ils ont changé le cours de l'Histoire. Scandaleux ou visionnaires, ils ont transformé les consciences, suscité des controverses, fondé des disciplines, déclenché des révolutions. Points de rupture en leur temps, ils sont aujourd'hui des points de repère essentiels ».

compare les différentes phases d'élaboration de l'*Origin* ; une deuxième annexe (pp. 251-253) détaille l'histoire des différentes éditions et des modifications progressives du livre en anglais. L'attention philologique se manifeste également dans les aspects formels, tels que le choix de reproduire la disposition typographique de la page de garde originale (p. 257). Il faut aussi considérer que ce volume s'insère dans un projet beaucoup plus vaste et encore en cours, qui vise à la publication des œuvres complètes de Darwin, toujours sous la direction de Patrick Tort.

Cette traduction semble indiquer, du point de vue paratextuel, une nouvelle attention à l'œuvre de Darwin non seulement en tant que texte fondateur des sciences biologiques contemporaines, mais aussi en tant qu'ouvrage de grande valeur littéraire.

À la lumière de tous ces aspects, il apparaît curieux d'avoir décidé de traduire non pas la première édition, mais la dernière édition revue par Darwin, celle de 1876. Cette décision mise à part, la traduction de Berra suit plutôt une stratégie traductive sourcière, en accord avec la redécouverte de l'*Origin* en tant que texte « littéraire ». Les aspects stylistiques sont presque toujours conservés. Pour s'en rendre compte, il est possible de comparer les différentes versions de l'incipit ; celle de Berra est la seule qui reproduit un parallélisme lexical (« inhabiting / inhabitants ») et qui reste au plus près de la syntaxe du texte anglais :

When on board H.M.S. 'Beagle,' as naturalist, I was much struck with certain facts in the distribution of the organic beings inhabiting South America, and in the geological relations of the present to the past inhabitants of that continent (Darwin, 1876, p. 1).

J'étais en qualité de naturaliste, à bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique "*the Beagle*", lorsque, pour la première fois, je fus vivement frappé de certains faits dans la distribution des êtres organisés qui peuplent l'Amérique du Sud, et des rapports géologiques qui existent entre les habitants passés et présents de ce continent (Darwin, 1862, p. xv).

Me trouvant, en qualité de naturaliste, à bord du vaisseau de Sa Majesté *le Beagle*, divers faits ayant trait à la distribution des êtres organisés vivant dans l'Amérique du Sud, et aux relations géologiques existant entre les habitants actuels et passés de ce continent, m'ont particulièrement frappé (Darwin, 1873, p. 1).

Lors de mon voyage, à bord du navire *le Beagle*, en qualité de naturaliste, j'ai été profondément frappé par certains faits relatifs à la distribution des êtres organisés qui peuplent l'Amérique méridionale et par les rapports géologiques qui existent entre les habitants actuels et les habitants éteints de ce continent (Darwin, 1876, p. 1).

Lorsque j'étais à bord du Vaisseau de Sa Majesté *le Beagle* en qualité de naturaliste, je fus très frappé de certains faits liés à la répartition des êtres organiques qui habitent l'Amérique du Sud, et aux rapports géologiques qu'entretiennent les habitants actuels de ce continent avec ses habitants passés (Darwin, 2009b, p. 275).

Cette attention à la forme est visible jusque dans la reproduction de certains choix de ponctuation, dont Darwin montre parfois un usage assez spécial (nous faisons référence ici au tiret) :

[B]ut who ever objected to chemists speaking of the elective affinities of the various elements? — and yet an acid cannot strictly be said to elect the base with which it in preference combines (p. 63).

[M]ais qui a jamais trouvé à redire lorsque les chimistes parlent des affinités électives des divers éléments ? – et pourtant on ne peut dire au sens strict qu'un acide élise la base avec laquelle il se combine de préférence (p. 363).

En même temps, Berra peut mettre à profit l'évolution linguistique, qui a enrichi le français de termes dont les traducteurs précédents ne disposaient pas. Ainsi, l'anglais *to select* peut enfin être traduit sans crainte par « sélectionner », un verbe qui remplace les différents « élire » ou « choisir » de Royer ou Barbier, ou le néologisme « sélectionner » de la version de Moulinié, dont le succès sera très limité (il disparaîtra virtuellement après 1880, au moment où il entrera en concurrence avec « sélectionner », comme le montre *Google Ngram Viewer* : <http://books.google.com/ngrams>).

Une édition « importante » comme celle de 2009 semblait laisser peu de place à une nouvelle traduction. Un choix éditorial paraissait toutefois s'opposer à la réception changeante de *l'Origin of Species* au fil des décennies : celui de traduire la toute dernière édition approuvée par Darwin, sans effectuer de « retour aux sources » vers la première édition. C'est sur ce choix que s'appuie une nouvelle traduction, parue en 2013.

4.3 Un deuxième candidat, assez inattendu : *l'Origin* de Hoquet

Thierry Hoquet est un spécialiste de la philosophie et de l'histoire des sciences naturelles. Il a travaillé sur Linné et Buffon avant de consacrer au naturaliste anglais un ouvrage paru en 2009, *Darwin contre Darwin*, une analyse très intéressante et très fine du livre dont il est question ici. Dans ce texte, il insiste notamment sur l'importance du retour à la première édition anglaise, qui avait intéressé l'ensemble des historiens et des spécialistes à partir des années 1960 : quoi de plus normal, donc, que de vouloir offrir à sa propre communauté linguistique une version de ce texte ?

La nouvelle *Origine des espèces* parue au Seuil en 2013 offre enfin une traduction intégrale du texte de 1859. Ce travail se veut philologique et sourcier, tant du point de vue paratextuel que textuel. La tentative d'« amener le lecteur à l'auteur », pour le dire avec Schleiermacher, est ici évidente à tous les niveaux.

L'ouvrage insiste dès la couverture sur la nouveauté de l'opération, qui offre au lecteur français un texte qui n'avait jamais été traduit auparavant, et sur l'attention philologique du travail (« une véritable édition scientifique de *l'Origine* », quatrième de couverture). Au niveau paratextuel, Hoquet tient ses promesses : les péri-textes qui précèdent sa traduction montrent tous une grande attention aux aspects stylistiques et – ce qui constitue une nouveauté de taille – traductifs. Une « Note sur la présente édition » (Hoquet, 2013a) dresse un aperçu historique rapide mais exhaustif des traductions françaises de *l'Origin* et du passage progressif par la critique et le public de la sixième à la première édition anglaise. La véritable préface, dont le titre significatif est « Comment traduire Darwin ? » (Hoquet, 2013b), est entièrement consacrée à l'explication et à la justification de la stratégie traductive adoptée dans l'ouvrage. Le projet de Hoquet semble vouloir permettre au lecteur français de *lire l'original à travers sa traduction*. Pour ce faire, après quelques considérations sourcières assez stéréotypées (par exemple, la volonté de « coll[er] au plus près » du texte-source, p. 13), le traducteur-préfacier établit une liste des termes clés de *l'Origin* (« Observations sur le lexique de Darwin », Hoquet, 2013c), dont il propose une traduction univoque et cohérente tout au long du volume, même au risque de « déranger » le lecteur avec des collocations inhabituelles. C'est ce qui arrive par exemple avec le choix de rendre *inheritance* par « héritage », là où le vocabulaire génétique contemporain utiliserait plutôt « hérédité » ; en exotisant, Hoquet cherche à rendre

perceptible l'ignorance totale de Darwin et de ses contemporains des mécanismes héréditaires. Mais cette stratégie traductive, sourcière et dépayssante à la fois, est aussi visible à d'autres niveaux : par exemple, le choix explicite (2013b, pp. 17-18) de reproduire l'usage assez aléatoire des majuscules du texte anglais ou celui d'indiquer dans le texte, entre crochets, les numéros de page de l'édition anglaise, afin de simplifier la mise en regard des deux textes ; les nombreuses notes « linguistiques » en bas de page, qui donnent souvent la tournure ou le mot anglais dont la traduction est présentée dans le texte ; enfin, le choix de traduire même des parties purement accessoires du texte-source, comme l'« Instruction to the binder » qui précède la première page du livre.

Des paratextes plus « traditionnels », tels qu'une histoire de l'*Origin* et de sa conception, ou une chronologie de la vie de Darwin, existent, mais sont relégués en fin de volume, après la traduction : une autre manière, nous semble-t-il, de mettre au premier plan les aspects formels et traductifs de l'opération.

Venons-en au texte. Il est possible avant tout de confronter ce texte à la version de Flammarion, avec laquelle il entre forcément en concurrence. La cohérence accrue de la version de 2013 ressort déjà des exemples donnés plus haut ; le texte perd ici la qualité composite qui caractérisait la traduction de 1992.

I strongly suspect that some well-known laws [...] can be explained (Darwin, 1859, p. 89).

On peut expliquer, en partie, [...] quelques lois bien connues (Darwin, 1992, p. 142).

Je soupçonne fort que plusieurs lois [...] peuvent être expliquées (Darwin, 2013, p. 119).

...and *I think* this cannot be disputed (Darwin, 1859, p. 127).

...et ce point n'est pas contestable (Darwin, 1992, p. 183).

...et *je crois* que cela ne peut pas être contesté (Darwin, 2013, p. 149).

...and still further modifications of the same kind would often still further increase the advantage (Darwin, 1859, p. 82).

D'autres modifications de la même nature pourront encore accroître cet avantage, *aussi longtemps que l'espèce se trouvera dans les mêmes conditions d'existence et jouira des mêmes moyens pour se nourrir et pour se défendre* (Darwin, 1992, p. 135).

...et ainsi, davantage de modifications de la même sorte augmenteront souvent encore plus l'avantage (Darwin, 2013, p. 113).

En général, la stratégie de traduction est très littérale, avec quelques exceptions qui concernent surtout la ponctuation : celle-ci est souvent modifiée pour s'adapter à l'usage français. Le respect de la forme du texte darwinien dépend aussi du choix, déjà mentionné, de traduire de manière cohérente quelques-uns des principaux termes clés utilisés par Darwin. C'est ce qui arrive pour la série *breed/breeder/to breed*, toujours traduite avec des formes du verbe « produire » (le traducteur justifie son choix et évalue les alternatives possibles in 2013c, pp. 19-20) et ses dérivés, alors que les autres traducteurs optent pour une certaine variabilité en fonction du contexte.

How many animals there are which will not *breed* [...]. *Breeders* believe that long limbs are almost always accompanied by an elongated head. [...] peculiarities appearing in the males of our domestic *breeds* are often transmitted... (Darwin, 1859, pp. 8-13).

Combien d'animaux qui ne *se reproduisent* pas [...] Les *éleveurs* admettent que, lorsque les membres sont longs, la tête l'est presque toujours aussi. [...] Les particularités qui

apparaissent chez les mâles de nos *espèces* domestiques se transmettent souvent... (Darwin, 1992, pp. 54-60).

Combien d'animaux ne *se reproduisent* jamais [...] Les *éleveurs* croient que de longs membres s'accompagnent presque toujours d'une tête allongée. [...] les particularités apparaissant chez les mâles de nos *racés* domestiques sont souvent transmises... (Darwin, 2009b, pp. 284-288).

Combien d'animaux ne *produiront pas* [...]. Les *producteurs* croient que de longs membres sont presque toujours accompagnés d'une tête allongée. [...] les particularités qui apparaissent chez les mâles de nos *productions* domestiques sont souvent transmises... (Darwin, 2013, pp. 46-50).

Nous avons choisi ici les premières occurrences des trois termes dans le texte de 1859. Une cohérence se dégage immédiatement du texte de Hoquet (*produiront-producteurs-productions*) par rapport à ceux de Becquemont (*se reproduisent-éleveurs-espèces*) et de Berra (*se reproduisent-éleveurs-racés*); il est possible que cela nuise un peu à la compréhension immédiate du texte, mais le réseau lexical est intact; ces citations démontrent par ailleurs la littéralité de certains choix de traduction, visible dans le respect de la forme passive (« sont ... accompagnés » ou « sont ... transmises ») ou encore de la forme future de « will not breed ».

La traduction de Thierry Hoquet modifie encore une fois le statut du texte de Darwin : la primauté accordée à la forme du texte et à son style rapproche *l'Origin of Species* des œuvres proprement littéraires. Chef-d'œuvre de la littérature scientifique, le texte devient désormais un chef-d'œuvre de l'histoire des idées, dont l'importance ne se mesure pas seulement à son contenu, mais aussi à sa forme.

Si le lecteur français voulant approcher *l'Origin* n'avait pas un grand choix devant lui jusqu'à très récemment, grâce aux deux traductions de 2009 et 2013 il lui est désormais possible d'accéder au texte de Darwin en tant qu'ouvrage scientifique et monument de l'histoire des idées (Berra) ou en tant que texte « littéraire » (Hoquet).

5. Conclusion

Le moment est venu de tirer un bilan de cette série éditoriale; il s'agit forcément d'un bilan multiple, et qui superpose plusieurs plans : la réception de *l'Origine des espèces* et de la théorie de l'évolution au cours du temps, les paratextes, le plan purement textuel enfin.

Pour le premier niveau, la situation française indique jusqu'à très tard une certaine difficulté à accepter sans réserves la théorie de Darwin : le montrent l'histoire de la réception telle que nous l'avons rapidement vue et – dans notre corpus – les préfaces (années 1970-1980) de Grassé et Guillaumin, chacune à leur manière fortement critiques à l'égard de l'hypothèse de Darwin; en témoigne aussi la série retraductive, avec un vide qui n'a pas d'équivalent en Occident : entre 1880 (dernière révision par l'auteur de la traduction Barbier) et 2009, aucune nouvelle traduction ne voit le jour, sinon sous la forme de la révision effectuée en 1992 (ce qui est quand même très tard) par Daniel Becquemont d'une traduction vieille de plus d'un siècle. Cela pourrait peut-être tenir à une sorte d'« illusion de l'équivalence » qui frapperait les traducteurs de textes techniques/scientifiques et qui consisterait à considérer qu'il n'y a finalement qu'une seule traduction correcte de ce type de textes :

Dans l'approche traditionnelle de la traduction littéraire, le traducteur travaille sur des textes *ouverts*, où de multiples interprétations sont possibles et où les *perles*

occasionnées par le passage d'une langue à l'autre sont inévitables. [...] Cette méthode d'interprétation [...] s'oppose à l'approche cognitive rationnelle de la traduction spécialisée, où le traducteur a habituellement affaire à des textes *fermés* pour lesquels l'axiome sur lequel se fonde l'approche traductive est qu'il n'y a qu'une interprétation correcte du texte à traduire (Scarpa, 2010, p. 96 ; les *italiques* sont de l'auteure).

S'il en était ainsi, la retraduction d'un texte non littéraire apparaîtrait effectivement comme inutile ; or, le texte de Darwin est tout sauf monolithique : le démontrent les nombreuses analyses stylistiques dont il a été l'objet et l'insistance de plusieurs spécialistes sur le caractère singulier de l'argumentation darwinienne, à quoi s'ajoute la *variabilité* même du texte, due aux nombreuses éditions anglaises disponibles.

Il est aussi possible que ces deux explications du blanc traductif (mauvaise réception, d'un côté, et « illusion de l'équivalence », de l'autre) se cumulent ; les deux ont récemment été ébranlées par les nouvelles traductions de 2009 et 2013, qui semblent redonner à la théorie de Darwin son importance et essayer, autant que faire se peut, de revenir à la forme du texte de l'*Origin*, en évaluant à leur juste mesure ses aspects stylistiques, rhétoriques et formels au sens large.

Venons-en aux paratextes : le plus intéressant est peut-être l'avance qu'ils semblent prendre sur les traductions. La valeur « extrascientifique » de l'*Origin* est prise en compte au moins à partir des années 1980 (préface, certes négative, de Guillaumin). Dès 1992 l'importance d'une approche philologique du texte est mise en avant pour ce qui est des « normes préliminaires » (cf. Toury, 1995), avec le retour souhaité à l'édition anglaise de 1859, et pour ce qui est des paratextes, avec l'attention accordée à l'histoire du texte en Angleterre et en France. Pendant un certain temps, les paratextes semblent ainsi davantage décrire les stratégies traductives futures que celles de leur temps. Ce ne sera qu'avec les traductions de 2009 et de 2013 que les deux niveaux, textuel et paratextuel, retrouveront une certaine harmonie.

Passons enfin aux textes : la série retraductive « globale », tout comme celle des XX^e et XXI^e siècles, semble confirmer l'hypothèse retraductive de Paul Bensimon (1990) et Antoine Berman (1990), selon laquelle les différentes incarnations d'un texte auraient tendance à passer en quelque sorte du pôle cibliste au pôle sourcier en termes de stratégies traductives. Dans notre cas, ce déplacement du contenu à la forme semble être fonction du déplacement parallèle – et progressif – de la science avancée à la science vulgarisée, et ensuite à l'histoire des sciences, à l'histoire des idées et plus généralement au canon littéraire au sens large. Certaines manipulations textuelles qui étaient compatibles avec la traduction technique disparaissent presque complètement avec le passage à une approche plus « littéraire », cohérente avec le nouveau statut du texte.

On serait tenté, en guise de conclusion, de plaquer les idées de Darwin sur la série retraductive elle-même. En un sens, celle-ci est une image de plus de l'« infinité de formes regorgeant de beauté et de merveilles » (Darwin, 2013, p. 444) dont parle le naturaliste anglais à la fin de son ouvrage. Celle de l'*Origin of Species* est bien une *descent with modification* qui non seulement montre – pour reprendre les mots de l'autre découvreur du mécanisme évolutif, Alfred Russell Wallace – la « tendance des variétés à s'écarter indéfiniment du type originel » en occupant toutes les niches culturelles disponibles (tant par les nouvelles traductions que par la variation des paratextes), mais qui révèle également des rapprochements inattendus, des extinctions (comme celle qui a récemment frappé tous les textes à l'exception des versions parues depuis 1992) et des « fossiles vivants », représentés par les quelques éditions anastatiques disponibles.

6. Références

1. Éditions anglaises de l'*Origin* publiées du vivant de Charles Darwin

1859. *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London : John Murray, 1st ed.
1860. *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London : John Murray, 2nd ed.
1861. *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*: London : John Murray, 3d ed.
1866. *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London : John Murray, 4th ed.
1869. *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London : John Murray, 5th ed.
1872. *The origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London : John Murray, 6th ed.
1876. *The origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London : John Murray, 6th ed., with additions and corrections.

2. Éditions françaises de l'*Origin* citées dans le texte

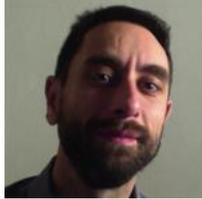
1862. *De l'origine des espèces, ou Des lois du progrès chez les êtres organisés* [traduit en français sur la 3^e édition par Mlle Clémence-Auguste Royer, avec une préface et des notes du traducteur]. Paris : Guillaumin.
1873. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou La lutte pour l'existence dans la nature* [traduit sur les 5^e et 6^e éditions anglaises par Jean-Jacques Moulinié]. Paris : Reinwald.
1876. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou La lutte pour l'existence dans la nature* [traduit sur la 6^e édition anglaise, par Edmond Barbier]. Paris : Reinwald.
1973. *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la Lutte pour l'existence dans la nature* [traduit par Jean-Jacques Moulinié, présentation de Pierre-Paul Grassé]. Verviers : Gérard, coll. « Marabout » ; Paris : Diffusion Inter-forum.
1980. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature* [traduit par Edmond Barbier ; préface de Colette Guillaumin]. Paris : Maspero.
1992. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou La préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* [texte établi par Daniel Becquemont, à partir de la traduction de l'anglais d'Edmond Barbier ; introduction, chronologie, bibliographie par Jean-Marc Drouin]. Paris : Flammarion [nous faisons référence à l'édition de 2008].
- 2009a. *L'origine des espèces* [traduction d'Edmond Barbier revue par Daniel Becquemont, choix de textes et note de l'éditeur par Jérôme Picon]. Paris : Le Monde/Flammarion.
- 2009b. *L'origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle ou La préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* [sous la direction de Patrick Tort, traduit par Aurélien Berra, coordination par Michel Prum]. Paris : Champion ; Genève : Slatkine.
2013. *L'origine des espèces. Texte intégral de la première édition de 1859* [traduit, présenté et annoté par Thierry Hoquet]. Paris : Seuil, coll. « Les sources du savoir ».

3. Autres textes de référence

- Acuña Partal, C. (2016). Notes on Charles Darwin's thoughts on translation and the publishing history of the European versions of *[On] The Origin of Species*. *Perspectives. Studies in Translation Theory and Practice*, 24, 7-21.
- Becquemont, D. (1992a). *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*. Paris : Kimé.
- Becquemont, D. (1992b). Note sur les éditions françaises et anglaises de *L'origine des espèces*. In Darwin 1992, pp. 39-44.
- Becquemont, D. (1993). *L'ébauche de l'Origine des espèces de Darwin*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Bensimon, P. (1990). Présentation. *Palimpsestes*, 4, IX-XIII.
- Berman, A. (1990). La retraduction comme espace de la traduction. *Palimpsestes*, 4, 1-8.
- Bowler, P. J. (1983). *The Eclipse of Darwinism. Anti-Darwinian evolution theories in the decades around 1900*. Baltimore : Johns Hopkins University Press.
- Brisset, A. (1999). Clémence Royer, ou Darwin en colère. In J. Delisle (dir.), *Portraits de traducteurs* (pp. 173-202). Presses Universitaires d'Ottawa.
- Brisset, A. (2004). Retraduire ou le corps changeant de la connaissance. Sur l'historicité de la traduction. *Palimpsestes*, 15, 39-67.
- Buican, D. (1984). *Histoire de la génétique et de l'évolutionnisme en France*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Conry, Y. (1974). *L'introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*. Paris : Vrin.
- Corsi, P., & Weindling, P. J. (1985). Darwinism in Germany, France and Italy. In D. Kohn (dir.), *The Darwinian heritage* (pp. 683-729). Princeton University Press.
- Darwin, F. (dir.). (1925). *Life and letters of Charles Darwin*. New York : Appleton & Co.
- Drouin, J.-M. (1991). *L'écologie et son histoire*. Paris : DDB.
- Gambier, Y. (1994). La retraduction, retour et détour. *Meta*, 39(3), 413-417.
- Glick, T. F. (dir.). (1974). *The comparative reception of Darwinism*. Austin : University of Texas Press.
- Grassé, P.-P. (1973a). *L'évolution du vivant*. Paris : Albin Michel.
- Grassé, P.-P. (1973b). Présentation. In Darwin 1973, pp. 5-11.
- Guillaumin, C. (1980). Remarques sur *L'Origine des espèces* et sa postérité. In Darwin 1980, pp. v-xxvi.
- Hoquet, T. (2009). *Darwin contre Darwin. Comment lire l'Origine des espèces ?* Paris : Seuil.
- Hoquet, T. (2013a). Note sur la présente édition. In Darwin 2013, pp. 9-11.
- Hoquet, T. (2013b). Préface. Comment traduire Darwin ? In Darwin 2013, pp. 13-18.
- Hoquet, T. (2013c). Observations sur le lexique de Darwin. In Darwin 2013, pp. 19-26.
- Kuhn, T. (1972). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Laurent, G. (2006). Paléontologie et évolution : la Société géologique de France, un espace de "liberté". Communication au Congrès annuel de la SHESVIE (Paris, le 18 octobre 2002), non publiée. Consulté le 28 juin 2013, http://www.lamarck.cnrs.fr/ice/ice_book_detail-fr-text-lamarck-bio_lamarck-33-1.html
- Miles, S. J. (1989). Clémence Royer et « De l'origine des espèces » : traductrice ou traîtresse ? *Revue de synthèse*, 110 (1), 61-83.
- Pancaldi, G. (1977). *Charles Darwin : « storia » ed « economia » della natura*. Florence : La Nuova Italia.
- Pancaldi, G. (1983). *Darwin in Italia*. Bologne : Il Mulino.
- Pano, A., & Regattin, F. (2015). *Tradurre un classico della scienza. Traduzioni e ritraduzioni dell'Origin of Species di Charles Darwin in Francia, Italia e Spagna*. Bologne : Bononia University Press.
- Pinker, S. (2002). *The Blank Slate*. New York : Viking Press.
- Prum, M. (2014). Charles Darwin's first French translations. In T. F. Glick & E. Shaffer (dir.), *The literary and cultural reception of Charles Darwin in Europe* (pp. 391-399). Londres : Bloomsbury.
- Pym, A. (1998). *Method in translation history*. Manchester : St. Jerome.
- Scarpa, F. (2010). *La traduction spécialisée. Une approche professionnelle à l'enseignement de la traduction* (M. A. Fiola, trad.). Presses de l'Université d'Ottawa.
- Stebbins, R. E. (1974). France. In T. F. Glick (dir.), *The comparative reception of Darwinism* (pp. 117-163). Austin : University of Texas Press.
- Tort, P. (2009). Naître à vingt ans : genèse et jeunesse de *L'Origine*. In Darwin 2009b, pp. 17-243.
- Tort, P. (2014). 1909: The great silence. Remarks on the non-celebration of Darwin's centenary in France. In T. Glick & E. Shaffer (dir.), *The literary and cultural reception of Charles Darwin in Europe* (pp. 400-415). Londres : Bloomsbury.
- Toury, G. (1995). *Descriptive translation studies and beyond*. Amsterdam : Benjamins.

Wartelle, J.-C. (2004). La Société d'anthropologie de Paris de 1850 à 1920. *Revue d'histoire des sciences humaines*, 10, 125-171.

Wilson, E. O. (1975). *Sociobiology. The new synthesis*. Cambridge, MA : Harvard University Press.



Fabio Regattin
Dipartimento LILEC
Università di Bologna
fabio.regattin2@unibo.it

Biographie : chercheur en langue française et en traduction à l'Université de Bologne, Fabio Regattin travaille comme traducteur pour l'édition et pour le théâtre. Il s'intéresse en particulier à la traduction des jeux de mots, à la traduction pour le théâtre et aux liens entre traduction et évolution culturelle. Plusieurs de ses publications portent sur ces sujets, parmi lesquelles : *Le Jeu des mots. Réflexions sur la traduction des jeux linguistiques* (Bologne, Emil, 2009) et *Tradurre un classico della scienza. Traduzioni e ritraduzioni dell'Origin of Species di Charles Darwin in Francia, Italia e Spagna* (Bologne, Bononia University Press, 2015, avec Ana Pano Alamán). <http://www.unibo.it/docenti/fabio.regattin2>

Stolze, Radegundis (2016). *Übersetzungstheorien*. Tübingen: Narr Francke Attempo (= narr starter). ISBN 978-3-8233-8029-0. CHF 11.

Der vorliegende Band erschien in der Reihe *narr-Starter* und richtet sich an StudienanfängerInnen. Diese Reihe hat keinen disziplinären Fokus, sondern publiziert zu einem breiten Themenfeld: Neben dem aktuellsten Band zu Übersetzungstheorien liegen beim Verfassen dieser Rezension noch *Kontrastive Linguistik*, *Mehrsprachigkeitsforschung*, *Wissenschaftliches Arbeiten für Linguisten* und *Sprachmittlung* vor. Gemeinsam ist allen fünf Bänden somit lediglich der Untertitel: „7 wichtige Punkte für einen erfolgreichen Start ins Thema“. Warum es genau sieben sind, kann nur gemutmaßt werden: Vielleicht soll die einstellige Primzahl Übersichtlichkeit in der verwirrenden Vielzahl von Ansätzen und Theorien vermitteln und so den veränderten Lesegewohnheiten von jungen Menschen Rechnung tragen. Statt größere Textmengen durchhackern zu müssen, sollen wissenschaftliche Inhalte für die mit digitalen Medien groß gewordenen StudienanfängerInnen in leicht verdauliche Häppchen portioniert werden, wohl auch um der immer wieder beklagten bzw. kolportierten verringerten Aufmerksamkeitsspanne der „digital natives“ entgegenzukommen.

Mit dem vorliegenden Band zu Übersetzungstheorien ist dieser Trend nun auch in der Übersetzungswissenschaft angekommen. Der Band bzw. die Reihe wirft ein Schlaglicht auf die Entwicklung der Vorstellung von der Bildungsaufgabe der Universität im Allgemeinen und translationswissenschaftlicher universitärer Einrichtungen im Besonderen. Daher sollen neben einer Rezension des Buches an sich auch grundsätzliche Fragen zu einer solchen Aufbereitung von wissenschaftlichen Erkenntnissen angestellt werden. Zunächst jedoch zum Band selbst.

Das Buch gliedert sich nach einer Einleitung in 7 Kapitel sowie ein Textbeispiel, in dem 3 Übersetzungen kritisch analysiert werden. Danach folgen ein Glossar, Aufgaben in Form von Wissensfragen für die Studierenden zu den jeweiligen Kapiteln, ein Literaturverzeichnis und ein kurzes Sachregister.

Bereits in der Einleitung wird auf das ebenfalls von Stolze verfasst Werk *Übersetzungstheorien – Eine Einführung* (2011) verwiesen, das eindeutig als Grundlage für den vorliegenden Starter-Band dient. Die kontinuierlichen Verweise im weiteren Verlauf auf dieses Werk legen die Vermutung nahe, dass ein wesentliches Ziel dieser eingedampften Version der Erwerb der Langfassung ist. Ein anderes Ziel des Bandes ist hingegen eher diffus: Während in der Einleitung angegeben wird, dass es darum geht, „einen Einstieg in das komplexe Thema zu erleichtern“, „ein paar Grundlinien der Problematik aufzuzeigen“ und „ein Vorverständnis“ zu schaffen, indem „ohne kritische Diskussion“ die wichtigsten Theorien vorgestellt werden (S. 10), wird im Schlusswort als Ziel angegeben, „ein kritisches Problembewusstsein im Bereich der Übersetzungstheorien“ zu schaffen (S. 69). Wie dies für eine Zielgruppe ohne Vorkenntnisse gelingen soll, indem man lediglich Informationsbausteine ohne argumentativen Unterbau liefert, ist allerdings nicht ganz klar.

Kapitel 1 beschäftigt sich mit Ansätzen, die das Sprachsystem in den Blick nehmen bzw. sich daraus entwickelt haben, Kapitel 2 wendet sich textlinguistischen und pragmatischen Fragestellungen zu, Kapitel 3 ist der literarischen Übersetzung und hier vor allem den deskriptiven Ansätzen der sog. „Manipulation School“ und der Polysystemtheorie gewidmet. Während bis hierin eine thematisch konzise Darstellung erfolgt, beginnt sich in Kapitel 4 die vorgegebene Beschränkung auf 7 Kapitel störend auszuwirken. Unter der Überschrift „Der Blick auf die Disziplin“ findet sich eine heterogene Ansammlung von Ansätzen. Diese reichen von tatsächlich wissenschaftstheoretischen Positionierungen der Übersetzungswissenschaft als Interdisziplin über die etwas irreführend als „Feldtheorie“ bezeichnete disziplinäre Landkarte von James Holmes bis hin zu methodischen Zugängen, wie Korpusanalysen und deskriptiven Ansätzen. Des Weiteren wird auch die Prozessforschung, wie sie vor allem in psycholinguistischen Studien betrieben wird, in diesem Kapitel untergebracht. Funktionale Theorien – zu der auch der interpretationstheoretische, semiotisch motivierte Ansatz von Holger Siever gezählt wird – werden in Kapitel 5 behandelt. Ansätze, die sich mit Macht, Ethik, Hybridität und kultureller Übersetzung beschäftigen, werden unter „Übersetzen und Machtverhältnisse“ in Kapitel 6 subsumiert, wobei auch hier aufgrund der Kürze (gut 5 Seiten), so manches durcheinander zu geraten scheint. Warum die Dekonstruktion in Kapitel 1 in einem Absatz behandelt wird und nicht in Kapitel 6, wo sie eigentlich die Grundlage darstellt, ist nicht klar. Das letzte Theoriekapitel bildet die Übersetzungshermeneutik, die den Text als Übersetzungsgrundlage als übersummatives, multiperspektivisches und individuelles Ganzes betrachtet und – wie dies bereits Stolze (1982) formuliert hat – Stimmigkeit als Übersetzungsziel vorgibt.

Zwar stimmt es, dass bei der Vorstellung der Ansätze eine kritische Diskussion weitgehend vermieden wird, allerdings erfolgt eine Bewertung der Theorien indirekt bei der Diskussion der Übersetzung eines Zeitungsartikels (dass damit eine jahrzehntelange und in der Übersetzungsdidaktik als weitgehend praxisfern eingestufte Textsorte ausgewählt wurde, ist schade). Neben einer Laienübersetzung wird auch eine funktionale und eine hermeneutische Übersetzung kritisch untersucht. Während bei der Laienübersetzung eine Reihe von Fehlern identifiziert werden, wird bei der funktionalen Übersetzung kritisiert, dass sie aufgrund der Fokussierung auf den Wissenshorizont der Rezipientinnen den Text „gelegentlich banalisierend und überdeutlich“ (S. 65) aufbläht. Hier wird der funktionale Ansatz allerdings missverständlich dargestellt. Laut Stolze geht es diesem darum „Fremdkulturelles zu erläutern“ (S. 63). In dieser pauschalisierenden Form stimmt dies jedoch nicht. Je nach Funktion des Textes kann auch die Beibehaltung der Fremdheit ein Skopos sein, was – siehe Nords Übersetzungstypen (1988) – andere Übersetzungsstrategien nötig macht. Eine funktionale Übersetzung bedeutet eben nicht, „banalisierend und überdeutlich“ zu übersetzen, sondern je nach Vorwissen, Erwartungen und Verstehenshorizont der RezipientInnen adäquat zu formulieren. Wenig überraschend ist es der hermeneutische Ansatz, also jener, für den Radegundis Stolze in der Übersetzungswissenschaft steht, der keinerlei Kritikpunkte aufwirft. Er ermöglicht es (anscheinend im Gegensatz zu einer funktionalen Herangehensweise) „die Übersetzung selbst aufgrund gegebenen Vorwissens zu interpretieren, ohne dass ein bestimmtes Verständnis erzwungen“ wird (S. 67). Natürlich hat jede/r Übersetzungswissenschaftler/in eigene theoretische Zugänge, die auch in einem Einführungsband durchschimmern, allerdings sollte die eigene Position vielleicht doch transparent(er) gemacht werden, um so gerade auch StudienanfängerInnen die Entwicklung eines unvoreingenommenen kritischen Problembewusstseins zu ermöglichen.

Ein Glossar schließt den Band ab, als Quellen für die Begriffsklärungen werden neben wissenschaftlichen Werken auch Duden und Wikipedia genannt. Einige der angeführten Autoren (z.B. Gadamer, Jäger, Neubert) scheinen im anschließenden Literaturverzeichnis überhaupt nicht auf. Auch die Zuordnung mancher Begriffe zu bestimmten AutorInnen erscheint nicht immer ganz schlüssig: So wird z.B. Translationssoziologie Prunč und nicht Wolf zugeordnet, Übersetzungskultur Krystofiak, während der weitverbreitete, von Prunč geprägte Begriff der Translationskultur gar nicht aufscheint, Kreativität wird Siever und nicht Kusmaul zugeeignet.

Formal scheint mir bisweilen die pauschalisierende Art der Zitierweise problematisch, da Anfänger den Eindruck erhalten könnten, es reicht einfach, einen Namen ohne Jahr und Seite anzugeben, um auf eine konkrete Aussage bzw. einen Fachausdruck zu verweisen. Auch Wikipedia-Verweise als Quellenangaben für wissenschaftliche Ausdrücke scheinen gerade für Anfänger nicht unproblematisch, denn dies konterkariert in gewisser Weise das Bemühen zahlreicher Vorlesungen und Seminare zum wissenschaftlichen Arbeiten, in denen das Zitieren von Wikipedia als wissenschaftlicher Quelle äußerst kritisch gesehen wird.

Natürlich muss zugestanden werden, dass in einer solchen Kürze kein vollständiger Überblick möglich ist, jede/r Autor/in wird bei der Auswahl von Theorien und Ansätzen eigene Schwerpunkte treffen. Dass dabei manches zu kurz kommen muss, unerwähnt bleibt und Gewichtungen nicht immer schlüssig erscheinen, kann zu einem Großteil nicht der Autorin, sondern dem Reihenformat angelastet werden. Womit wir bei einigen ganz grundsätzlichen Fragen wären, die eine Reihe wie *narr-Starter* für die wissenschaftliche bzw. akademische (Aus-)Bildung aufwerfen.

Die Befähigung zur kritischen Auseinandersetzung mit wissenschaftlichen Werken verlangte von Studierenden lange Zeit (zu?) viel: Um sich mit den gedanklichen Konstrukten von WissenschaftlerInnen auseinanderzusetzen, um in ihre Ideenwelt einzutauchen, diese zu erkunden, sich vielleicht auch darin zu verlieren und zu verirren, musste man sich auf die jeweiligen Werke einlassen. Diese ersten Schritte waren häufig mühevoll und erforderten vor allem eines: Zeit. Bisweilen war man überfordert von so viel Neuem, einer Terminologie, die fremd und unverständlich war und theoretischen Konstruktionen, die in ihrer Komplexität häufig undurchschaubar wirkten. Um diesen Einstieg zu erleichtern, entstanden in den letzten Jahrzehnten vermehrt Handbücher, Einführungswerke und Fachzyklopädien, die diese Theorien erklärten und darstellten. Dies führte dazu, dass man nicht mehr Originalwerke las, sondern deren (mehr oder wenig persönlich gefärbte) Darstellung bzw. Interpretation. In Seminar-, Master- und Doktorarbeiten macht sich dies in der Zitierweise bemerkbar: Häufig werden nun nicht mehr die SchöpferInnen von Theorien zitiert, sondern deren Darstellung aus Handbüchern. Damit gerät gewissermaßen ein Grundgesetz des Gutenberg-Zeitalters ins Wanken: Die zentrale wissenschaftliche Maxime, auf den/die Urheber/in einer Theorie zu verweisen gilt nicht mehr, stattdessen wird auf jemanden verwiesen, der diese in vereinfachter Form darstellt.

Nun geht man noch einen Schritt weiter, indem die verkürzte Darstellung einer zuvor publizierten erklärenden Zusammenfassung von Theorien als „Wissen“ präsentiert wird. Dies kann auch als Symptom des derzeitigen Ausbildungstrends und dafür, was heute unter Wissenschaftsvermittlung verstanden wird, gesehen werden. Nicht wie ein theoretisches Gebäude errichtet wird, wie Thesen entwickelt, Argumente dargelegt werden, steht im Vordergrund, sondern die effiziente und vereinfachte Präsentation von Theoriebites. Ob Studierenden so der Einstieg in die Welt der Wissenschaft erleichtert wird und damit, wie

Stolze es auf der Website des Narr-Verlags formuliert, „leichter, effektiver, mit mehr Spaß“ (URL: Narr-Starter) studiert werden kann, oder ob Inhalte dadurch nicht auf eine Art und Weise vereinfacht werden, die letztlich nicht zur kritischen Auseinandersetzung stimulieren, sondern nur Wissen simulieren, ist eine Frage, mit der sich Universitäten wohl in Zukunft verstärkt auseinandersetzen müssen. In dieser Hinsicht regt der vorliegende Band und die Reihe, in der er erschien, zweifelsohne zum kritischen Nachdenken an.

Bibliographie

- Narr-Starter. Abgerufen am 15. Juni 2017, <http://narr-studienbuecher.de/index.php/narr-starter>
- Nord, C. (1988). *Textanalyse und Übersetzen. Theoretische Grundlagen, Methode und didaktische Anwendung einer übersetzungsrelevanten Textanalyse*. Heidelberg: Groos.
- Stolze, R. (1982). *Grundlagen der Textübersetzung*. Heidelberg: Groos.
- Stolze, R. (2011). *Übersetzungstheorien. Eine Einführung* (6. Aufl.). Tübingen: Narr.

Klaus Kaindl
Zentrum für Translationswissenschaft
Universität Wien
klaus.kaindl@univie.ac.at

Roturier, Johann (2015). *Localizing apps: A practical guide for translators and translation students*. New York: Routledge. ISBN: 978-1-138-80358-9. USD 45.

Localizing Apps is not a book about localizing mobile applications, as the title may seem to suggest; rather, it is a book about localization, with an emphasis on software localization and all the essentials surrounding it. The author has a clear audience in mind — translators and translation students (pp. 10-11) — and introduces the topic of localization from a didactical perspective, bringing together valuable information with practical exercises. The book is supplemented by a website¹, which contains code examples that are required to complete some of the exercises. The main content of the book is divided into five main chapters that present the field of localization in a sequential manner, from programming to advanced localization.

The first main chapter (chapter 2) introduces the concept of programming. From a translator's perspective, this topic might seem too technical, but I believe that it is indispensable for those who want to work in the software localization domain. Understanding the product and how it is created might help them determine how to modify it. Basic programming concepts such as variables, functions and programmer's comments are introduced. The end of the chapter includes several hands-on exercises that contextualize the notions described earlier in the chapter. As the author acknowledges, the information provided in this chapter might not be enough for beginners and readers are therefore encouraged to enrich their learning experience with additional useful resources (p. 16).

I believe that certain technical aspects could be better explained if more visual elements were to be added. For example, when introducing XML, the author provides a code example that is explained in two lengthy paragraphs (pp. 35-36). I wonder whether or not total beginners will be able to fully understand this technology just by reading about it. For future editions, I believe that the visual aspect of the book could be improved by enriching the code samples with arrows and labels that describe its various components.

The chapter on programming is logically followed by one on internationalization. In this third chapter, the author describes why it is important to keep this issue in mind when designing an application, as well as the consequences of ignoring it. Using a web application as an example, the author takes us step by step through the process of internationalization and the different tasks that might be involved: allowing user input/output, formats, access via the global gateway, traditional approach to the internationalization and localization of software strings. Roturier also identifies one of the main issues that translators face when translating software strings: lack of context. He provides some possible reasons (expectations, confidentiality and complexity), potential consequences (mistranslations and truncated text) and solutions, for example including a quality assurance phase in the localization workflow or improving the internationalization phase (p. 65).

General and sometimes very complex concepts are described — for example how to internationalize software strings — by using a specific example: the app that has been developed for this book. This approach allows the reader to follow each of the points

¹ <http://localizingapps.com>

described by the author using a hands-on approach. However, it also reduces the possibility of replicating this same process with other technologies and tools. Nevertheless, covering all the possible combinations would admittedly be neither realistic nor conceivable for a work of this scope.

Chapter 4 may be viewed as the core chapter of this book. It covers the localization processes and tasks required to localize three different types of content. It is divided into sections that correspond to each type. The translation tasks and tools that can be used to carry out the processes and tasks are only briefly mentioned, as they are the focus of the following chapter. The first section — localization of software content — focuses, as its title suggests, on the process required to localize a software application, from extracting translatable content to the test phase. It also includes relevant information on specific software-related topics, such as placeholders and hotkeys. In the first part of this section, as in the previous chapter, the author mainly develops ideas using the example he has created for this book. This approach might give the reader a sense of continuity and satisfaction, since all the phases lead to a final localized product, however, as previously stated, it might not be valid for other cases. The following section discusses the processes and tasks required to localize user assistance content, and addresses the importance of reusing information and following translation guidelines. The third and shortest section focuses on online information content and how its particular characteristics might not make it ideal for following the processes and tasks described earlier; machine translation is proposed as a viable alternative. The practical tasks proposed at the end of the chapter do not include specific hands-on exercises with step-by-step instructions; instead, the author encourages readers to find open source projects in order to begin localizing a product and user assistance content on their own, as well as to locate and critically evaluate existing translation guidelines.

Chapter 5 focuses on the tools and technology used to carry out the tasks and processes presented in the previous chapter. It is a must-read for translation students who want to learn more about translation technology and how to make the most out of it. Translation management systems and translation environments are introduced in two different sections, although the author insists that the difference between them may diminish with time. A short section is devoted to translation memory, which is viewed as the core functionality of translation environments. Furthermore, special attention is given to terminology in this chapter. The author not only focuses on the technology that can be used to handle terminology, but also highlights its importance from a localization point of view. He presents possible issues related to terminology that has been mishandled during the localization process. Machine translation and post-editing are also well documented, and we can sense that the author has a great deal of experience in these specific fields. In the introduction of the chapter, he openly defends machine translation affirming that “When used correctly, this controversial technology can boost translation productivity and increase translation consistency” (p. 116). The topic of quality assurance, the importance of which has already been stated earlier in the book, makes up the last section in this chapter. The tasks proposed at the end of the chapter are more of an exploratory nature as opposed to a technical one. Roturier offers activities that will allow the reader to begin critically using some of the technology defined earlier in the chapter.

The last main chapter — advanced localization — introduces the concept of adaptation, which may be required under specific circumstances and might not always depend on the translators’ decision or skills. In the first section, the author discusses adaptations that may

need to be made during in the localization process with regard to non-textual content (in particular screenshots, other graphics, audio and video), using the example of user assistance material to illustrate his points. In this section, we can see how localization is undeniably connected to other established disciplines, such as audiovisual translation. In the second section, Roturier identifies three types of textual adaptation that might also be necessary: adaptation for search engine optimization, transcreation and personalization. The author discusses the adaptation of functionality in the following section; he explains that the core functionality of an app might need to be adapted in certain situations, especially when dealing with apps that manipulate language. Finally, he addresses the importance of adapting the “location of the physical infrastructure that is required to serve translated content, applications or services to end-users (or even other systems)” (p. 180).

The book concludes with a seventh chapter that recapitulates all the content that has been covered. This final chapter also includes some insight into current and future trends, as well as directions for future research on these topics.

Roturier’s extensive experience in the industry is clearly reflected in the book. It is full of rich and pertinent examples and citations. As he is aware that the vast subject of localization cannot be covered in a single book, he also provides and recommends plenty of resources and ideas so that the reader can continue exploring the field on his or her own. Thanks to the practical tasks that round off each main chapter, the author not only encourages the reader to put into practice the technical challenges that have been described, but also promotes critical thinking, as well as self-exploration and learning, which, in my opinion, are required in a field that is constantly developing and evolving.

In conclusion, this book is an excellent source of knowledge for translators who want to work in localization, and, in particular, in the field of software localization. It is also an exceptional resource for localization teachers and students. The former may further develop and update their knowledge, and take inspiration from the recommended exercises, while the latter may venture into the fascinating field of localization by learning from the author’s experience, as well the other resources listed in the book, and testing out their new skills through the exercises he provides.



Lucía Morado Vázquez
Université de Genève
Faculté de traduction et d’interprétation
Lucia.Morado@unige.ch

Boisseau, Maryvonne, Chauvin, Catherine, Delesse, Catherine, & Keromnes, Yvon (dir.). (2016). *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*. Arras : Artois Presses Université. ISBN 978-2-84832-244-5. EUR 16.

Le positionnement disciplinaire de la traductologie par rapport à la linguistique reste une question ouverte, même si, aujourd'hui, on est amené à admettre leur autonomie respective. Ce volume, *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*, édité par Boisseau, Chauvin, Delesse et Keromnes, réunit dix chapitres (sept en français, trois en anglais) qui abordent cette question soit directement soit indirectement¹. Les chapitres, rédigés par des spécialistes de la linguistique et de la traduction, partent de différentes approches épistémologiques, théoriques (saussurienne, guillaumienne, énonciative, cognitive, sémantique interprétative), méthodologiques et didactiques, se basent sur des données variées (textes littéraires, journalistiques, spécialisés) et prennent en compte des langues diverses (anglais, français, italien, allemand). Les éditeurs soulignent à deux reprises que l'on ne peut nier que la traduction est « une opération linguistique » (pp. 9-10), et la plupart des contributions (présentées au colloque *Linguistique et traductologie : les enjeux d'une relation complexe*, 18–19 octobre 2013 à Nancy) s'inscrivent plutôt dans un cadre de linguistique contrastive, évitant « l'évaluation subjective des traductions proposées dans les paires de langues observées » (p. 10).

Les deux premiers chapitres ainsi que le dernier discutent directement le statut de la traductologie par rapport à la linguistique. Le dernier chapitre offre « une remise en perspective des chapitres précédents » (p. 10-11) en survolant l'approche contrastive de Jacqueline Guillemain-Flescher et est suivi d'une bibliographie de ses travaux (entre 1969–2014), présentée avant la bibliographie générale du volume. Les chapitres restants sont des études de cas, traitant de la traduction des phénomènes linguistiques particuliers dans des langues différentes.

La traductologie s'est formée suite au développement de la linguistique des années 1960 et 1970, mais a depuis évolué de manière interdisciplinaire en englobant des pistes comme la didactique, la stylistique et les *cultural studies*. De même, l'émergence des nouvelles technologies a quasiment transformé la recherche en langues. La relation complexe entre linguistique et traductologie, toutes deux sciences du langage, se manifeste par leur objet d'étude différent : la langue, envisagée comme système interne, pour la linguistique ; le transfert des textes d'une langue vers une autre pour la traductologie. La traductologie essaie de saisir la pratique traductive et le fonctionnement des systèmes linguistiques ; tous ces paramètres socio-culturels, stylistiques et situationnels qui échappent à l'analyse linguistique. De cette manière, les deux disciplines sont complémentaires pour les applications didactiques, techniques et informatiques en matière des sciences du langage. L'objectif du recueil est précisément de montrer comment ces deux disciplines contribuent à une analyse plus complète de la langue et du langage.

¹ D'autres recueils sur ce sujet sont p. ex. Ballard (2006) et Milliaressi (2011).

Le premier chapitre de Jean Szlamowicz, « Langue, texte, culture : quelques enjeux disciplinaires de l'objet traductif », explore la spécificité épistémologique de la traductologie, qui a pour objet un acte de langage particulier, par rapport à celle plus assurée de la linguistique, qui a pour objet un système de signes. « Peut-être ne doit-on donc pas confondre un *champ* (la traductologie) avec une *discipline* (la linguistique) » (p. 27). Szlamowicz propose que la traductologie peut se concevoir comme une linguistique poétique qui prend en compte la manière dont les normes (culturelles, éditoriales, littéraires, stylistiques, etc.) se transposent d'un texte dans une langue à l'autre.

Le chapitre suivant d'Yvon Keromnes, « Where linguistics meets translation theory : A mootable point », concerne le rapport entre linguistique et traductologie, en théorie (scientificité, base de données, diversité théorique) et en pratique (traductions françaises et anglaises de Freud). Il se concentre sur leur intersection complexe et diversifiée, dépendante de l'idéologie sous-jacente (p.ex. philologue ou psychanalyste afin de traduire Freud). Selon Keromnes, cognitiviste, la théorie linguistique doit se fonder sur l'usage et la traductologie ne peut guère se passer de la linguistique. Inversement, à condition d'opérer sur une vaste base empirique, la traductologie sert à offrir des hypothèses à vérifier linguistiquement.

Dans le troisième chapitre, « Arbitrariness, motivation and iconicity in the translation of sound symbolism in comics », Susanne Pauer traite de l'onomatopée dans les bandes dessinées, qui, depuis Saussure et l'arbitraire du signe, a été perçue comme un phénomène marginal. Il y a donc eu une tendance à ne pas traduire les symbolismes sonores, considérés comme iconiques et universels. Son analyse, utile pour la traduction de l'onomatopée, propose que le symbolisme sonore n'est ni entièrement arbitraire ni entièrement iconique ; chaque symbolisme peut porter un sens qui dépasse sa fonction iconique d'imitation sonore.

Le chapitre suivant, « Structures linguistiques et problèmes de traduction : schémas nominaux renvoyant à la transformation dans le discours de spécialité », de Pierre Lejeune, constate que même si l'orientation vers des aspects communicatifs et cognitifs est à la mode, tout texte reste un produit linguistique : l'analyse contrastive constitue un instrument important pour la didactique de la traduction. Pour la traduction des textes de spécialité, l'aspect formel et la précision référentielle sont centraux. Lejeune explore les structures françaises correspondant aux SN anglais dans des textes de spécialité (réchauffement climatique et conjoncture économique). Le français semble se focaliser sur la globalité du processus en préférant la structure (N *de* N) et, moins souvent, un calque structurel de l'anglais, tandis que l'anglais semble privilégier l'aspect accompli ou inaccompli en intégrant des compléments verbaux.

Dans le chapitre « Insights from contrastive linguistics : Translating *sort of* into French », Kate Beeching examine un marqueur pragmatique et sa traduction française. La multifonctionnalité et la valeur sociolinguistique, entre autres, des marqueurs pragmatiques posent des problèmes traductifs. Ces marqueurs sont souvent omis dans les traductions, et puisqu'ils appartiennent au discours parlé et informel, on les trouve rarement dans des corpus établis. Généralement, *sort of* exprime une sorte d'approximation, mais son sens en traduction change avec le contexte ; plus canonique dans des textes formels (Parlement européen), plus approximatif dans les sous-titres (OPUS sub-title corpora) et plus métalangagier dans le forum Internet (WordReference.com). Beeching montre ainsi comment une étude contrastive permet d'éclairer le sens et l'évolution sémantique d'un marqueur pragmatique.

Le chapitre intitulé « Langues de spécialité, corpus et traductologie : un manque de lisibilité ? », de Natalie Kübler, s'intéresse à la traduction spécialisée, ou pragmatique (p.ex.

des textes techniques ou institutionnels), dont la fonction communicative et la précision terminologique sont deux traits caractéristiques, mais qui varie aussi selon le genre textuel et nécessite des connaissances culturelles. Kübler essaie de réunir la traduction pragmatique, la terminologie et la linguistique de corpus, en proposant une approche qui encourage les (futurs) traducteurs à utiliser la linguistique de corpus pour trouver une réponse « à des questions de connaissance du domaine, de terminologie, de phraséologie, de genre dans des domaines spécialisés » (pp. 104-105). Elle conclut que la linguistique de corpus constitue un outil obligatoire pour la traduction pragmatique.

Dans « La disparition du passé simple dans les traductions de récits à la première personne : enjeux énonciatifs et métalinguistiques », Clara Mallier explore la traduction du prétérit anglais en français, étant donné qu'il existe une dissymétrie d'ordre aspectuo-temporelle entre les deux langues. Mallier s'intéresse au choix entre passé simple (aoristique pur, temps du plan historique) et passé composé (aoristique mixte, temps du plan du discours) dans les récits à la première personne. Pour le passé simple, il faut aussi tenir compte de sa fonction métalinguistique de caractère soutenu. Sur six romans de Dennis Lehane, un seul inclut le passé simple. Même si Mallier n'estime pas que le passé composé est en train de « devenir aussi polyvalent que le prétérit anglais » (p. 124), la disparition de l'aoristique dans ces traductions est constatée.

Le huitième chapitre, d'Yves Bardière, « L'analyse linguistique au service de la traduction en anglais de l'imparfait narratif français », s'intéresse à l'imparfait narratif français, « un être hybride » entre « la perfectivité du passé simple » et « l'imperfectivité de l'imparfait » (p. 127). Le plus souvent, cette forme se traduit par le prétérit simple anglais. Se fondant sur des extraits d'un roman de Jules Verne et trois versions anglaises, l'analyse linguistique guillaumienne vise à montrer des tendances relevant de la langue et du discours. En particulier, le traducteur est censé être gouverné, consciemment ou non, par des paramètres linguistiques sous-jacents. Bien que l'emploi du prétérit simple anglais pour traduire l'imparfait narratif soit justifié dans l'optique théorique, une perte d'effets de sens est observée.

Le chapitre « La linguistique contrastive à l'épreuve de la traduction : réflexions autour de l'évolution de la périphrase progressive de l'italien au contact de l'anglais » de Giovanna Titus-Brianti examine l'influence anglaise de la construction (*be + V-ing*) sur l'évolution de la périphrase progressive italienne (*stare + gérondif*). L'hypothèse selon laquelle cette évolution relève de changements internes au système italien, plutôt que du contact avec l'anglais, est appuyée par la linguistique de corpus. À partir de corpus (parallèle et comparable) d'articles de vulgarisation scientifique, Titus-Brianti montre que la périphrase progressive est environ deux fois plus fréquente dans les traductions que dans les textes originaux. Ainsi, l'influence de l'anglais n'est observée que dans les traductions : « l'influence de l'anglais vient renforcer une tendance évolutive déjà bien entamée dans la langue italienne » (p. 157).

Le dernier chapitre, de Maryvonne Boisseau, « Lire et relire Jacqueline Guillemin-Flescher », se focalise sur l'apport des travaux de Guillemin-Flescher aux relations complexes entre linguistique et traductologie. La critique épistémologique de la linguistique contrastive avance que celle-ci est dépassée car elle ne prend pas « la traduction pour objet d'étude spécifique » (Ladmiral 2010, p. 6, cité p. 160). Or, selon Boisseau, les deux approches se rejoignent par leur objet commun, la traduction, même si elles explorent des paramètres différents. Guillemin-Flescher s'intéresse surtout aux problèmes de traduction entre le français et l'anglais au niveau énonciatif (p.ex. la détermination, la modalisation). Elle cherche des généralisations à

partir des observations neutres des textes traduits. Les effets stylistiques, conditionnés par la grammaire d'une langue donnée mais variant selon le créateur d'un texte, constituent cependant une opposition complexe pour la linguistique, entre le niveau collectif et le niveau individuel. Boisseau conclut que l'approche contrastiviste de Guillemin-Flescher « apporte incontestablement une riche contribution à la traductologie *d'aujourd'hui* » (p. 168), et reproduit la citation figurant aussi dans la présentation du volume :

La linguistique est et doit rester l'une des sciences fondamentales tutrices de la traductologie, tant il est vrai que la traduction n'est pas seulement, mais avant tout, comme l'a écrit Georges Mounin [...], « une opération linguistique » (la langue entendue ici dans le sens de moyen d'expression et de communication liée à une culture et façonnée par cette culture) (Reiss 2009, p. 7, cité pp. 9, 172).

En somme, ce volume se lit facilement, la plupart des chapitres étant d'une quinzaine de pages, et s'adresse avant tout aux spécialistes de la linguistique et de la traduction et aux traducteurs. Pris ensemble, les chapitres constituent un échantillon représentatif de la diversité que peuvent embrasser les études contrastives en traduction. Après avoir lu ce recueil, on serait presque tenté de dire que son objectif est de rétablir le rôle fondamental que joue la linguistique pour toute étude traductologique : la linguistique contrastive en traduction est bien vivante.

Que la linguistique contrastive et la traductologie sont des champs vastes et hétérogènes se manifeste donc clairement à travers ce volume. On pourrait en tirer la conclusion qu'il est peut-être temps de clore la polémique sur le rapport entre linguistique (contrastive) et traductologie en admettant qu'il existe rarement des catégories bien définies et délimitées. Ainsi, si l'on accepte des frontières floues, on pourrait se concentrer sur des choses plus importantes, telles que l'exploration des traductions et de la pratique traductive sous des perspectives variées, au bénéfice des théories et des découvertes, notamment en linguistique et traductologie.

Bibliographie

- Ballard, M. (dir.). (2006). *Qu'est-ce que la traductologie ?* Arras : Artois Presses Université.
 Ladmiral, J.-R. (2010). Sur le discours méta-traductif de la traductologie. *Meta*, 55(1), 4-14.
 Milliaressi, T. (dir.). (2011). *De la linguistique à la traductologie*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion.
 Reiss, K. (1995/2009). *Problématiques de la traduction* (C. Bocquet, trad.). Paris : Bibliothèque de traductologie, Economica/Anthropos.



Maria Rosenberg
 Université d'Umeå
maria.rosenberg@umu.se

Witte, Heidrun (2017). *Blickwechsel. Interkulturelle Wahrnehmung im translatorischen Handeln*. Berlin: Frank & Timme. ISBN 978-3-7329-0333-7. EUR 30.

Das Buch richtet sich primär an Studierende und Lehrende im Bereich der Translation bzw. Translatologie (S. 17) und setzt sich zum Ziel zu diskutieren, „inwieweit Translation *interkulturelle Wahrnehmung* und damit *interkulturelles Verhalten beeinflussen kann/soll*, und inwieweit sich daraus *professionelle Verantwortungen* für translatorisches Handeln ableiten lassen“ (S. 16).

Im Schlusswort wird festgestellt: „Dieses Buch möchte für die Relevanz interkultureller Aspekte im translatorischen Handeln sensibilisieren: [...]“ (S. 235). Das tut es auch, aber ich habe meine Einwände im Hinblick darauf, *wie* es das tut.

Das Buch umfasst 263 Seiten und besteht aus einer Einleitung (0), sechs Kapiteln (1–6), einem Schlusswort (7), einer Bibliografie (8) und einem Sachregister (9). Im ersten Kapitel geht es um „Translation und interkulturelle Kommunikation“. Das zweite Kapitel „Translatorisches Handeln“ behandelt den translatorischen Handlungsrahmen, die translatorische Kulturkompetenz sowie Selbst- und Fremdbilder von TranslatorInnen. Im Kapitel 3 „Mentale Visualisierungen im translatorischen Handeln“ steht das Scenes-and-frames-Modell im Mittelpunkt des Interesses. Im vierten Kapitel „Translation zwischen Tradition und Konvention“ stehen die Textsortenkonventionen im Vordergrund. Das fünfte Kapitel widmet sich der Didaktisierung und diskutiert viele Beispiele. Im sechsten Kapitel geht es um die „Evaluation von Translaten“, und zentral ist dabei Hönigs metaphorische Unterscheidung zwischen Therapie und Diagnose, auf die später eingegangen wird.

Das Buch ist sorgfältig gestaltet, und es gibt nur wenige Flüchtigkeits- oder Druckfehler. Etwas störend sind lediglich die kaum Platz sparenden, unüblichen und im Buch auch selten vorkommenden Abkürzungen *i. Sp.* (für *im Spanischen*) und *i. Dt.* (für *im Deutschen*), *m. Verw. a.* (für *mit Verweis auf*), *og.* (für *obengenannt*) und *Hvhbg.* (für *Hervorhebung*).

Das Buch enthält viele gute Beispiele für Fälle, die problematisch sein können bei der Übersetzung aus dem Spanischen ins Deutsche. Das diskutierte Material sind studentische wie auch publizierte Übersetzungen.

An dieser Stelle sei ein erster Einwand angebracht: Das Aufzeigen von Fehlern und auch das Anführen von Eigenübersetzungen als „bessere Lösung“ sind unvereinbar mit meiner Auffassung einer deskriptiven Übersetzungswissenschaft. Vielleicht geht es im Rahmen der funktionalen Translationstheorie grundsätzlich um etwas anderes, spielt doch die Didaktik hier eine große Rolle, aber auch die Didaktik müsste ohne Fehlerfokus und Besserwisseri im Hinblick auf vorliegende Übersetzungen auskommen können.

Insbesondere wird diese Perspektive in Abschnitt 3.3 deutlich, in dem es um das Geglücktsein (oder nicht) von Übersetzungslösungen geht. Diesem Abschnitt und auch anderen Abschnitten haftet m.E. ein besserwisserischer Fehlerfokus an, ein Fokus auf das nicht Zureichende; es werden Fehler angeführt, die sodann durch bessere Lösungen ersetzt werden. Überhaupt kommen zu viele negative Charakterisierungen vor. Es muss natürlich im Rahmen der Übersetzerausbildung und bei der Bewertung von Übersetzungen erlaubt sein zu sagen, dass eine Lösung gut/richtig, eine andere schlecht/falsch ist (= Präskriptivität), aber

wenn es darum geht, ein Rahmenwerk für die Beschreibung von Übersetzungsproblemen zu schaffen und Übersetzungslösungen zu beschreiben (= Deskriptivität), sollte man m. E. ohne die Abwertung von Übersetzungen auskommen (etwa „unzureichend“ [S. 101, 117], „idiomatisch wenig zufriedenstellend[...]“ [S. 141], „Defekt“ [S. 141, 143], „umständlich“ [S. 192], „falsch“ [S. 192]).

In der Erweiterung dieser Problematik möchte ich eine Beispieldiskussion aufgreifen: In einem Roman von Luis Sepúlveda kommt die Nominalphrase *una tremenda bronca* vor, auf die anschließend durch die Nominalphrase *aquel odio* anaphorisch Bezug genommen wird (S. 157). Diese beiden Phrasen sind in der publizierten deutschen Übersetzung mit *furchtbarer Groll* und *dieser Hass* übersetzt (S. 157). Witte führt hierzu einen Übersetzungsvorschlag aus dem „fortgeschrittenen Übersetzungsunterricht“ an, in dem die beiden Phrasen mit *gewaltiger Hass* und *dieser Hass* übersetzt sind (S. 158). Aus der Analyse (S. 158) der Autorin geht hervor, dass es sich bei den beiden Wörtern im chilenischen Spanisch lediglich um eine „stilistische Variation“ (S. 158) handelt: „Die stilistische Variation des Spanischen (*bronca* :: *aquel odio*) wurde durch eine Wiederholung ersetzt. Sicher nicht ideal, jedoch in jedem Fall korrekter als *Groll* :: *diesen Hass*, das i. Dt. *nicht zulässig* [!, meine Hervorhebung, KBH] ist, da die Bedeutung der beiden lexikalischen Elemente nicht austauschbar ist (was aber durch *diesen* suggeriert wird).“ Wie man das im Zusammenhang der belletristischen Übersetzung behaupten kann, ist mir unerklärlich, zumal auf das Phänomen der partiellen Rekurrenz in einer Klammer auch hingewiesen wird. Die spanischen Wörterbücher, die ich bemüht habe, legen nicht nahe, dass es sich bei *bronca* und *odio* lediglich um stilistische Variation handelt.

Dieses Problem, und auch das Problem der Eigenübersetzung als Verbesserungsvorschlag, wird auch auf S. 198 deutlich, diesmal an einem von Christiane Nord übernommenen Beispiel. Dabei geht es darum, dass im spanischen Original die Verbform *miraba* (von *mirar*) durch die NP *aquella mirada* aufgenommen wird. In der deutschen Übersetzung wird die Verbform *betrachtete* durch die NP *dieser Blick* wiederaufgenommen, was von der Autorin (oder Nord) als „nicht normgerecht“ bezeichnet wird, und zwar mit folgender Begründung: „[...] die anaphorische Konstruktion *dieser* + *Substantiv* erfordert eine vorausgehende Nennung eines semantisch synonyme Merkmale evozierenden Bezugswortes.“ Insbesondere im Blick auf die Belletristik dürfte der Sprung von *betrachten* zu *dieser Blick* im Rahmen des „Normgerechten“ sein, zumal auch *Betrachtung* nicht in Frage kommt. Obendrein wird Nords reichlich langweiliger und prosaischer Vorschlag zur „Verbesserung“ angeführt (S. 198) ...

In Kapitel 6 spielt im Zusammenhang der Fehlerbewertung in der Translationsdidaktik das Begriffspaar Therapie vs. Diagnose von Hönig eine wichtige Rolle. Diese Therapie- und Diagnosemetaphorik sollte man m.E. aufgeben, da sie nicht einleuchtet (kontraintuitiv ist) und somit nicht greift: Nach Witte fragt man bei der *therapeutischen* Fehlerbeurteilung nach den *Ursachen* fehlerhafter Übersetzungen, während man im *diagnostischen* Ansatz primär mögliche „*Konsequenzen* von Übersetzungslösungen für die angestrebte interkulturelle Kommunikation“ in den Blick nimmt. Nicht gelungen ist dies m.E., weil es in der „Alltagssprache“ bei der Therapie um Maßnahmen zur Genesung geht, nachdem durch eine Diagnose eine Krankheit oder Ähnliches festgestellt worden ist.

Störend an dem Buch finde ich den Angriff auf Holger Siever, der auf S. 120 und den folgenden Seiten mild anfängt und auf S. 209 richtig in Fahrt kommt (mit einem banalen Beispiel für die falsche Verwendung von *indem* als Übersetzung des spanischen Gerundiums) und sich über sieben Seiten erstreckt. Die dort diskutierten Punkte ließen sich sehr wohl auch veranschaulichen, ohne den Umweg über Siever zu machen.

Dieser Einwand sollte im Zusammenhang gesehen werden mit folgender Überlegung: Die Perspektive ist problematisch. Damit ist Folgendes gemeint: Es handelt sich im Buch von Witte nicht darum, problematische AT-Elemente zu erläutern, sondern es werden „uns problematisch erscheinende Aspekte des ZT“ (S. 157) aufgezeigt. Für mich heißt dies – wie oben auch angeschnitten –, dass das Buch als *übersetzungswissenschaftliches* Buch problematisch ist: Es wird nicht systematisch auf Problemfelder eingegangen (mögliches Feld: das spanische Gerundium, zu dem die Autorin gerne greift, siehe auch etwa S. 221), sondern es werden Beispiele für „inadäquate“ Übersetzungen gegeben. Diese Übersetzungen werden dann „geglückt(er)en“ Eigenübersetzungen und „Hausübersetzungen“ oder gar Musterübersetzungen (S. 206 etwa eine „zielfunktionsgerechte professionelle Translation“) gegenübergestellt. D.h. allgemein: Das Buch liefert kein Rahmenwerk, sondern vor allem Fehleranalysen und das Anführen besserer Lösungen. Es gibt hier m.E. aber nichts, was nicht adäquat (!) im Rahmen etwa eines (bei Witte wie auch von vielen anderen missverstandenen) Äquivalenzbegriffs zu beschreiben wäre. Bei den kulturspezifischen/interkulturellen Übersetzungsproblemen (Kulturspezifika im weiten Sinne als Übersetzungsproblem) geht es schließlich um die pragmatische Äquivalenz. Dass die genaue Beschreibung der mit der pragmatischen Äquivalenz verbundenen Herausforderungen häufig vernachlässigt wird, ist eine andere Frage. Das Buch scheint somit leider die missverstandene Auffassung zu verstärken, dass Äquivalenz eine rigide Frage der Normativität im Sinne von Präskriptivität ist.

Abschließend möchte ich ein paar Beispiele für das geben, was ich als etwas engstirnig-konventionelle Übersetzungsverbesserungen etikettieren möchte:

In der Beispieldiskussion in Abschnitt 6.2 wird einfach festgehalten, dass die Übersetzung *in der gebissenen Hand* „wenig idiomatisch“ (S. 225) scheint. Was hier mit wenig idiomatisch gemeint sein kann, ist nicht einfach zu verstehen. Soll das etwa als „nicht gutes Deutsch“ verstanden werden oder eher als „selten vorkommend“? Als bessere Lösung wird das sehr konventionelle *in der verletzten Hand* vorgeschlagen. Kritisiert wird auch die Übersetzung, bei der eine „Giftwolke sich über seine Augen legte“, und zwar mit folgender Begründung: „Die Formulierung klingt, als komme die ‚Giftwolke‘ von außen“ (S. 225). Und das in einem Satz, wo von einer gebissenen/verletzten Hand und einer Schlange, die in mehrere Stücke gehackt wird, die Rede ist!

Diese Rezension wurde „auf der Oberfläche“ negativer, als ich sie mir bei der Lektüre des Buches vorgestellt hatte. Nochmals sei deshalb abschließend festgehalten, dass das Buch anhand von vielen Beispielen wirklich für „die Relevanz interkultureller Aspekte im translatorischen Handeln“ (S. 235) sensibilisiert. Für mich tut es das allerdings auf eine problematische Art und Weise.



Kjetil Berg Henjum
Universität Bergen

Kjetil.Henjum@uib.no